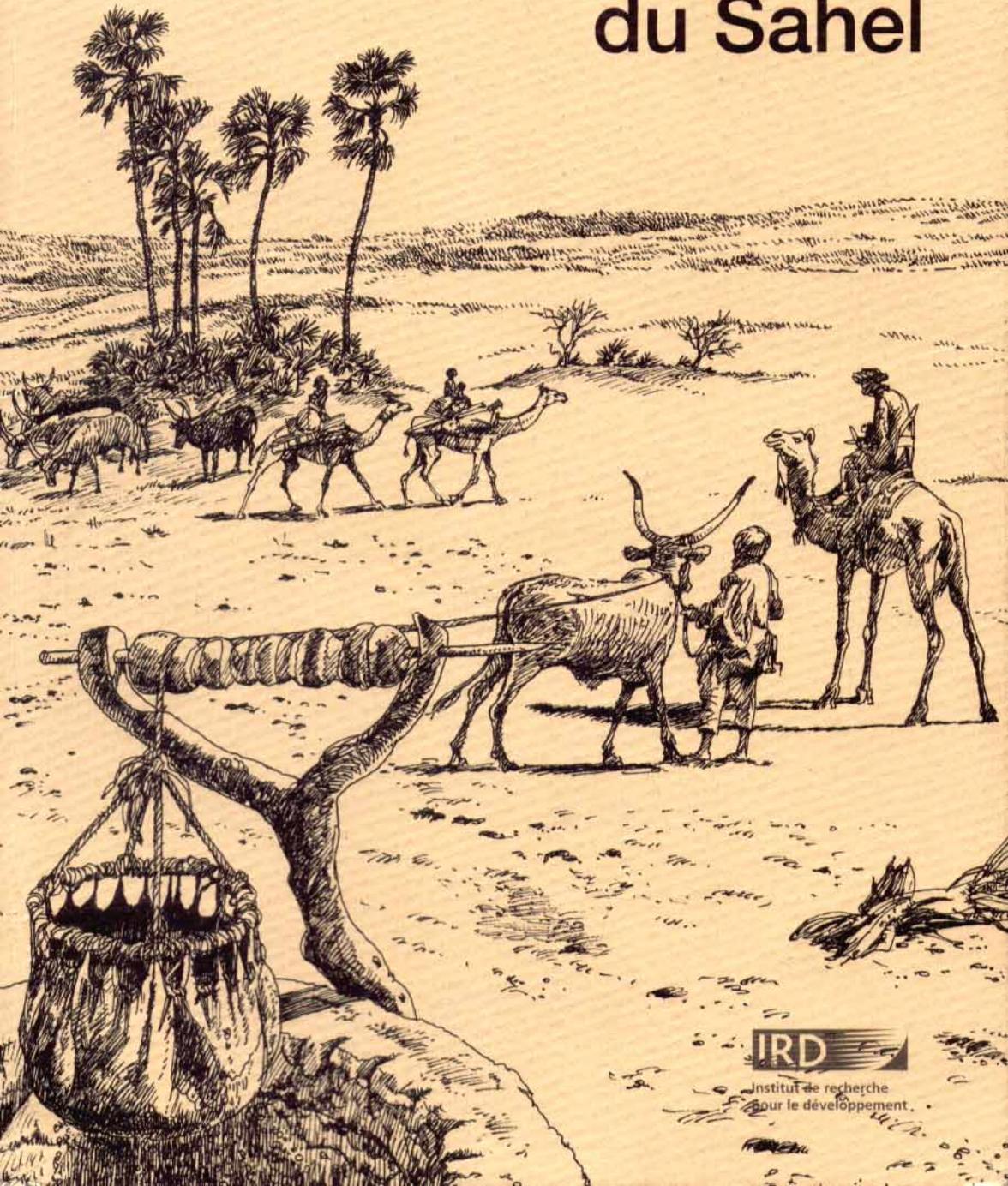


Hommage à Edmond Bernus

Les temps du Sahel



IRD

Institut de recherche
pour le développement

Les temps du Sahel

Les temps du Sahel

En hommage à Edmond Bernus

Éditrice scientifique
Yveline Poncet

C.E.D.I.D. - IRD

IRD

INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Paris 1999

ORSTOM Documentation



010054735

Rassemblement des textes

Jacques Champaud et Yveline Poncet

Préparation

Jean-Yves Marchal

Cartographie

Christine Chauviat

Traduction

Gylda Mudry

Composition et mise en page

Béatrice Schatz, IODE informatique

Dessin de couverture

Christian Seignobos

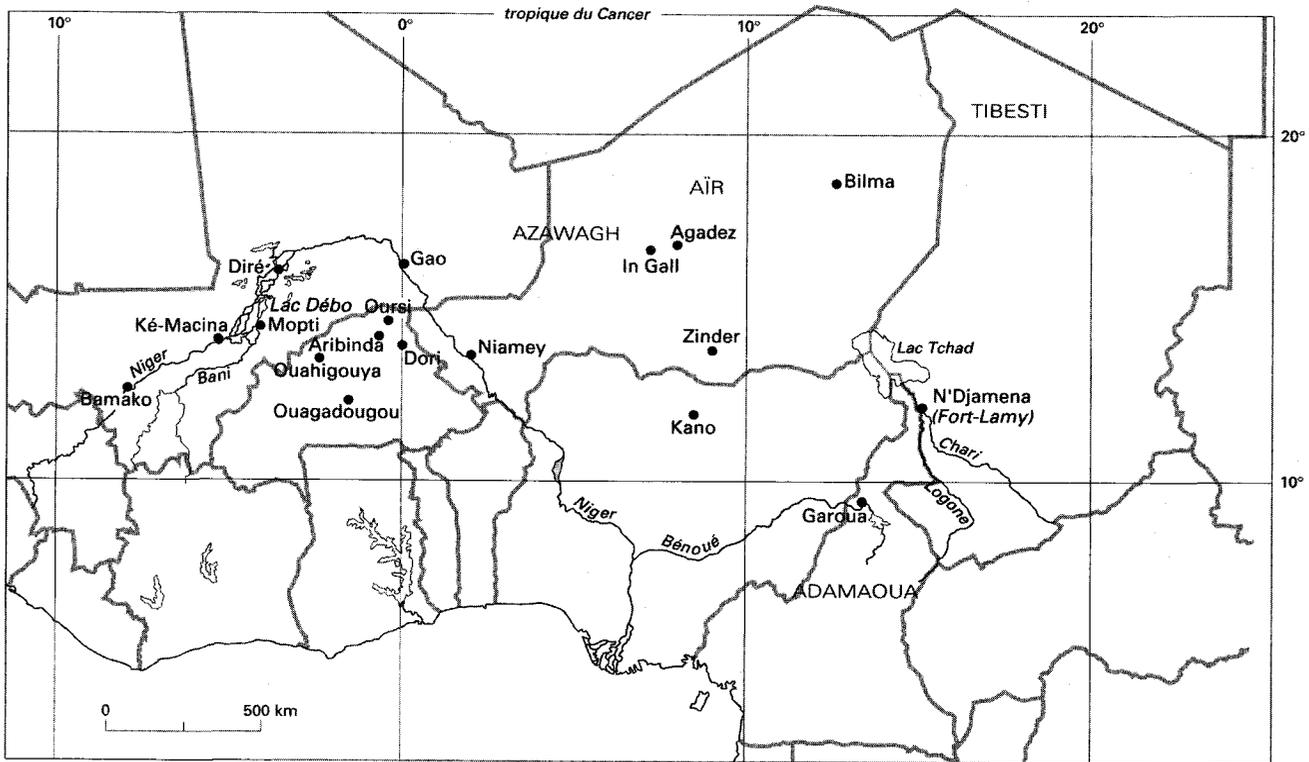
Dédicace

Les contributions qui forment ce livre, pour l'essentiel celles de collègues de l'IRD-Orstom - ainsi en a-t-il été décidé - sont dédiées à Edmond Bernus, qui a commencé sa carrière de géographe, en 1956, dans le cadre de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) et l'a poursuivie, à compter de 1960, à l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer (Orstom) devenu, en 1982, Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération.

Depuis 1998, l'Institut se dénomme plus simplement Institut de Recherche pour le Développement (IRD) et Edmond Bernus continue à en être chercheur émérite.

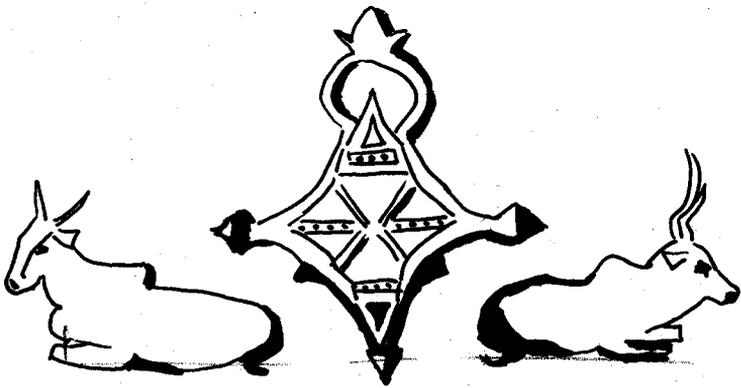
En rendant hommage à un ami, une pensée chaleureuse nous associe - et l'associe - à Suzanne et à Ariane.

Paris, 1^{er} septembre 1999



Sommaire

Présentation : Les temps dans les travaux d'Edmond Bernus, suivi d'une bibliographie	9
Introduction : Le temps et les études sahéniennes	27
Y. Poncet	
"Le Monde est gâté", un exemple peul de chronophilie	37
D. Kintz	
Journées de bergers au Nord-Cameroun	55
J. Boutrais	
Une lecture temporelle de la pêche au Mali	81
Y. Poncet	
Entre incertitude et sécurité : les systèmes de production en Aribinda (Burkina Faso)	109
G. Dupré et D. Guillaud	
« Le temps des petits riens », l'administration du Soudan (AOF) en 1940	131
J.-Y. Marchal	
Kawsan, analyse d'un discours politique (1916-17)	149
J.-L. Triaud	
Les Bella d'Oursi : une anthropobiologie de populations dites captives	173
A. Froment	
Résumés	195
Abstracts	197
Auteurs	199



Présentation

Les temps dans les travaux d'Edmond Bernus

Les références bibliographiques sont éloquentes. C'est en 1972 qu'Edmond Bernus commence à publier régulièrement sur le Sahel mais il a commencé à y travailler dix ans plus tôt après avoir passé plusieurs années en Guinée puis en Côte d'Ivoire, d'où des articles datés depuis 1955. Dès 1962, il entre dans la forte temporalité des éleveurs nomades en travaillant chez les Illabakan du Niger, groupe touareg avec lequel il restera en contact étroit d'amitié et de travail jusqu'à aujourd'hui. C'est donc sur la continuité de plusieurs générations successives - les nouveaux-nés de ses débuts sont devenus grands pères et grand-mères - qu'il a poursuivi ses observations et ses analyses, sur la *géographie* au sens large (sociétés, économie, ressources et histoire) des confins saharo-sahéliens.

Au niveau temporel, c'est aux rythmes quotidiens et saisonniers qu'il s'intéresse tout d'abord, avant, le recul aidant, de publier sur l'évolution de la société touarègue, puis sur les soubresauts, les ruptures et les crises du passé très récent. De même qu'il a travaillé en replaçant les territoires des Illabakan, des Agadésiens ou des Kel Fadey, dans les auréoles géographiques de plus en plus vastes des *confédérations* et du monde touareg dans son ensemble, il a travaillé dans l'emboîtement des échelles de temps, plaçant la vie quotidienne des éleveurs dans le contexte des cycles annuels, des événements locaux, de l'histoire des groupes telle qu'eux-mêmes l'ont vécue et se la transmettent, puis de la préhistoire et du façonnement des

ressources exploitées par « les gens d'avant », bien avant que les Kel Tamasheq eux-mêmes n'arrivent dans la zone.

L'histoire du peuplement d'un espace géographique, de ses contraintes et de ses ressources, telle a été la clé de plusieurs programmes scientifiques auxquels il a participé, puis qu'il a dirigés. Dans les travaux pluri-disciplinaires qui se sont déroulés sur le terrain, entre 1976 et 1990 tout particulièrement, le temps était omni-présent : non pas seulement le temps de dates et d'événements repérés avec précision, mais aussi le temps des durées, des successions chronologiques et des contrastes. Il a étudié les ressources et les systèmes d'exploitation *sur le temps long*, ce que résuma un titre, *Du Nucléus au Nucléaire*¹, dans la région centrée sur la ville ancienne d'Azelik au Niger (XIII^{ème} siècle). Puis, les perspectives d'exploitation du minerai d'uranium ont indirectement suscité les programmes scientifiques qui se sont déroulés dans les années 1980. Leurs résultats ont permis d'identifier et d'interpréter les traces des peuplements successifs sur plus de cinq mille ans, jusqu'à l'actuel. Il ne s'agissait pas seulement de reconstituer des séquences de peuplement, mais d'identifier les occupations, les ressources, les paysages qui leur étaient contemporains, en mettant l'accent sur la continuité ou, au contraire, sur la subtilité des changements.

Ses travaux sur le temps long, la continuité, les enchaînements se seraient poursuivis sur une aire géographique agrandie, raccordant l'Azawagh malien à l'Azawagh nigérien, si n'étaient pas survenues en même temps les catastrophes que l'on sait, dans sa famille et dans le monde touareg. Avec la rébellion qui commence en 1991, Edmond Bernus recentre une partie de ses écrits sur les origines du malaise - c'est un euphémisme - des sociétés pastorales marginalisées. L'histoire de la marginalisation des Touaregs dans le contexte colonial est alors éclairante, surtout quand elle est mise en perspective avec les projets et les ambitions de ce que l'on appelle, globalement, le « développement ». Enfin, Edmond Bernus n'a cessé de contribuer à faire connaître les traits permanents de la culture toua-

¹ Cf. Mémoire de Sable, *Journal des Africanistes*, 1992, t. 62 (2) : 246.

règue à travers les « petites valeurs » que sont les habitudes de vie, les dérisions et les transgressions, les chants, les proverbes, les devinettes.

Sur ces sujets qui conjuguent les contraintes du temps avec les réalités sahéliennes observées et analysées au jour le jour, Edmond Bernus a beaucoup publié, seul ou en collaboration. Sa bibliographie constitue un corpus exceptionnellement riche pour servir à la compréhension de l'ensemble que constituent les cultures, les systèmes de production et les milieux naturels de cette partie de l'Afrique de l'Ouest appelée Sahel. En combinant les approches géographique, historique, anthropologique, il montre que cet ensemble - cet *environnement* au sens complet - est évolutif et en même temps inventif, fertile, audacieux... La liste des titres qui suivent traduit ainsi l'humanisme irréductible de leur auteur.

Bibliographie

Il a été choisi de ne pas répéter le nom et le prénom (Bernus, E.) à l'entrée de chaque référence. Lorsqu'un co-auteur intervient, les nom et prénom de celui-ci sont ajoutés, précédés de la mention « avec ».

Ouvrages

1972. Avec Bernus (S.), *Du sel et des dates. Introduction à l'étude de la communauté d'InGall et de Tegidda-n-Tesemt*. Niamey, Etudes Nigériennes n° 31, 128 p.

1974. *Les Illabakan (Niger). Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*. Paris, Mouton-Orstom, collection Atlas des structures agraires au sud du Sahara, n° 10, 112 p. cartes h. t., photos, index.

1980. Avec Hamidou (A.S.) (dir.), *Atlas du Niger*. Paris, Editions Jeune Afrique, 64 p.

1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, Orstom, 507 p. Réédition 1993, Paris, L'Harmattan, 507 p.

1981. Avec Poncet (Y.), *Etude exploratoire du milieu naturel par télédétection. Plaine de l'Eghazer (Niger, Sud-ouest de l'Air)*. Paris, Orstom, Télédétection n° 6, 39 p.

1982. Avec Nicolaisen (J.), *Études sur les Touaregs*. Niamey, Études Nigériennes n° 7 à 9, 161 p.

1983. Avec Bernus (S.) (textes), Desjeux (C.) et Desjeux (B.) (photographies), *Touaregs*. Paris, L'Harmattan collection Cairn, 70 p.

1983. Avec Butzer (K.), Fishwick (R.), Nicholson (S.) et Wolf (R.), *Environmental change in West African Sahel*, Washington D.C., National Academy Press, 96 p.

1984. Avec Durou (J.M.) et Jaffré (J.) (photographies), *Les Touaregs. Pasteurs et guerriers des sables*, Paris, Berger-Levrault.

1984. Avec collectif Programme Archéologique d'Urgence, *La région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt., t. I Introduction, Méthodologie, Environnement*. Niamey, Etudes Nigériennes n° 48, 196 p.

1989. Avec Jaffré (J.) (photographies), *Sahara. Voyage dans la planète bleue*. Paris, Richer-Atlas, 127 p.

1990. *Sahara. Viaggio nel pianeta blu*, traduction italienne. Novara, Istituto Geografico de Agostini.

1990. Avec Pouillon (F.) (édit. sc.), *Sociétés pastorales et développement*. Paris, Orstom, Cahiers des Sciences Humaines, vol. 26, 1-2, 287 p.

1992. Avec Echard (N.), Programme Archéologique d'Urgence, *La région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt., t. V Les populations actuelles*. Niamey, Études Nigériennes n° 52, 108 p.

1993. Avec Boilley (P.), Clauzel (J.) et Triaud (J.L.), *Nomades et Commandants. Administration et sociétés nomades dans l'ancienne A.O.F.* Paris, Karthala, 246 p.

1995. *Éguéréou. Niger, d'une rive l'autre 1953-1977*, Préface de Jean Rouch. Paris, Marval, 101 p.

1996. Collaboration à Ag Sidiyène (E.A.) et Le Floc'h (E.), *Des arbres et des arbustes spontanés de l'Adrar des Iforas (Mali). Étude ethnolinguistique et ethnobotanique*. Paris, Orstom-Cirad, 137 p.

1996. Avec Durou (J.M.), préface de Théodore Monod, *Touaregs, un peuple du désert*. Paris, Robert Laffont, 331 p.

1997. Avec Polet (J.) et Quéchon (G.) (coordonateurs), *Empreintes du passé*. Autrepart, n° 4. Paris, Orstom-Éditions de l'Aube, 188 p.

1999. Avec Cressier (P.), Durand (A.), Paris (F.), Saliège (J.F.) (éd. sci.), *Vallée de l'Azawagh (Niger)*. Saint-Maur, Éditions Sépia, 422 p.

Articles dans revues et volumes collectifs

1955. « Études agricoles et économiques de quatre villages de Guinée française ». III : *Vallée du Niger, village de Kobané*. Mission démographique de Guinée, Service de la statistique, Gouvernement de la Guinée française, 40 p.

1956. Avec Berthois (L.), « Teneur en calcium des eaux de la Loire ». *C. R. des Séances de l'Académie des Sciences*, séance du 16 juillet 1956, t. 243 : 295-297.

1956. « Kobané, un village malinké du Haut-Niger ». Bordeaux, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 35, juillet-septembre 1956 : 239-262 et Dakar, Institut des Hautes Études, Travaux du Département de Géographie, n° 5.

1957. « Ahouati, note sur un village Dida ». Abidjan, *Études Eburnéennes*, VI : 213-229.

1957. Avec Rouch (J.), « Note sur les prostituées toutou de Treichville et d'Adjamé ». Abidjan, *Études Eburnéennes*, VI : 231-242.

1959. Avec Rouch (J.) et Touré (S.), « Note sur une communauté nigérienne ancienne en Côte d'Ivoire : Marabadiassa ». Dakar, *Notes Africaines*, n° 84 : 106-110.

1960. « Kong et sa région ». Abidjan, *Études Eburnéennes*, VIII : 239-324.

1961. « Notes sur l'histoire de Korogho ». Dakar, *Bulletin de l'Ifan série B*, t. XXIII, 1-2 : 284-290.

1962. « Abidjan, note sur l'agglomération d'Abidjan et sa population ». Dakar, *Bulletin de l'Ifan série B*, t. XXIV, 1-2 : 54-85.

1962. Avec Vianès (S.), « Traditions sur l'origine des Dida Mamini du canton Wata ». Dakar, *Notes Africaines*, n° 93 : 20-23 et n° 94 : 63.

1964. « Un type d'habitat ancien en Côte d'Ivoire : la maison annulaire à impluvium des Dida Mamini ». Bordeaux, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 65 : 81-94.

1966. « Les Touaregs du Sahel nigérien ». Bordeaux, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 73 : 5-34.

1967. « Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien par les Kel Tamasheq ». Paris, Orstom, *Cahiers série Sciences Humaines*, t. IV, n° 1 : 31-52.

1967. « Réflexions sur une carte de l'aire de nomadisation d'une tribu nomade selon les normes établies par l'Atlas des Terroirs Africains ». Paris, Orstom, *Bulletin de liaison des Sciences Humaines*, n° 8 : 151-156.

1967. « Problème d'enquête en milieu nomade ». Paris, Orstom, *Bulletin de liaison des Sciences Humaines*, n° 9 : 29-35.

1969. « Maladies humaines et animales chez les Touaregs sahéliens ». Paris, *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXXIX, n° 1 : 111-137.

1970. « Espaces géographiques et champs sociaux chez les Touaregs Illabakan ». Paris, *Études Rurales*, n° 37-38-39, juillet-septembre : 46-64.

1970. « Récits historiques de l'Azawagh. Traditions des lullemeden Kel Dinnik (République du Niger) ». Dakar, *Bulletin de l'Ifan série B*, t. XXXII, 2 : 434-485.

1971. « Le problème du berger chez les Touaregs nigériens », *Colloque de l'Ocam sur l'élevage*, Fort-Lamy, décembre 1969. Actes publiés par l'EMVT, Maisons-Alfort : 608-611.
1972. « Incongruités et mauvaises paroles touarègues ». Paris, *Journal de la Société des Africanistes*, t. XLII, n° 1 : 89-94.
1972. « Les palmeraies de l'Air ». Aix-en-Provence, *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n° 11 : 37-50.
1973. « Drought in Niger Republic ». Zaria, *Savanna*, Revue de l'Université de Zaria (Nigeria), vol. 2, n° 2 : 129-132.
1973. « Le sel du désert ». Paris, *Atlas Air-France*, n° 88, oct. 1973 : 44-67.
1973. Avec Savonnet (G.), « Les problèmes de la sécheresse dans l'Afrique de l'Ouest ». Paris, *Présence Africaine*, n° 8, 4^e trim. 1973 : 113-138.
1973. Avec Champaud (J.), « L'homme et son milieu », in *L'Afrique noire, guide de recherche*, Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris, Armand Colin : 87-98.
1974. Avec Boutrais (J.) et Péliissier (P.), « Évolution et formes modernes de l'élevage dans les zones arides et tropicales ». Paris, *Cahiers Orstom, série Sciences Humaines*, vol. XI, n° 2 : 115-118.
1974. « Possibilités et limites de la politique d'hydraulique pastorale dans le Sahel nigérien », *Cahiers Orstom, série Sciences Humaines*, vol. XI, n° 2 : 119-126.
1974. « L'évolution récente des relations entre éleveurs et agriculteurs en Afrique tropicale : l'exemple du Sahel nigérien », *Cahiers Orstom, série Sciences Humaine*, vol. XI, n° 2 : 137-143.
1974. « Les recherches sur le nomadisme pastoral en zone sahélienne. Présentation bibliographique », in *Le Sahel : bases écologiques de l'aménagement*. Notes techniques du MAB. Paris, Les Presses de l'Unesco : 61-66.
1974. « Géographie humaine de la zone sahélienne », in *Le Sahel : bases écologiques de l'aménagement*. Notes techniques du MAB. Paris, Les Presses de l'Unesco : 67-73.
1975. « Les composantes géographiques et sociales des types d'élevage en milieu touareg », in Monod (T.) (éd.) *Les sociétés pastorales en Afrique, tradition et développement*. Séminaire de l'International African Institute, décembre 1972. Londres, Oxford University Press : 229-244.
1975. « Jeu et élevage. Vocabulaire d'élevage utilisé dans un jeu de quadrillage par les Touaregs », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*. Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, vol. XXII, n° 4-5-6 : 167-176.
1975. Avec Bernus (S.), « L'évolution de la condition servile chez les Touaregs sahéliens » in Meillassoux (C.) (éd.) *L'esclavage en Afrique précoloniale*. Paris, Maspero : 27-47.

1976. « L'évolution des relations de dépendance depuis la période précoloniale jusqu'à nos jours chez les lullemeden Kel Dennik », Colloque sur l'organisation sociale des Touaregs, abbaye de Sénanque, 14-16 juin 1974. Aix-en-Provence, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 21 : 85-99.

1977. « Les tactiques des éleveurs face à la sécheresse : le cas du sud-ouest de l'Aïr (Niger) », in Gallais (J.) (éd.) *Stratégies pastorales et agricoles des Sahéliens durant la sécheresse 1969-1974*, Travaux et Documents de Géographie Tropicale, n° 30. Bordeaux, Ceget-CNRS : 201-217.

1977. Avec ag Arias (A.), « Le jardin de la sécheresse : l'histoire d'Amoumen ag Amastan ». Paris, *Journal des Africanistes*, t. 47, 1 : 83-94.

1977. « Le berger touareg sahélien », in *L'élevage en Méditerranée occidentale*, Actes du colloque international de l'Institut de Recherches Méditerranéennes. Paris, CNRS-IRM : 269-279.

1977. « Les éleveurs face à la sécheresse en Afrique sahélienne : exemples nigériens », in Dalby (D.), Harrison Church (R.J.), Bezzaz (F.) (éds) *Drought in Africa*, 2ème éd. Londres, International African Institute, Unep-Idep-Sida : 140-147.

1977. « Aïr (massif de l') », in *Dictionnaire illustré des merveilles naturelles du monde*. Paris, Reader's Digest : 30-31.

1978. « Problèmes d'enquêtes en milieu pastoral nomade », in *Formation à la recherche en Afrique noire (FRAN). Recueil de données, méthodes et orientation de recherches*. Paris, Orstom-EHESS-CNRS (LA 94) : 162-165.

1978. Avec Pélissier (P.), « L'homme responsable ou victime du désert ? », *Le Courrier, Communauté Européenne, Afrique-Caraïbe-Pacifique*, n° 47, fév. 1978 : 42-43.

1979. « Le contrôle du milieu naturel et du troupeau par les éleveurs touaregs sahéliens », in *Pastoral production and society*, Proceeding of the international meeting on nomadic pastoralism, Paris, déc. 1976. Cambridge University Press et Maison des Sciences de l'Homme : 67-74.

1979. Avec Baumer (M.), « A selective bibliography on nomadism in the sahelo-sudanian zones », in *Arid Lands newsletter*. Tucson, University of Arizona : 19-26.

1979. « Exploitation de l'espace et désertification en zone sahélienne », *La désertification, Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 39-40 : 49-59.

1979. « L'arbre et le nomade ». *Journal d'Agronomie Tropicale et de Botanique Appliquée*. Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, vol XXVI, 2 : 104-128.

1980. « Famines et sécheresses chez les Touaregs sahéliens ». Londres, *Africa*, 50 (1) : 1-7.

1980. Avec Sidikou (A.H.) (dir.), « Élevage et pêche » et « Terroirs », in *Atlas du Niger*. Paris, Éditions Jeune Afrique : 38-42.

1980. Avec Calame-Griaule (G.), « Il gesto del narratore e la sua imagine ». Milan, *La Ricerca Folklorica*, 1980 (2) : 15-25.

1980. « L'arbre dans le nomad's land », in *L'arbre en Afrique tropicale. La fonction et le signe*. Paris, Cahiers Orstom, série Sciences Humaines, vol. XVIII, 3-4 : 171-176.

1980. « Vocabulaire relatif aux techniques d'adoption par les animaux en milieu touareg (Niger) ». Paris, *Journal des Africanistes*, 50, 2 : 109-114.

1981. « Points cardinaux : les critères de désignation chez les nomades touaregs et maures ». Paris, Inalco, *Bulletin des Études Africaines*, vol. I, 2 : 101-106.

1981. Avec Calame-Griaule (G.), « Le geste du conteur et son image ». Ivry, *Geste et image*, Bulletin de liaison CNRS-Serddav, 2, : 45-68.

1981. Avec Bernus (S.), « Les Kel Illagatan : une pratique carnavalesque dans le mariage touareg », in *Itinérances en pays peul et ailleurs. Mélanges à la mémoire de P.F. Lacroix*. Paris, Mémoire de la Société des Africanistes, t. II : 343-353.

1982. « Territoires nomades. Approche d'un géographe ». Paris, Maison des Sciences de l'Homme, *Production Pastorale et Société*, n° 11 : 84-90.

1982. « Le nomadisme. Problèmes actuels des pasteurs nomades ». Paris, *Encyclopædia Universalis*, 1982, *Universalis* : 107-113.

1982. « Range-management traditionnel et planifié. Remarques à propos des éleveurs nigériens » in Salzman (P.C.) (éd.), *Contemporary nomadic and pastoral peoples : Africa and Latin America*, Williamsbury, Illinois, USA, Studies in the third world, n° 17 : 23-30.

1982. « Points cardinaux : les critères de désignation chez les nomades touaregs et maures ». Paris, *Bulletin des Etudes Africaines de l'Inalco*, vol. 1, n° 2 : 101-106.

1983. « Place et rôle du forgeron dans la société touarègue », in Echard (N.) (éd.) *Métallurgies africaines, nouvelles contributions*. Paris, Mémoire de la Société des Africanistes, n° 9 : 237-251.

1983. « Desertification in the Eghazer and Azawak region, Niger », in Mabutt (J.A.) et Floret (C.) (éds.) *Case studies on desertification*. Paris, Natural Resources Research XVIII, Unesco : 118-151.

1983. « Du rural au pastoral », in *Profession géographe, pratique de la recherche tropicale*. Paris, LA 94 (CNRS-EHESS) et Orstom : 23-31.

1983. « Le Sahel des uns, le Sahel des autres », in *Désert*. Paris, Autrement, hors-série, n° 5 : 113-117.

1983. « Jeu et élevage. Igugelan «les orphelins», jeu touareg ». Paris, *Bulletin des Études africaines de l'Inalco*. Paris, vol. III, n° 5 : 15-20.

1984. « L'homme et l'animal concurrents. Problèmes d'écologie pastorale sahélienne », in *Le développement rural en questions*. Paris, Orstom, mémoire n°106 : 111-122.

1984. « Nomaden heute. Gegenwart in Sahara und Sahel für welche zukunft ? » in Göttler (G.), *Die Sahara*. Köln, RFA, Dumont Buchverlag : 284-289.

1984. Avec Fauck (R.) et Marchal (J.Y.), « Le Sahel et ses problèmes : l'apport de la Recherche ». Paris, La Documentation française, *Afrique contemporaine*, n° 129, mai-juin 1984 : 11-17.

1984. « Les causes de la désertification ; les thèses en présence » et « Attitude des populations », in *La sécheresse au Sahel*, Bulletin de la Société languedocienne de Géographie, Montpellier, n° 3-4, juillet-décembre 1984 : 159-165 et 179-184.

1985. « Colporteurs de charmes magiques : les Ikadammatan », in *Worso. Mélanges offerts à Marguerite Dupire*. Paris, Journal des Africanistes, 55 (1-2) : 16-27.

1985. « Afarag », *Encyclopédie Berbère*, vol. II, Aix-en-Provence, Edisud : 206-207.

1985. « Agar (Maerua crassifolia) », *Encyclopédie Berbère*, vol. II, Aix-en-Provence, Edisud : 243-245.

1986. « Aïr, Le pays. La mise en place des populations, Le peuplement actuel. Les techniques agricoles », *Encyclopédie Berbère*, vol. III, Aix-en-Provence, Edisud : 342-346, 352-355, 356-357, 357-363.

1986. « À la découverte de l'Aïr », Paris, *Distance*, magazine UTA n° 78 : 48-56.

1986. Avec Tostain (S.), Hamon (S.), Marchais (L.) et Ingram (G.B.), « Collection of wild millets in Burkina Faso and Niger », *FAO Plant Genetic Resources Newsletter*, déc. 1986, n° 68 : 11-15.

1987. « Les Touaregs ». Paris, *Revue de Survival International (France)*, *Ethnies*, n° 6-7 : 7-13.

1987. « Situations pastorales et agro-pastorales dans le Sahel nigérien », texte et carte au 1 : 2 500 000, in *Elevage et potentialités pastorales sahéliennes. Synthèses cartographiques : Niger*. CTA (Wageningen), IEMVT (Maisons-Alfort).

1987. « Les populations sahéliennes face à la désertification », in *Désertification*, Cahiers Nord-Sud, Université Libre de Bruxelles, vol. III, n° 1 : 15-19.

1987. « Vocabulaire géographique se référant au corps humain et animal ». Paris, *Bulletin des Études Africaines de l'Inalco*, vol. VII, n° 13/14 : 173-185.

1987. « Mobilité et flexibilité pastorales face à la sécheresse », in *Nomadisme : mobilité et flexibilité*. Paris, Orstom Département H, Bulletin de liaison, n° 8 : 137-144.

1987. Avec ag Albostan ag Sidiyan (E.), « L'amour en vert (en vers ?). Sa peau est comme... (poème touareg) », in *Les voix de la parole*. Paris, Journal des Africanistes, t. 57, 1-2, : 109-115.

1988. « Seasonality, climatic fluctuation and food supplies (nomadic sahelian pastoral societies) », in de Garine (I.) et Harrison (G.A.) (éds.) *Coping with uncertainty in food supply*. Oxford, Clarendon Press : 318-336.

1988. « La représentation de l'espace chez les Touaregs du Sahel ». Montpellier, *Mappemonde*, n° 3, 6 cartes : 1-5.

1989. « L'eau du désert. Usage, techniques et maîtrise de l'espace aux confins du Sahara », in *Génie rural et génie paysan. Sociétés rurales et techniques hydrauliques en Afrique*. Paris, Études Rurales, n° 115-116, juillet-décembre 1989 : 93-104.

1989. « Alla conquista delle montagne sahariene. Il paese dei Tuareg ». Rome, *Storia-e dossier*, anno 4, settembre 1989, n° 32, : 28-31.

1989. « A 258 - Arawan », « A271- Arlit : le centre industriel ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. VI : 850-852, 885-886.

1989. « A 313 - Attawari ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. VII : 69-71.

1989. « Paroles convenues : mots et jeux de mots touaregs », in *Graines de paroles. Puissance du verbe et traditions orales, écrits pour Geneviève Calame-Griaule*. Paris, CNRS : 79-89.

1989. « Montagnes du désert. De l'évolution comparée de deux massifs sahariens : Ahaggar et Air », in *Tropiques. Lieux et liens. Florilège offert à Paul Pélissier et Gilles Sautter*. Paris, Orstom : 545-553.

1989. « Débats nationaux, encadrements et plans d'action à l'épreuve des réalités », Ledra, *Cahiers Géographiques de Rouen n° spécial Sahel 89*, Actes du colloque Etat-Sahel (29-30 sept. 1988), n° 32 : 29-34.

1989. « La sécheresse dans la tradition touarègue », in Bret (B.) (coordonnateur), *Les Hommes face aux sécheresses. Nordeste brésilien, Sahel africain*. Paris, Travaux et Mémoire de l'IHEAL, n° 42 : 251-256.

1989. Avec ag-Sidiyène (E.), « Étoiles et constellations chez les nomades ». Paris, *Awal*, Cahiers d'Études Berbères n° 5 : 141-153.

1990. « Dates, Dromadaries and Drought : Diversification in Tuareg Pastoral Systems », in Galaty (J.G.) et Johnson (D. L.) (éds.), *A Word of pastoralism : herding systems in comparative perspective*. New-York, Guilford : 149-176.

1990. « En guise de conclusion : les pasteurs nomades africains, du mythe éternel aux réalités présentes », in Bernus (E.) et Pouillon (F.) (éds. Sc.), *Sociétés pastorales et développement*. Paris, Orstom Cahiers des Sciences Humaines, vol. 26, n° 1-2 : 266-280.

1990. « Histoires parallèles et croisées. Nobles et religieux chez les Touaregs Kel Denneg ». Paris, *L'Homme*, XXXème année, n° 115 : 31-47.

1990. « Le nomadisme pastoral en question », in *Identités et sociétés nomades. Symboles, normes et transformations*. Paris, Études Rurales, n° 120, octobre-décembre : 41-52.

1990. « A339 - Azawad », « A340 - Azawagh (Azawaq, Azawak) », Aix-en-Provence, *Encyclopédie Berbère*, vol. VIII : 1206-1208.

1990. « Les Touaregs de l'Air » ; « Taghlamt, la caravane du sel » ; « La fête chez les Touaregs » ; « Kaosen », in Durou (J.M.), *Ténéré, désert d'absolu*. Marseille, Agep-Vilo : 63-82 ; 143-156 ; 157-174 ; 183.

1991. « Le prix de l'eau pastorale au Sahel nigérien », *Actes du quatrième congrès international des terres de parcours*. Montpellier, 22-26 avril 1991, vol. 2 : 900-901.

1991. « Les montagnes touarègues », in *Montagnes du Sahara*. Grenoble, Revue de Géographie Alpine, t. LXXIX, n° 1 : 117-130.

1991. « Continuité et ruptures chez les Illabakan du Niger », in *Touaregs ; exil et résistance*. Aix-en-Provence, Edisud, Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée, n° 57 : 183-188.

1991. « B 85 - Bœuf (Sahel et Sahara méridional) ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie berbère*, vol. X : 1555-1557.

1991. « Nomades, une société menacée », in *Enfants du Monde*, Unicef, 2ème trim. 1991, n° 106 : 10-12.

1991. « Les marques du bétail », in *Vétérinaires sans frontières*, Dossier Mali.

1992. « L'arbre des génies », in *Vétérinaires sans frontières*, Dossier Mali.

1992. « Hydraulique pastorale et gestion des parcours », in Le Floc'h (E.), Grouzis (M.), Cornet (A.), Bille (J.C.) (éds. sci.), *L'aridité : une contrainte au développement. Caractérisation, réponses biologiques, stratégies des sociétés*. Paris, Orstom-Didactiques : 555-563.

1992. « Témoignage », in Dayak (M.), *Touareg, la tragédie*. Paris, Lattès : 144-148.

1992. « Touaregs : les gardiens du désert », in *Espace, océans; déserts... l'ère des découvertes*. Paris, Sciences et Avenir hors-série, n° 87, mai-juin 1992 : 50-54.

1992. « Être Touareg au Mali », in *Le Mali, la transition*. Paris, Karthala, Politique Africaine, n° 57 : 23-30.

1992. « Le lait de chamelle », *Relations homme-animal dans les sociétés pastorales d'hier et d'aujourd'hui*, Actes du colloque festival animalier international de Rambouillet, 25-26 septembre 1992 : 165-172.

1992. Avec Bourgeot (A.), « Crises climatiques et phénomènes migratoires », in *Environnement et développement durable. Contribution de la recherche française dans les pays en développement*. Paris, Ministère de la Recherche et de l'Espace : 26-27.

1993. « Des arbres et des herbes aux marges du Sahara », *Sahara, Preistoria e storia del Sahara*. Milan, Centro Studi Luigi Negro, n° 5, 1992-93 : 17-28.

1993. « Les Touaregs », in *Vallées du Niger*. Paris, Réunion des Musées Nationaux : 162-172.
1993. « Les Touaregs et les autres », in *À la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*. Paris, compte-rendu du Glecs, suppléments n° 15, Geuthner : 568-573.
1993. Avec Marchal (J.Y.) et Poncet (Y.), « Le Sahel oublié... », in Dufumier (M.) (dir.), *Agriculture, écologie et développement*. Paris, PUF, Revue Tiers-Monde, t. XXXIV, n° 134, avril-juin 1993 : 305-326.
1993. « Nobles et religieux : l'intervention coloniale dans une rivalité ancienne » et « Conclusion », in Bernus (E.), Boilley (P.), Clauzel (J.) et Triaud (J.L.) (éds.), *Nomades et Commandants. Administration et sociétés nomades dans l'ancienne A.O.F.* Paris, Karthala : 61-68 et 241-243.
- 1993-1994. « Les Touaregs face aux politiques pastorales », Actes du XXIème congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, Trente (Italie), septembre 1993. Paris, *La Nouvelle Revue Anthropologique*, novembre 1993 - mars 1994 : 248-257.
1994. « Politiques pastorales nigériennes. Bilan et perspectives », Actes du deuxième séminaire international du réseau Parcours (septembre 1993, Ifrane, Maroc), *Stratégie de mise en œuvre du développement pastoral*. Montpellier, Parcours, avril 1994 : 175-180.
1994. « Le berger touareg et le paysan », in Blanc-Pamard (C.) et Boutrais (J.) (coord.), *À la croisée des parcours. Pasteurs, éleveurs, cultivateurs*. Paris, Orstom : 291-304.
1994. Avec Marchal (J.Y.) et Poncet (Y.), « Pays du risque », in Dubresson (A.), Marchal (J.Y.) et Raison (J.P.) (éd. sci.), *Les Afriques au sud du Sahara*. Paris, Belin et Reclus, Géographie Universelle : 78-87.
1994. Avec Grégoire (E.), Marchal (J.Y.) et Poncet (Y.), « Territoires en recomposition », in Dubresson (A.), Marchal (J.Y.) et Raison (J.P.) (éd. sci.), *Les Afriques au sud du Sahara*. Paris, Belin et Reclus, Géographie Universelle : 88-99.
1994. Avec Marchal (J.Y.) et Poncet (Y.), « Les enclaves de la Boucle du Niger », in Dubresson (A.), Marchal (J.Y.) et Raison (J.P.) (éd. sci.), *Les Afriques au sud du Sahara*. Paris, Belin et Reclus, Géographie Universelle : 100-108.
1994. « Pasteurs nomades. D'une fascination aveugle à une passion lucide », in Duroy (J.M.), *Sahara, la passion du désert*. Paris, Éditions de La Martinière : 93-96.
1994. « Les Touaregs », « L'habitat touareg », « Tegidda-n-tesemt », « Galette, thé, fromage » et « In Gall, cure salée ». Notices, in *Bonjour le Sahara du Niger, Air, Ténéré, Kawar, Djado, guide pour voyageurs curieux*. Lyon, Les Créations du Pélican : 32-34 ; 66-68 ; 76-77.
1994. « Caravaniers du sel » in *Histoires de Développement, Pousse-pousse Boeing*, Université catholique de Lyon, n° 25, mars 1994 : 6-8.

1995. « Le cheval bagzan des Touaregs : Pégase ou Bucéphale ? », in *Cavaliere dell'Africa. Storia, Iconografia, Simbolismo*. Milan, Centro Studi Archeologia Africana : 75-86.

1995. « Pasteurs face à la sécheresse : rebondir ou disparaître ? » in *Sahel, la grande sécheresse*, Revue de Géographie de Lyon, vol. 70, n° 3-4 : 255-259.

1995. « Perception du temps et de l'espace par les Touaregs nomades sahéliens », in Claval (P.) et Singaravélou (dir.), *Ethnographiques*. Paris, L'Harmattan, Géographie et Cultures : 41-50.

1995-1996. « Thèmes croisés », in *Enjeux du religieux*, *Journal des anthropologues*. Paris, n° 63 : 61-65.

1995. « Marques de propriété touarègues et pierres tombales (plaines au sud-ouest de l'Air) », in *Sahara. Preistoria e storia del Sahara*. Milan, Centro Studi Luigi Negro, n° 8 : 7-18.

1996. « La zone pastorale touarègue. Evolution ou mutation ? », in Tubiana (M.J.), Luxereau (A.) et Arditi (C.) (textes réunis par), *Les dynamiques du changement en Afrique sub-saharienne. Freins et impulsions*. Paris, Karthala, Bibliothèque Peiresec 11 : 42-60.

1997. « E 49 - Excréments animaux (Sahara méridional) ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. XVIII : 2710.

1997. « Identité perdue », in *Mille et une histoires outre-mer. Ballade pour un recueil de souvenirs à l'occasion du cinquantenaire de l'Orstom, 1944-1994*. Paris, Orstom : 127-130.

1997. « Deserts and semi-deserts » et « Niger, Geography and Economy » in Middleton (J.) (éd.), *Encyclopedia of Africa south of the Sahara*. New-York, Charles Scribner's Sons. 1 : 542-546 ; 3 : 296-297.

1997. « Nomades sans frontières ou territoires sans frontières ? », in Bonnemaïson (J.), Cambrezy (L.), Quinty-Bourgeois (L.) (éds), *Le territoire, lien ou frontière*. Actes du colloque Le territoire, lien ou frontière. Paris, 2-4 octobre 1995. Paris, Orstom, CD-ROM.

1997. « F 37 - Les forgerons touaregs ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. XIX : 2891-2896.

1998. « G 18 - Gavage chez les Iwellemmeden Kel Denneg ». Aix-en-Provence, Edisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. XX : 2996-2998.

1998. « Les montagnes sahariennes et leurs marges sahéliennes, conservatoires de la nature ? », in Chastanet (M.) (dir.), *Plantes et paysages d'Afrique. Une histoire à explorer*. Paris, Karthala-CRA : 441-458.

1998. « De Louis-Gustave Binger à Jules Verne ». Paris, *Journal des Africanistes*, 67 (2) : 143-182.

1999. « Nomades sans frontières ou territoires sans frontières ? », in Bonnemaïson (J.), Cambrezy (L.), Quinty-Bourgeois (L.) (éds), *Les territoires de*

l'identité, Le territoire, lien ou frontière ? t. I, L'Harmattan, Géographie et Cultures : 33-41 (édition papier d'après 1997, même titre).

1999. « Exodes tous azimuts en zone sahélo-saharienne », in Lassailly-Jacob (V.), Marchal (J.Y.), Quesnel (A.) (éd sci.), *Déplacés et Réfugiés. La mobilité sous contrainte*. Paris, IRD, Colloques et Séminaires : 195-208.

Contributions à colloques et textes non publiés

1959. Avec Rouch (J.), « Les marchés des voleurs dans Treichville (Marchés «bandits») », in *Colloque du Centre International de l'enfance, « Le bien-être de l'enfant au sud du Sahara »*, CCA/CSA, Lagos, 25-31 mars 1959 : 103-105.

1961. « Notes sur Abidjan », *Réunion sur l'urbanisation et ses aspects sociaux*, Document de travail n° 4, CCTA/CSA, Abidjan, 23-31 août 1961.

1970. « *Mission sociologique en Ahaggar* », Université Libre de Bruxelles, Institut de Sociologie, 25 p. dactyl.

1971. « Possibilities and limits of pastoral watering plans in the nigerian Sahel » (République du Niger), *Expert Consultation on the settlement of nomads in Africa and Near-Est*, Le Caire, FAO, 4-12 déc., 13 p.

1974. « Mise au point sur la sécheresse et les problèmes humains en Afrique sahélienne », in Fauck (R.), *Observations immédiates des phénomènes engendrés par les sécheresses climatiques actuelles en zone sahélienne*. Paris, Orstom, Convention DGRST, 15 déc. : 101-112.

1975. « Les effets de la sécheresse sur la stratégie des éleveurs », *Colloque sur les effets de la sécheresse sur les stratégies de production dans la zone soudano-sahélienne*, Niamey, 25-27 juin, IRSH-USAID.

1976. « The drought and pastoralism », *Colloquium on the effects of drought on the productive strategies of sudano-sahelian herdsmen and farmers*, Institute for Development Anthropology, Binghamton (New-York), Horowitz (M.H.) (éd.).

1983. Avec Fauck (R.) et Peyre de Fabrègue (B.), « Mise à jour de l'étude de cas sur la désertification et renforcement de la stratégie nationale en matière de lutte contre la désertification (Niger) », *Rapport final Unesco-Unso*, 98 p.

1984. Avec Fauck (R.), Gaultier et de Wispelaere (G.), « Rapport de la mission Unesco (Mab) », *Conférence de Maradi sur la désertification (Niger)*.

1984. Avec Karue (C.), Kyomo (M.) et Payne (W.), « Review of Ilca's arid and semi-arid zone, Mali research programm ». Rome, *Report of an Ifad mission*.

1990. « Les mutations des sociétés pastorales », in *Compte-rendu du colloque L'Observatoire du Sahara et du Sahel (OSS)*. Paris, Palais des Congrès, 5-7 juin 1990.

1991. « Marginalisation des pasteurs au Sahel », *Conférence mondiale des ONG vers le sommet planète terre 92*. Paris, Musée de La Villette, Enda, 17-20 déc. 1991.

1993. « Kobané ou le temps arrêté », Rapport sur une mission dans le village malinké de Kobané en Haute-Guinée. Paris, *Cegan, Institut de Géographie, Université de Paris X-Nanterre*, 40 p.

1993. « Plantes médicinales des Touaregs nomades sahéliens », Premier Congrès International, *Plantes médicinales et Phytothérapie*, Tunis, 19-20 mai 1993.

1994. « Les Touaregs et l'État (Niger, Mali) », International Colloquium Brazzaville + 50, African Studies Center, Francophone Africa Research Group, Boston (USA).

Comptes-rendus de lecture

Rochette (M.) et al., *Doumaga, Dioundiou, Kawara Dèbé, villages des Dallols Maouri et Fogha. Monographies comparées*. Niamey, Études Nigériennes n° 19, 1966. C.R. Africa, Londres, vol. 37, n° 3, July 1967 : 362.

Brasseur, (G.), *Les établissements humains au Mali*, Dakar, Mémoire IFAN, n° 83, 1968. C.R. Africa, Londres, vol. 39, n° 4, oct. 1969 : 433-434.

Deniel (Y.), *De la savane à la ville. Essai sur la migration des Mossi vers Abidjan et sa région*. Aix-en-Provence, Casha, 1968. C.R. Africa, Londres, vol. 39, n° 4, oct. 1969 : 434-435.

Adrian (J.) et Jacquot (R.), *Le sorgho et les mils en alimentation humaine et animale*. Paris, Vigot Frères, 1964. C.R. *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, t. XL, 2, 1970 : 182-183.

Adrian (J.) et Jacquot (R.), *Valeur alimentaire de l'arachide et de ses dérivés*. Paris, Mazonneuve & Larose, 1968. C.R. *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, t. XL, 2, 1970 : 183.

Olivier de Sardan (J.P.), *Système des relations économiques et sociales chez les Wogo (Niger)*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1969. C.R. Africa, Londres, vol. XLI, 1, 1971 : 64-65.

Olivier de Sardan (J.P.), *Les voleurs d'hommes. Note sur l'histoire des Kurtey*, Niamey, Études Nigériennes n° 25. C.R. Africa, Londres, vol. XLI, 1, 1971 : 73-74.

Raison (J.P.), *L'Afrique des Hautes-Terres*. Paris, Armand Colin, U. Prisme, 1974. C.R. *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, t. XLIV, 2, 1974 : 213.

Petites Sœurs de Jésus : *Contes touaregs de l'Air*, introduction par Galand (L.), Paris, Selaï, 1974. C.R. *L'Homme*, Paris, XV, 2, 1975 : 135-136.

Guillaume (H.), *Les nomades interrompus. Introduction à l'étude du canton twa-reg de l'Imanan*. Niamey, Études Nigériennes n° 35, 1974. C.R. *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, t. XLV, 1-2, 1975 : 227-228.

Agg Alawjeli (G.), *Histoire des Kel Denneg*, publié par Prasse (K.G.) Copenhague, Akademisk Forlag, 1975. C.R. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence, n° 21, 1er trimestre 1976 : 190-192.

Benoit (M.), *Introduction à la géographie des aires pastorales soudaniennes de Haute-Volta*, Paris, Orstom, Travaux et Documents n° 69, 1977. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, t. 47, 2, 1977 : 201.

Tubiana (M.J.) et Tubiana (J.), *The Zaghawa from an ecological perspective*, Rotterdam, A.A. Balkema, 1977. C.R. *Études Rurales*, Paris, n° 69, janv.-mars 1978 : 134-135.

Galand (L.), *Langue et littérature berbère. Vingt cinq ans d'études*, Paris, Éditions du CNRS, 1979. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, t. 49, 2, 1979 : 171.

Leupen (A.H.A.), *Bibliographie des populations touarègues*, Leiden, Afrika Studiecentrum, 1978. C.R. *Bulletin de l'Ifan*, Dakar, t. 42, sér. B, n° 3, 1980 : 661.

Baier (S.), *An economic history of central Niger*, Oxford studies in African affairs, Clarendon Press, 1980. C.R. *Canadian Journal of African Studies*, Ottawa, Carleton Univ., vol. 16, 3 : 638-639.

Mariko (K.), *Les Touaregs Ouelleminden. Les fils de grande tente*. Paris, Karthala-ACCT, 1984, 177 p. C.R. *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXXII, 1989, ° 269 : 483.

Norris (H.T.), *The Berbers in Arabic Literature*. London et New-York, Longman, Librairie du Liban, 1982. C.R. AWAL, Paris, Cahiers d'Études Berbères, 1987, 3 : 221-222.

Chapelle (J.), *Souvenirs du Sahel. Zinder, Lac Tchad, Komadougou*. Paris, L'Harmattan, Mémoires africaines, 1987. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, t. 56, 2, 1986 : 164-166.

Tubiana (M.J.), *Des troupeaux et des femmes. Mariage et transfert des biens chez les Beri (Zaghawa et Bideyat) du Tchad et du Soudan*, Paris, Éditions de l'Harmattan, Bibliothèque Peiresc 4, 1985. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, t. 57, 1-2, 1987 : 290-291.

Fuchs (P.), *Das Brot der Wüste. Sozio-ökonomie der Sahara-Kanuri von Fachi*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1983, Studien zur Kulturkunde 67, 240 p. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, 58 (2), 1988 : 214.

Seignobos (C.), *Les instruments aratoires en Afrique tropicale. La fonction et le signe*. Paris, Cahiers Orstom série Sciences Humaines, 1984, vol. XX, n° 3-4, textes présentés par Seignobos (C.) et réunis par Peltre-Wurtz (J.). C.R. *Techniques et Cultures*, Paris, 11, 1988 : 177-185.

Lecoœur (M.), *Les oasis du Kawar Une route, un pays*, t. I, *Le passé précolonial*, préface de Théodore Monod. Niamey, Études Nigériennes, n° 54, 1985. C.R. *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, Paris, t. LXXV, (1988), n° 278 : 121-122.

Thébaud (B.), *Elevage et développement au Niger. Quel avenir pour les éleveurs au Sahel ?* Genève, Bureau International du Travail, 1988. C.R. *Bulletin*

Bibliographique Insee, Paris, Service Coopération n° 18, décembre 1988 : 49-52.

Maliki Bonfiglioli (A.), *Dudal, Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de WoDaaBe du Niger*, préface de Jeremy Swift. Cambridge University Press, Maison des Sciences de l'Homme, 1988. C.R. *L'Homme*, Paris, XXXème année, n° 112-114, 1990 : 162-164.

Norris (H.T.), *Sufi mystics of the Niger desert. Sidi Mahmud and the hermits of Air*, Oxford, Clarendon Press, 1990, 180 p. C.R. *Sahara*, 4/1991, Milan : 177-178.

Alpha Gado (B.), *Une histoire des famines au Sahel. Études des grandes crises alimentaires (XIXème-XXème siècle)*, préface de Catherine Coquery-Vidrovitch. Paris, L'Harmattan, 1993, 201 p. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, 64 (1), 1994 : 109-134.

Claudot-Hawad (H.), (dir.), *La politique dans l'histoire touarègue*. Aix-en-Provence, CNRS-Université d'Aix-Marseille, Institut de Recherche sur le Monde Arabe et Musulman (« Les Cahiers de l'Iremam, 4 »), 1993, 153 p. C.R. *Cahiers d'Études Africaines*, Paris, 136, XXXIV-4, 1994 : 716-720.

Ag Solimane (A.) (textes réunis par), *Les gens de la parole disent. Proverbes touaregs de l'Azawagh*, textes traduits et commentés par ag Solimane (A.) et Walentowitz (S.) Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale - Les Ateliers de Tayrac, édition bilingue, collection Tifinagh 1, 1993, 139 p. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, 64 (2), 1994 : 141.

Monod (T.), *L'hippopotame et le philosophe* (réédition). Arles, Actes Sud, collection « Terres d'Aventure », 1994, 464 p. C.R. *Méga-Tchad 94/2*, Orstom-CNRS-Université de Frankfort, 1994 : 24-25.

Giri (J.), *Histoire économique du Sahel. Des empires à la colonisation*. Paris, Karthala, 1994, 259 p. C.R. *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*. Paris, t. 83 (1996), n° 310 : 130-131.

Quensière (J.) (éd. sci.), *La pêche dans le delta central du Niger. Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*. Paris, IER-Orstom-Karthala, vol. 1, 495 p. ; vol. 2, Poncet (Y.) et Troubat (J.), cartes au 1/500 000, notice, 1994. C.R. *Sécheresse*, Montrouge, vol. 7, 1er mars 1996 : 69-71.

Vincent (J.F.), Dory (D.) et Verdier (R.), *La construction religieuse du territoire*. Paris, L'Harmattan, Connaissance des hommes, 1995. C.R. *Journal des Africanistes*, Paris, t. 66, 1-2, 1996 : 330-334.

Vray (N.), *Monsieur Monod. Scientifique, voyageur, protestant*. Arles, Actes Sud, 1994, 464 p. C.R. *Méga-Tchad 96/1 & 2*, Orstom-CNRS-Université de Frankfort, 1996 : 27-29.

Bridel (L.), Morel (A.), Ousseini (I.) (sous la direction de), *Au contact Sahara-Sahel. Milieux et sociétés au Niger, 1994 et 1995*, Revue de Géographie Alpine hors série, collection Ascendances, Grenoble, vol. 1, 1994, 277 p. ; vol. 2, 1995, 184 p. C.R. *Méga-Tchad 96/1 & 2*, Orstom-CNRS-Université de Francfort, 1996 : 31-35.

Giazzi (F.) (éd.) : *La réserve naturelle de l'Aïr et du Ténéré*, Gland (Suisse), Ministère de l'Hydraulique et de l'Environnement du Niger, WWF, UICN, 1996, 648 p. C.R. *Sécheresse*, Montrouge, vol. 8, 3 sept. 1997 : 218-219.

Monod (T.), *Thesaurus : Maxence du désert, Méharées, L'Émeraude des Garamantes, Le Fer de Dieu, Majâbat al-Koubrâ, Désert libyque, Plongées profondes*. Aix en Provence, Actes Sud, 1997, 1421 p. C.R. *Méga-Tchad*, 97/1-2 : 76-78.

Le Roy (R.), *Méhariste au Niger. Souvenirs sahariens*, préface du général Massu. Paris, Karthala, Lexique, 1997, 298 p. C. R. *Méga-Tchad* 97/1-2 : 78-79.

Foucauld (C. de), *Chants touaregs*, Introduction de Casajus (D.). Paris, Albin Michel, 1997, 345 p. C.R. *Paris, Journal des Africanistes*, t. 67, fasc. 2, 1997, : 183-185.

Claudot-Hawad (H.) (éd.), *Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes. Définitions et redéfinitions de soi et des autres*, Aix-en-Provence, Les Cahiers de l'Iremam 7/8, 1996, 279 p. C.R. Paris, *Journal des Africanistes*, t. 67, fasc. 2, 1997, pp. 185-188..

Abbo (N.), *Mangalmé, la révolte des Moubi*. Saint-Maur, Editions Sépia, 1997, 112 p. C.R. *Autrepart*, Editions de l'Aube, 1997, n° 4 : 167.

Luxereau (A.) et Roussel (B.), *Changements écologiques et sociaux au Niger. Des interactions étroites*, Paris, L'Harmattan, « Études Africaines », 1997 : 239 p. C.R. *Méga-Tchad*, 98/1-2 : 36-37.

Hugot (P.), *La transhumance des Arabes Missirié et les batailles intertribales d'Oum Hadjer de 1947*. Paris, L'Harmattan, « Pour mieux connaître le Tchad », 1997, 180 p. C.R. *Méga-Tchad*, 98/1-2 : 37-38.

Bibliographie arrêtée au 1er septembre 1999



Introduction

Le temps et les études sahéliennes

Yveline Poncet
Géographe

La durée, comme l'espace, sont les deux éléments, notions ou milieux, essentiels à la compréhension de toute chose ayant rapport à l'humanité et à la vie sur la planète. Cependant, il est utile de souligner que, dans le cadre des démarches scientifiques récentes, le temps est, plus qu'auparavant, considéré en priorité à la fois par la prise en compte du terme de *développement durable* (apparu en 1976, développé et amplifié à partir de 1987, notamment en 1994, dans de nombreuses publications internationales) et par les visions pessimistes portées sur l'avenir de la planète Terre. Le nombre et la diversité des communications présentées aux journées du Programme Environnement Vie et Sociétés* qui se sont tenues en novembre 1997 ont témoigné de l'attention conceptuelle, méthodologique et thématique portée au temps par de nombreuses disciplines. La recherche pour le développement ne peut plus faire l'impasse sur le temps, qui devient l'une des clés - l'une des entrées - de ses approches. Elle ne se contente plus des voies déjà tracées par les critiques de l'Histoire ou par l'exploitation de séries diachroniques. En même temps, elle doit tenir compte de la demande insistante des sociétés du Sud à l'égard de la *prévision*, en vue des gestions optimales et de la réduction des risques.

* Toulouse, 5-7 septembre 1997. Présentation des communications en deux volumes sous la coordination de M. Barrué-Pastor : *Les temps de l'Environnement*. Meudon, CNRS-PIREVS, 385 p. et 649 p..

Comme l'espace, le temps est une dimension transverse commune à de nombreuses disciplines. Comme l'espace, les disciplines scientifiques abordent le temps avec leurs échelles, leurs découpages et leurs outils préférés et efficaces. Le temps est d'ailleurs associé à l'espace par l'expression ordonnée *espace-temps*, alors que l'inverse est moins courant. Faute de savoir présenter lisiblement le temps, on l'insère dans l'espace, de façon explicite (images répétitives de la Terre, cartes diachroniques, bases de données localisées et datées) ou implicite, en lui donnant les mêmes qualificatifs qu'à l'espace (*longueur, profondeur, recul, déroulement...*) parce qu'ils sont justement imaginés. Et les limites (*finis, fines*) du temps et de l'espace exploité et productif ne sont-elles pas - en latin comme en français - confondues ? Comme pour l'espace, on peut faire du temps une lecture et une exploitation simples, sous forme de datations et de chronologies, mais aussi une approche de structure en termes de durée, continuité, simultanéité. Les mathématiques le traitent et le théorisent (probabilités, théorie des jeux) ; la modélisation l'intègre (prévisibilité, durabilité).

■ Des temps variés

Les opérateurs et les chercheurs du développement savent depuis longtemps que le temps est contraignant et disparate, et que sa figuration comme une ligne orientée et monotone n'est qu'une facilité pédagogique. Le temps fait l'objet de représentations sociales et culturelles différenciées quant aux notions de présent, de passé et de futur, par exemple. Il est mesuré avec des unités variées dans de multiples systèmes de références : les calendriers sont lunaire, solaire, agraire (« la récolte »), météorologique (« les premières neiges »)... Les repères sont universels (*le premier janvier 1999*) ou locaux (*le jour où le pont s'est effondré*). En fait, les producteurs ruraux du Sahel et les administrateurs des villes ne se réfèrent pas toujours aux mêmes temps quand ils parlent de la même production ou de la même filière agricole. Certains de ces temps sont coordonnables entre eux, telle par exemple la succession et la

durée des phases phénologiques d'espèces cultivées ; d'autres, comme la prévision, l'urgence, l'actualité, la finitude, ne le sont pas aisément.

Temps et environnement : le naturel et le social

Les temps des objets de l'environnement naturel (étudiés par les écologistes et les biologistes, entre autres) sont saisis en termes d'échelles de durée (et aussi par conséquent de rythmes et de cycles), au moyen de chronologies universelles. Universelles parce fondées sur des calendriers astronomiques, aisés à caler et à coordonner. De l'échelle des « temps géologiques », à celle de la photosynthèse, les années (même si c'est par millions), les saisons, les lunes et les mois solaires, les jours et les secondes constituent un système chronologique cohérent, emboîté, complet. Les structures du temps, quant à elles, sont souvent transcrites en termes de périodicité, même si certaines d'entre elles ne paraissent pas confirmées, l'échelle et les conditions de l'observation ne le permettant peut-être pas encore.

Les temps des sociétés paraissent nettement plus compliqués :

- les chronologies et les systèmes de datation sont multiples et difficiles à relier entre eux ;
- ils sont très souvent relatifs, définis par des événements locaux et par leur contexte naturel, qui varie avec les fonctionnements climatiques ;
- les combinaisons de structures temporelles « de base » (continuité, rythme, durée, cycle) existent en nombre *a priori* infini ;
- le temps intervient comme une variable essentielle dans la plupart des processus sociaux : communication, production de biens, aménagement de l'espace, apprentissage sont des systèmes compliqués, souvent complexes ;
- le temps social est réversible : la mémoire, les archives, l'imaginaire, la narration, la recomposition du passé ne le limitent pas au présent de l'observation ni à un futur inconnu ; le social sait ou veut annoncer, prévoir, prédire, redire...

Temps et développement

Assez étrangement, le temps n'est réellement présent dans la recherche scientifique pour le développement que depuis un petit nombre d'années. Alors que l'espace a toujours et partout été l'un des fondements des projets, des décisions et des actions, deux utilisations mineures et contradictoires du temps ont été pratiquées pendant des dizaines d'années : d'une part, par l'idée qu'il fallait faire vite pour contribuer au développement de régions entières et faire profiter leurs populations des avantages du progrès ; d'autre part et inversement, par l'idée qu'« il faut laisser le temps au temps » et qu'on ne peut accélérer certains processus sans risquer d'en altérer d'autres (sociaux, notamment) de façon irréversible. *Le temps du développement* s'est limité - *grosso modo* - à une mise en regard du « traditionnel » avec le « moderne », induisant par là une simplicité apparente fâcheuse. Le temps, simple support des chronologies datées, n'apparaissait que vaguement à travers des notions imprécises telles que *héritage, nouveauté, urgence*.

A la suite des remises en cause économiques, politiques et culturelles au niveau planétaire, qui ont commencé dans les années 1970, l'expression *développement durable*, puis son quasi doublet *développement viable*, apparaissent dans le langage courant avec, dans les années 1990, leurs définitions, leurs théories et leurs modèles. Le temps est alors explicitement pris en compte, mesuré et structuré. Le temps long, la continuité et la stabilité ne sont plus les accessoires méthodologiques coûteux des études préliminaires et des études d'impact ; ils deviennent les pôles (positifs) vers lesquels converge l'attention (l'anxiété ?) des expertises scientifiques en développement, des programmes de suivi et des observatoires.

Une particularité sahélienne ?

En Afrique, la zone sahélienne, où se conjuguent depuis de nombreuses années les recherches naturalistes et les recherches sociales, se prête bien aux approches temporelles : le temps y a des significations riches et multiples et des repères abondants que les travaux scientifiques ont cité depuis longtemps.

L'Histoire est présente dans les systèmes sociaux des Sahéliens, dans leurs références culturelles et dans les travaux scientifiques qui ont été mis en œuvre sur la zone dès les débuts de la colonisation française. Transcriptions et traductions, analyses critiques, investigations archéologiques et anthropologiques sont nombreuses. De même, l'irrégularité pluviométrique caractéristique de la zone, connue et mesurée depuis plus de 80 ans, a relié couramment le temps de la météorologie à celui de la durée : celle des épisodes humides ou secs mesurés en nombre d'années (« la décennie humide » 1955-1965) ou, encore plus brièvement : « la sécheresse ». Curieusement, la temporalité de « la sécheresse » (celle de 1972-1993, qui a été, en son temps, *actuelle et durable*) a encouragé et relancé la recherche sur une autre temporalité, à une autre échelle, celle des contrastes et des transitions climatiques, hydrologiques et géologiques pendant toute l'ère quaternaire. En même temps, « la sécheresse » soulevait ou révélait des crises sociales, économiques et politiques ; ce qui donne du poids aux objectifs scientifiques explicitement temporalisés : opérations de suivi, observatoires et prévisions.

■ Sept articles sur les temps du Sahel

Le tableau des « temps du Sahel » n'est pas seulement multi-temporel ; il est aussi pluri-disciplinaire et multi-échelles. Les sept chapitres proposent quelques repères dans ce dynamique ensemble scientifique. Les approches choisies sont celles d'auteurs familiers de longue date avec le temps : géographes, historiens et anthropologues intègrent couramment les dimensions temporelles dans leurs analyses, en identifiant et en exploitant des chronologies, en mettant en évidence les continuités et les ruptures, en comparant l'actuel et le passé, le visible et le prévisible, en faisant valoir les urgences, voire en se positionnant par rapport à la demande de prédiction...

Echelles et structures du temps

Les pages qui suivent proposent quelques approches du temps par plusieurs disciplines, ce qui se traduit par des points de départ différents, plusieurs niveaux de durée des phénomènes et des événements décrits et des organisations multiples en termes de continuité ou de seuils. Au fil des contributions, on voit le temps varier en origine, en longueur et en structure.

Ainsi a-t-on des origines dans le présent. Danièle Kintz, Jean Boutrais, Yveline Poncet décrivent des temporalités tout à fait actuelles, qui sont durables et continues. La première analyse propose une perception qu'ont de ce présent et du futur qu'il prépare des orateurs nostalgiques qui se réfèrent à un passé « culturellement correct »... qui n'a peut-être jamais existé. Les deux secondes se placent à des échelles bien précises (quotidienne et saisonnière respectivement), qui organisent en cycles répétés les niveaux fonctionnels de deux systèmes de production : le pastoralisme et la pêche artisanale continentale.

Différente est l'approche de Georges Dupré et de Dominique Guillaud, qui étudient l'évolution des mutations agricoles dans un temps long nettement balisé. Dans leur article, le temps-origine se place à la période coloniale et l'évolution est étudiée sur une durée continue de plusieurs dizaines d'années. L'évolution est transcrite en seuils et en ruptures, clairement identifiés par les auteurs, non seulement par les dates mais par les contextes sociaux, politiques et environnementaux qui ont induit ou accompagné ces seuils. L'évolution décrite se poursuit de nos jours et l'on pourrait éventuellement faire des prédictions sur ses tendances dans l'avenir.

Les deux textes suivants, ceux de Jean-Yves Marchal et de Jean-Louis Triaud, ne sont pas fort éloignés des échelles de temps précédentes, dans la mesure où les auteurs prennent pour origine le passé colonial. Toutefois, ils décrivent des événements dans la courte durée (mois, années), datés et achevés, uniques et personnalisés. Jean-Yves Marchal propose une mise en abîme des échelles de temps - procédé littéraire attrayant -

en montrant quelques épisodes administratifs rendus mineurs voire dérisoirement cocasses par leur insertion dans le bouleversement planétaire de la seconde guerre mondiale, qui leur est simultané. Jean-Louis Triaud, quant à lui, conclut en citant la récupération idéalisée du passé dans le présent social et politique.

Prenant le temps presque à l'inverse, Alain Froment nous informe sur une évolution d'ordre séculaire, telle qu'interprétée à la lumière d'informations datées, elles-mêmes évolutives mais discontinues, qui sont contemporaines à nous lecteurs, mais qui ne le sont pas du tout aux continuités ou aux ruptures de l'objet d'étude : les populations de la mare d'Oursi, au Burkina Faso.

Ces sept contributions illustrent le fait que le temps que nous étudions n'est pas toujours mesurable. La présentation de Danièle Kintz en montre la continuité, à la fois en ce qui concerne l'objet d'étude et la façon de l'étudier, et propose la notion de temps par la succession des générations. Jean Boutrais et Yveline Poncet mettent aussi l'accent sur la continuité, alors que Georges Dupré et Dominique Guillaud puis Jean-Louis Triaud décrivent des changements irréversibles et leurs repères chronologiques et sociaux. Enfin, les textes de Jean-Yves Marchal et d'Alain Froment mettent en valeur les superpositions du temps, c'est à dire une lecture du passé dans le cadre temporel volontairement différent (en dates et en échelles) des connaissances et des réinterprétations ultérieures, jusqu'à l'actuel.

Précisons, pour finir, que notre intention n'est pas de dresser une liste exhaustive des traitements du temps dans les problématiques scientifiques de l'environnement et du développement sahéliens, mais d'en montrer quelques échantillons, afin d'amorcer, voire de confirmer, les pistes scientifiques qui pourraient être suivies dans le futur.

Un coup d'œil sur le Sahel

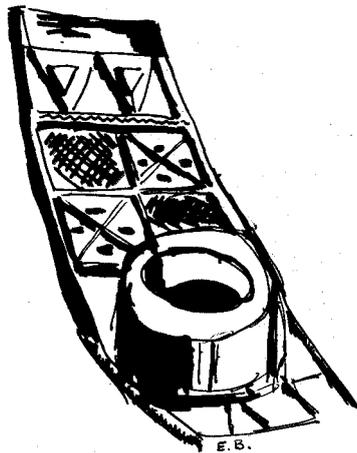
Les articles thématiques qui viennent d'être présentés ont trait à la zone africaine au sud du Sahara, qui a pour nom général

Sahel. On sait que le *Sahel* ouest africain peut se définir, sur le plan des systèmes de production et de l'économie, par la précarité et le risque, en partie assumés par la mobilité des habitants. Le climat correspond à une tropicalité à longue saison sèche (une seule courte saison des pluies et une grande variabilité spatiale et inter annuelle de la pluviométrie) et les paysages naturels se singularisent par la dominance des herbacées annuelles sur les pérennes et par une végétation ligneuse basse, épineuse et dispersée. Y dominent les systèmes de production pastoraux - souvent nomades, surtout dans le nord - et l'agriculture pluviale fondée sur le mil et le sorgho, parfois sous parc à *Acacia albida*. Les villes y sont d'anciennes étapes du commerce transaharien, plus ou moins efficacement revivifiées par les fonctions administratives de la colonisation française puis des Indépendances, par de grands travaux d'intérêt national, ainsi que par le commerce formel et informel...

Aire climatique de l'Afrique tropicale, le *Sahel* lui-même fait l'objet de zonations en suivant les isohyètes est-ouest, entre un « septentrional » uniquement pastoral - voire minier et dans ce cas, urbain - et un « méridional » intensément agricole et pastoral, céréalière, cotonnière et arachidière. L'Aribinda décrit par Georges Dupré et Dominique Guillaud est un pays agricole et pastoral proche de la limite climatique des cultures sous pluie, de même, quoique à un moindre degré, Ouahigouya et Dori auxquels fait allusion Jean-Yves Marchal. Jean-Louis Triaud travaille sur Agadez, capitale régionale située sur la frange sahélo-saharienne. Jean Boutrais et Alain Froment parlent d'éleveurs qui vivent, agissent et produisent dans des conditions très différentes : Peuls de la savane agro-pastorale nord-camerounaise (Jean Boutrais), Bella de la limite agricole (Alain Froment). Danièle Kintz parle aussi des Peuls, mais par un trait culturel qui transcende leur activité et leur habitat, qui peut être urbain. En revanche, Yveline Poncet traite du système particulier et très contrasté du delta intérieur du Niger. C'est que le Sahel ouest africain n'est pas seulement l'aire des pluies irrégulières et de la végétation rare. C'est aussi celle des cours d'eau permanents qui prennent leur source ailleurs, en Guinée pour le Niger, ce qui permet la culture du riz, la pêche et les pâturages abondants et nutritifs du delta intérieur.

Les approches présentées ci-dessus sous le thème « Les temps du Sahel » et, par cette expression, nous impliquons également les modes d'acquisition et de restitution de l'information, relèvent de plusieurs disciplines : approche du temps par un trait culturel durable et fort : le discours formalisé (Danièle Kintz) ; description des organisations fonctionnelles du temps dans le cadre de l'exploitation des ressources naturelles renouvelables et des relations entre milieux et société (Jean Boutrais, Yveline Poncet) ; reconstitution d'événements avec les outils que sont les documents coloniaux et arabes (Jean-Yves Marchal, Jean-Louis Triaud) ; reconstitution de processus au moyen des témoignages des acteurs ou de leurs descendants directs (Georges Dupré et Dominique Guillaud) et au moyen de mesures précises, de corrélations et d'hypothèses (Alain Froment).

Ce que nous présentons ici ne constitue qu'un abrégé des approches du temps qu'a pratiquées Edmond Bernus, à qui les auteurs de ce volume rendent précisément hommage.





« Le monde est gâté »

Un exemple peul de chronophilie

Danièle Kintz

Anthropologue

Duuniyaaru bonii ! - « le monde est gâté » - cette expression récurrente chez les hommes peuls âgés, correspond à une critique nostalgique, présente dans toutes les sociétés du monde sous des formes culturelles spécifiques. Chez les Peuls, cette « chronophilie » est l'apanage du sexe masculin, de la catégorie sociale la plus prestigieuse, et porte sur des thèmes chers à la tradition peule : l'identité sociale, le sérieux des femmes et les tâches pastorales.

« Le monde est gâté » est une expression si récurrente chez les hommes peuls âgés que, chez certains, elle est presque une manie, un tic, qui prend alors une forme abrégée : *E ! Duuniya !* dont tout le monde comprend le contenu critique et nostalgique.

■ Les locuteurs de la critique nostalgique

Duuniyaaru, et parfois *duuniya*, est un mot générique d'origine arabe, qui est présent sous des formes légèrement différentes dans l'ensemble des langues sahéliennes. Il désigne la planète Terre, les gens qu'elle porte et tout ce qui s'y passe, à peu près de la même façon que « monde » en français ; il est aussi l'équivalent « d'ici-bas » par opposition à « l'au-delà ». « Gâté » est un adjectif courant en français d'Afrique. Il se réfère à tout ce qui a été à un moment donné en meilleur état

qu'aujourd'hui, il se situe toujours dans la diachronie. Quelqu'un ou quelque chose peut être « gâté », ce qui sous-entend en même temps que la personne ou la chose aurait pu ne pas l'être. En français châtié de France, des équivalents non littéraux de l'expression *Duuniyaaru bonii !* pourraient être « le monde n'est plus ce qu'il était » ou « le monde court à sa perte ». Mais c'est en français familier de France que se situe ce que nous croyons être sa meilleure traduction : « le monde est foutu ! ».

La gérontocratie chez les Peuls, même proclamée, n'est que partielle, comparativement à d'autres sociétés qui sont leurs voisines, notamment du fait que les moyens de production pastoraux sont redistribués aux jeunes des deux sexes dès leur naissance. Toutefois, elle s'exerce dans le conservatisme social, et tout particulièrement dans l'endogamie (ethnique, sociale, lignagère, familiale), dont les sociétés peules sont parmi les championnes mondiales. La chronophilie - ou le goût pour l'observation du déroulement du temps et de la chronologie des changements - quant à elle, est forte et déterminée socialement et sexuellement : il serait incongru que n'importe qui puisse s'exclamer publiquement *Duuniyaaru bonii !* Mais l'intérêt pour la description diachronique, qui vient avec l'âge, ne peut être confondu avec le pouvoir général et abstrait des plus âgés, ou gérontocratie. Qui peut donc s'exprimer sur le temps qui passe et quels sont les thèmes privilégiés de cette critique nostalgique ?



Il ne s'agit pas des juges du monde et de son évolution : toute personne, de l'un ou l'autre sexe et de tout âge a, bien entendu, son jugement propre. Elle peut l'exprimer devant ses pairs en âge, en sexe et en catégorie sociale. Il est ici question des locuteurs publics, qui peuvent parler devant toute la société sans être ostensiblement contredits ou raillés. Dans l'intimité des pairs, personne n'échappe à la critique ni à la raillerie, celles-ci y vont même bon train. L'expression publique est une toute autre chose qui suit les canaux du savoir-vivre, lesquels, chez les Peuls, sont particulièrement contraignants. Une des définitions de l'imbécile y est celui qui dit tout ce qu'il voit et

tout ce qu'il entend sans faire passer auparavant les choses au filtre d'une intelligence qu'il n'a pas, et qui lui permettrait de déterminer ce qu'il peut dire, où, quand, et surtout devant qui. Non seulement la composition de l'auditoire est déterminante pour le choix de ce que chacun exprime et de la façon dont il le fait, mais la notion d'intimité entre pairs et entre non-pairs apparentés ou associés, l'est tout autant. C'est pourquoi, l'analyse anthropologique ne peut en aucun cas superposer - chez les Peuls sans doute encore moins qu'ailleurs - les rôles de pouvoir et ceux de porte-parole. Celui qui exprime une position ou une décision est un homme adulte, de préférence âgé. Ceci ne signifie en rien que cette position ou décision ne relève que de lui seul. Au contraire, ce sont les discussions en amont, entre pairs, apparentés ou associés, qui ont amené à cette position ou décision. Et la sanction sociale du risque autocratique, en famille ou dans le cadre d'une chefferie de village, est forte : l'homme en position sociale de pouvoir peut toujours être abandonné. Les habitudes migratoires des Peuls, dont les causes pastorales et politiques sont toujours mises en avant, ont ainsi bien d'autres motivations, souvent sociales et relationnelles : la migration, pratique normale et courante dans cette société, peut être utilisée comme menace sociale. La crainte fréquente chez un chef est de se retrouver chef formel certes, mais chef de personne dans la réalité ; si ce n'est pas de la démocratie, c'est en tout cas le pouvoir de pression du groupe. De même, les hommes dits en français « chefs de famille » connaissent la même angoisse : femmes et enfants peuvent partir et le font suffisamment souvent pour que leur capacité à s'éloigner soit prise en compte.

Ceux qui peuvent s'exprimer sur l'évolution du monde sont ceux qui l'ont connue sur une certaine durée (les enfants étant réputés ne rien connaître) et ceux qui ont un quasi monopole de l'expression publique, c'est-à-dire les hommes. De plus, une autre restriction intervient : il ne s'agit pas de tous les hommes âgés, mais seulement de ceux qui sont descendants de gens libres, *dimo* (sing). Ce point est important dans l'identité sociale peule. Les femmes, quant à elles, ont souvent un mode d'expression moins péremptoire et plus compréhensif que celui des hommes. Elles ont aussi beaucoup d'humour

et disent fréquemment, entre elles, en parlant des hommes, des phrases telles que : « tu les as entendu mentir ? » (Kintz, 1988).

■ Les thèmes de la chronophilie

Savoir qui l'on est et se comporter comme tel... Le comportement social, pour être considéré comme bienséant et donc capable de véhiculer des messages et des requêtes, doit être fonction de l'âge, du sexe et de la catégorie sociale. La femme et l'enfant doivent s'exprimer avec réserve et modestie. Un descendant de captifs, *diimaajo*, est censé se comporter de même, mais il peut aussi avoir une attitude... inverse ! Un descendant de captifs est, d'une certaine manière, plus libre dans son comportement que ne l'est un Peul proprement dit (les captifs étaient habituellement d'origine non peule), mais cette liberté ne lui est octroyée qu'avec condescendance : il n'est pas attendu de lui qu'il puisse se comporter comme un Peul, personne ne s'étonne qu'il fasse n'importe quoi.

L'identité sociale

« Le monde est gâté » quand des gens qui ne sont pas des hommes âgés, membres du groupe des Peuls proprement dits, s'expriment comme eux : publiquement, cérémonieusement et plus ou moins sentencieusement. Cette norme sociale et comportementale est en opposition avec la tenue de réunions villageoises, comme en gênèrent les interventions de développement, ou certaines nouvelles méthodes d'enquête dites rapides. Bien souvent, des sous-groupes de pairs, par groupe d'âge, par sexe, et parfois par catégorie sociale, doivent être organisés. Ceci peut se concevoir dans les villages importants, mais devient absurde dans les campements qui ne regroupent que quelques dizaines de personnes, voire moins encore. Un individu peut alors constituer une catégorie à lui seul. Les processus de décentralisation en cours dans les pays sahéliens sont aussi en contradiction avec les normes de comportement et de

prise de parole publique : la liberté d'expression est possible pour tout le monde dans les sociétés peules, mais selon des canaux et dans des styles spécifiques, et non pas là où tout le monde est indistinctement regroupé et où un mode d'expression standardisé et quasi unique est attendu de tous.

Et nous remarquons, comme Ellen Brown (1983) qui traite de l'Afrique centrale, à quel point les discussions sur les rituels prennent plus de temps que les rituels eux-mêmes. Ainsi, lors d'un rituel traditionnel, comme lors d'une manifestation contemporaine de style importé - telle qu'une réunion concernant la décentralisation ou telle qu'un séminaire - quelque'un intervient toujours en premier lieu pour dire : « Ce n'est pas comme cela que l'on fait ». Ceci entraîne des discussions interminables pour savoir qui a été prévenu et comment, et surtout qui ne l'a pas été et pourquoi, et pour décider conséquemment de la façon de procéder. Ensuite, s'il reste du temps disponible, le thème de la réunion ou du séminaire est traité à la hâte. A titre de remarque ethnographique comparative, notons qu'il en est de même dans notre laboratoire de Nanterre, Paris X, où les discussions sur les modes de scrutin sont récurrentes à chaque assemblée générale. Chez les Peuls, la discussion porte toujours sur qui peut être avec qui, afin que... le monde ne soit pas gâté.

Ce qui est vrai de l'expression l'est aussi de la gestuelle et de l'habillement : un jeune ne peut s'habiller comme un homme âgé, ni inversement, et hommes et femmes ont des postures, des tenues, des coiffures et des bijoux fort différents. « Qui est quoi » est immédiatement perceptible, ce qui est considéré comme normal et bien. La norme peule est à l'opposé de la mode unisexe occidentale et du port de jeans pour tout le monde, qui sont des indicateurs d'un monde gravement gâté.

Et, pour parler du « sérieux » des femmes, avoir des relations sexuelles « en brousse » - *nder ladde* - est une des causes, désormais connue, de la sécheresse dans le Sahel : « en brousse » évoque ce qui se passe hors des habitations, hors de la reconnaissance sociale, et donc hors du mariage (Kintz, 1990). Dans la mesure où il n'est habituellement fait allusion qu'aux relations hétérosexuelles, les hommes aussi pourraient

être considérés comme responsables de la sécheresse dans le Sahel : mais non, ce sont les femmes qui sont censées refuser ce que, certes, les hommes n'auraient pas dû leur proposer, mais qu'ils leur proposent quand même... Ayant enquêté sur les différentes phases de sécheresse qui, dans toutes les sociétés sahéliennes, servent de repères historiques, nous avons cherché à savoir si toutes ces sécheresses avaient les mêmes causes : non, ce sont les femmes d'aujourd'hui qui ont gâté le monde.

Les tâches pastorales

Le bétail n'est plus gardé comme autrefois. Des troupeaux entiers divaguent, paissent où ils peuvent, et personne ne leur joue plus de la flûte pour les encourager à bien brouter. Les enfants ne s'occupent plus du retour des chèvres auprès de leurs chevreaux, le soir au village, et le principal responsable en est... le football, associé à l'école, là où il y en a, qui se pratique à la même heure que le retour des chèvres, juste avant la tombée de la nuit, quand la chaleur diminue. Le football gâte donc le monde, et particulièrement le monde pastoral, où tout individu tient un rôle actif accordé à son âge, son sexe et sa catégorie sociale.

La plupart des Peuls sont agriculteurs en même temps qu'éleveurs et ceux qui appartiennent à des castes artisanales, telles que celles des boisseliers ou des forgerons, ont des activités rémunératrices. Mais ce sont les tâches pastorales - pâture, abreuvement, traite, soins vétérinaires, transhumance - qui sont les plus valorisées socialement et culturellement. Ce sont donc elles qui font l'objet de critiques lorsque, selon les plus âgés, elles ne sont plus effectuées comme elles doivent l'être dans la tradition pastorale. De plus, les tâches pastorales rythment l'expression du temps, les moments où elles sont denses, notamment le matin de bonne heure, étant l'objet d'un vocabulaire beaucoup plus détaillé que les autres (Seydou, 1972).

L'identité sociale, le sérieux des femmes et les tâches pastorales sont des thèmes omniprésents dans les discours concernant le fait que le monde soit gâté. Et ces discours se réfèrent

tous à ce que les hommes âgés ont trouvé à leur naissance, c'est-à-dire la « tradition », notion pour laquelle la langue peule fournit un terme explicite : *tawaangal*.

Tawaangal, idéologie et principe de relativité

Tawaangal est habituellement et judicieusement traduit par « tradition ». *Tawaangal* a la même racine *taw* - que le verbe *tawude*, « trouver », au sens très générique, comme en français, et désigne « ce que l'on a trouvé » (en naissant). L'expression en français d'Afrique « je suis né(e) trouver » en est un bon équivalent, *Tawaangal* se réfère donc explicitement à une société donnée que ses membres ont trouvée à leur naissance. Le fait que le monde soit gâté, qui est une appréciation, elle aussi diachronique, se fonde sur *Tawaangal*.

Au-delà de la constatation banale de l'existence de la nostalgie qui, chez les individus et dans toutes les sociétés, croît avec leur âge - le stock de données sur lequel fonder cette nostalgie s'accroissant en même temps - il nous semble que, non seulement les thèmes nostalgiques diffèrent d'une société à une autre, mais que, de plus, la récurrence nostalgique est d'un intérêt particulier chez les Peuls, car on ne peut imaginer société plus adaptable et plus adaptée partout qui soit, en même temps, aussi fortement déterminée culturellement.

Ainsi, pour nombre de Peuls, l'uniformisation sociale n'est pas un progrès ; c'est une dégradation du tissu social, lequel est censé s'organiser à partir de spécificités et fonctionner sur le principe de différenciation et sur celui de complémentarité. Certes, aucune société n'est homogène et l'uniformité, quand elle existe, n'est souvent qu'une uniformité d'apparence. Mais certaines d'entre elles, notamment celles qui ont des rôles leaders, prônent une uniformisation minimale, tout en fonctionnant sur le principe de compétition réputé (faussement !) ouvert à tous. C'est l'opposition du mérite personnel à la situation de naissance - thème cher aux philosophes français du

XVIIIème siècle et à la Révolution française, entre autres lieux et temps - dont l'actualité est totale dans les sociétés peules. Y sont discutées l'endogamie ethnique et sociale par rapport au libre choix du conjoint, les restrictions sociales et idéologiques quant au choix de la profession (par exemple, il faut être né dans la caste des griots ou dans celle des forgerons pour exercer ces métiers) ainsi que la liberté religieuse ou la laïcité par rapport à l'Islam dont les Peuls, notamment au XIXème siècle, ont été les prosélytes dans tout le Sahel.



Beaucoup de caractéristiques que les Peuls considèrent comme constitutives de leur culture sont, à l'examen, effectivement présentes, mais elles sont loin d'être toujours et partout majoritaires ; elles fonctionnent idéologiquement plutôt comme des références ou des archétypes dont la langue peule et le pastoralisme sont les principaux thèmes.

La langue peule

Une approximation courante superpose les ethnies ou les nationalités aux langues qui portent les mêmes noms : un Peul parlerait peul et un Français, français. La réalité est, bien entendu, plus complexe et plus hétérogène. Les Peuls associent leur langue à l'émergence mythique et historique de leur ethnie. Dans beaucoup de leurs mythes d'origine, deux enfants, un frère et une sœur, se seraient mis un jour à parler une langue que leurs parents ne comprenaient pas : c'était le peul, et langue et ethnie ont leur origine dans ce phénomène. La liaison langue-culture est considérée comme forte et constitutive de l'identité. Or, tous les Peuls ne parlent pas peul, ce qui ne les empêche pas de porter des noms claniques peuls ; de se considérer et d'être considérés comme Peuls.

Dans quasiment tous les cas où des Peuls, individuellement ou en groupe, ne parlent pas peul, ils sont pensés, de l'extérieur de leur société de même qu'à l'intérieur de celle-ci, comme ayant perdu leur langue. Dans certains cas, la disparition du peul au profit d'une autre langue est démontrable et est même

parfois un processus en cours. Dans d'autres cas, la perte de la langue est présentée comme une évidence alors qu'elle est simplement présumée : l'idéologie se réfère à une époque imprécise, mais révolue, où la situation ethnolinguistique aurait été claire et où langues et ethnies auraient été parfaitement superposées. Le peul est loin d'être la seule langue considérée comme perdue par d'anciens locuteurs présumés, ou par les descendants de ceux-ci. C'est une habitude idéologique générale que de croire à une époque antérieure où tout aurait été mieux ordonné qu'aujourd'hui et où une origine aurait été suivie de filiations et de ruptures, alors que rien ne permet d'ériger certains cas démontrables en phénomène universel.

Ce que nous voudrions indiquer c'est que, malgré la liaison forte entre langue et identité culturelle (au point que la langue peule est considérée comme l'ancrage originel de l'ethnie), un Peul reste Peul lorsqu'il ne parle pas ou ne parle plus la langue peule. Cette attache culturelle, présentée comme essentielle, est, dans les faits, d'une importance relative : tout Peul devrait avoir trouvé la langue dans son bagage *tawaan-gal* à sa naissance, mais s'il ne l'y a pas trouvée, ou s'il l'a ensuite perdue, ce n'est pas un motif d'exclusion ni même d'opprobre.

C'est généralement lorsqu'ils sont minoritaires au sein d'un groupe linguistique dominant que les Peuls ne parlent plus peul ; il en est ainsi, par exemple, au centre-sud du Niger et au nord du Nigéria, où les Peuls, soit sont bilingues peul-haoussa, soit ne parlent que haoussa. Ce phénomène, parfois rural, est plus souvent urbain, car s'il existe des villes peules (par exemple, au centre du Mali, au nord du Burkina Faso et au nord du Cameroun), beaucoup de Peuls citadins vivent en minorité là où d'autres groupes ethniques et d'autres langues sont majoritaires. Le phénomène inverse est aussi présent : des non-Peuls parlent peul, et parfois exclusivement, comme certains pêcheurs dits bozo du centre du Mali et beaucoup de non-Peuls du Nord du Cameroun.

Ce que tout Peul a trouvé en naissant est essentiel et constitutif de sa culture et de son identité, mais il est en même temps nor-

mal qu'il s'adapte au contexte culturel et qu'il change de langue lors de migrations ou d'évolutions linguistiques locales.

Le pastoralisme

Les Peuls sont reconnus comme éleveurs compétents dans tout le Sahel et des non-Peuls leur donnent souvent leur bétail en garde. Ils sont connus avant tout comme éleveurs et, nous l'avons dit, ce sont les tâches pastorales qui, chez eux, sont les plus valorisées. Beaucoup de Peuls citadins possèdent du bétail, même lorsqu'une activité autre que l'élevage assure leurs revenus : d'une part, il existe un élevage urbain, même dans les capitales - et Bamako est, de ce point de vue en tête de liste - et d'autre part, les citadins donnent du bétail en garde à la campagne, souvent auprès d'autres Peuls, de leur famille ou non, sans que, dans ce cas, l'esprit de rentabilité domine. La rentabilité économique est alors moins nécessaire que pour les ruraux qui sont infiniment moins contemplatifs qu'ils n'en ont la réputation...

L'identité peule est liée au pastoralisme, au point que les traditions de comportement, de bienséance et de politesse sont celles des pasteurs et, plus encore, celles des pasteurs transhumants. Savoir comment se comporter en transhumance, lorsque l'on rencontre d'autres Peuls (beaucoup moins d'importance est attachée au comportement envers les non-Peuls !) est au cœur même du *pulaaku*, le code peul du savoir-vivre. En fait, presque tous les Peuls ruraux sont agro-pasteurs, mais certains sont agriculteurs non-éleveurs, soit qu'ils aient effectivement perdu leur bétail lors des sécheresses, soit qu'ils soient réputés être dans cette situation. De même qu'un Peul, qui ne parle pas peul, est considéré comme ayant perdu sa langue, un Peul, qui ne possède pas de bétail, ne peut que l'avoir perdu. Les artisans et les griots, ruraux comme urbains, les citadins commerçants, fonctionnaires et qui occupent des emplois divers, n'ont pas le besoin économique d'élever du bétail, même si beaucoup d'entre eux le font, soit à titre de complément, soit pour raisons idéologiques et affectives. Ainsi, le Peul, qui dans sa *tawaangal* trouve le pastoralisme omniprésent, n'en est pas moins Peul s'il ne pratique pas lui-même l'élevage.

Langue et pastoralisme, deux fondements de la culture peule, peuvent donc être tous deux objectivement absents de la *tawaangal*, sans pour autant faire perdre leur identité culturelle aux Peuls qui en sont dépourvus. C'est pourquoi, nous considérons qu'il s'agit plus de références culturelles fonctionnant comme des archétypes, que de types moyens ou majoritaires. L'idéologie peut suffire à l'identité et au contentement culturels.

Ce que le Peul trouve à sa naissance est très déterminé culturellement et l'attachement affectif à la *tawaangal* est fort. La concrétisation dans les faits des caractéristiques que le Peul lui-même considère comme essentielles est, cependant, d'une nécessité relative. Et l'art de s'adapter de tous les groupes peuls, dont les migrations de l'ouest à l'est de l'Afrique et du Sahara à la forêt équatoriale sont connues, est sans doute rendu plus aisé par le fait qu'une telle identité culturelle, soutenue par des archétypes idéologiques, soit un ancrage qui permet en même temps tous les voyages. Être à l'ancre et voyager est une gageure que les sociétés peules mettent parfaitement en œuvre, même si l'image de l'ancre dans les régions arides est osée, mais nous la préférons à celle de « racines », trop galvaudée.

Aussi l'idée que le monde soit gâté dans une société qui sait si bien s'adapter tout en restant elle-même, et donc en intégrant des changements de toute nature, relève-t-elle, à notre avis, d'un discours formel, standardisé et codifié. Reste donc à expliquer la nécessité, ou la fonctionnalité, de la chronophilie.

■ Nécessité et avenir de la chronophilie

Ne pratique pas la chronophilie qui veut : nous avons vu qu'il y faut, outre l'âge, le sexe et la catégorie sociale appropriés. Mais pourquoi veut-on être un chronophile reconnu ? Est-ce une situation sociale avantageuse ?

La gérontocratie peut être tout aussi formelle que... la démocratie. Le pouvoir des plus âgés peut être mis en avant, glorifié et... non suivi d'effets. C'est un peu ce qui se passe au sein des chefferies de lignages ou de villages. Un homme peut accéder jeune à la chefferie, lors du décès de son prédécesseur (son père le plus souvent, parfois son frère aîné) mais il est aidé d'un conseil des anciens, de fait ou de droit suivant les pays. Il y a donc toujours une autorité qui comprend des gens âgés. Il en est de même des autorités religieuses musulmanes, de leur pouvoir moral et juridique (*cadi* ou juge musulman, associé aux mosquées les plus importantes, dans les villes notamment).

Le prestige et l'influence de ces autorités gérontocratiques peuvent être grands, particulièrement en fonction des qualités personnelles accordées à leurs détenteurs et en fonction aussi de la réputation de leur lignage, si celui-ci a déjà produit des individus exceptionnels, dont la personnalité a marqué l'histoire de la société locale (Kintz, 1989). Ces autorités gérontocratiques de type traditionnel n'ont pas de pouvoir de coercition, exception faite de quelques autorités religieuses dans certaines régions, comme le nord du Nigéria, où existe une police religieuse qui va, par exemple, rechercher les Musulmans dans les bars. L'autorité repose donc sur le prestige et elle est une capacité d'influence plus qu'un pouvoir *stricto sensu*. En revanche, nous l'avons dit, un pouvoir de pression du groupe se manifeste en ce sens que le groupe peut abandonner son chef. Il nous semble que la chronophilie est d'autant plus forte et ressentie comme nécessaire, que la gérontocratie a peu de moyens de s'exercer. Il faut être en position de porter un regard critique et rétrospectif sur le monde, lorsque l'on n'a pas plus de possibilités que les autres membres de la société, des deux sexes, de tous âges et de toutes catégories sociales, d'influer sur l'évolution du monde. Le fait d'être chronophile serait donc un ajout satisfaisant au statut social.



La critique nostalgique étant un phénomène observable chez les gens âgés de toutes les sociétés, il est peu vraisemblable

qu'elle tombe en désuétude. Mais, de même que ses thèmes varient en fonction de l'espace et des différentes sociétés, ils évoluent aussi dans le temps.

Les chronophiles futurs de la société peule resteront, pour longtemps encore, des hommes. En effet, les hommes âgés ont plus de temps libre que leurs épouses ou leurs sœurs. Lorsque les fonctions productives des premiers se réduisent, les tâches ménagères des secondes ne diminuent pas dans la même proportion, bien que celles-ci aient alors moins d'enfants à charge et qu'elles soient aidées par des femmes plus jeunes, belles-filles et petites filles notamment. Ceci est aussi vrai des sociétés occidentales et certains avancent qu'un des secrets de la plus grande longévité féminine dans les pays du Nord résiderait dans le fait que les femmes restent actives, domestiquement parlant, plus longtemps que les hommes. Les hommes peuls âgés passent une grande partie de leur journée devant la mosquée à faire acte de chronophilie, en bavardant sur le temps qui passe, pendant que leurs épouses préparent une sauce, filent le coton ou tressent un couvercle de calebasse.

Dans le futur, les thèmes traités seront sans doute les tentatives du XXème siècle, commencées plus tôt dans certains pays, d'égalité sociale et d'uniformisation ou de réduction de spécificités diverses. Les avantages acquis par différents groupes sociaux, les uns après les autres, n'offrent aucune certitude de permanence, comme l'histoire de nombreuses sociétés nous l'apprend. Le centralisme est souvent suivi de décentralisation, comme la construction d'empires peut mener ensuite à leur dislocation. Parallèlement, l'extension géographique et démographique d'une langue contient en elle-même sa dialectisation, quels que soient les moyens de communication existant dans cette langue.

Le statut des femmes oscille, dans l'espace et dans le temps, entre des pôles libéraux et restrictifs, et la prise en compte de toutes les femmes ou de certaines femmes seulement. La mise en avant des situations féminines à partir du XXème siècle (remarquons que le statut des hommes est rarement abordé comparativement à celui des femmes : la prééminence masculine, considérée comme une évidence partout, mériterait pour-

tant, à notre avis, des réexamens cas par cas) et ses conséquences, pourraient être un des thèmes futurs de la chronophilie, leur place dans la réflexion générale, chez les Peuls comme dans d'autres sociétés, étant déjà grandissante. La référence nostalgique serait alors celle d'une époque imaginaire : celle d'un temps révolu où les femmes étaient à leur place, c'est-à-dire à celle que les hommes leur avaient assignée, celle encore d'un temps où sexe et genre féminins étaient en harmonie... masculine.

■ Sexe, genre et « monde gâté »

En sciences humaines, comme dans les opérations de développement qui les utilisent, la réflexion, en extension, en termes de « genres » - ou implications sociales de l'appartenance sexuelle biologique - circonscrit essentiellement l'univers des femmes. Le « genre » masculin est aussi peu traité que le statut des hommes. Certes, des lacunes immenses sont à combler : dans le domaine des études sociologiques et anthropologiques, certaines sociétés ont été abordées comme si elles ne comprenaient que des hommes. Pire encore : dans le cadre des interventions de développement, nous avons souvent pu constater qu'étaient introduits des phénomènes considérés comme archaïques dans les idéologies intervenantes elles-mêmes. Ainsi, en République Centrafricaine, dans le cadre d'un vaste projet de développement de l'élevage largement financé par des bailleurs de fonds étrangers et internationaux, les intervenants nationaux comme étrangers étaient tous des hommes et ne s'adressaient qu'aux hommes peuls (les Peuls ont un quasi monopole de l'élevage bovin dans ce pays), négligeant ainsi le fait que, dans toutes les sociétés peules, les femmes sont propriétaires de bétail au même titre que les hommes, et assurent une partie des tâches pastorales et des soins vétérinaires. L'intervention de développement introduisait la disparition des femmes de la propriété et de la production.

Aussi, n'est-il pas illégitime que « l'approche genre » soit en fait une approche « genre féminin » et que, dans le vocabulaire de

la recherche comme dans celui du développement, elle ne se réfère qu'à des études et des interventions concernant les femmes. Ce n'est pas illégitime : le temps de combler les lacunes... Mais, ne prendre en compte qu'une moitié ou l'autre d'une société est contestable scientifiquement dans l'absolu. Malheureusement, « l'approche genre » est déjà biaisée dans les opérations de développement qui comprennent *ipso facto*, par cette expression, qu'il s'agit d'un soutien aux activités considérées comme féminines (cuisine, couture, hygiène domestique, etc.). La boucle idéologique est ainsi bouclée.

Les femmes peules sont loin d'être en mauvaise position statutaire dans l'ensemble des sociétés humaines. Souvent, une des explications, au moyen desquelles elles justifient leurs propres pratiques endogamiques, réside dans le fait que la plupart des hommes non-peuls ne sauraient pas s'occuper d'une femme comme le fait un homme peul. Et, répétons-le, elles ont accès aux moyens de production, pastoraux dans toutes les sociétés peules, agricoles dans certaines d'entre elles seulement. Les hommes reconnaissent volontiers que leurs groupes ne fonctionnent bien que là où les femmes sont intelligentes. Avoir une femme peu intelligente est une catastrophe sociale pour un homme peul, alors qu'ailleurs la même situation est parfois considérée comme plus aisée à contrôler pour un homme, car lui permettant de pratiquer l'exercice d'une supériorité supposée. Les femmes intelligentes, cultivées, actives, ne semblent pas gêner les hommes peuls, à condition toutefois, qu'en public, elles conservent une certaine réserve vis-à-vis de leur mari. Chez les Peuls, plus deux individus sont liés par la filiation, l'alliance, la sexualité ou l'amour, plus ils montrent en public une distance ostensible. Ceci est vrai des relations parents-enfants (et surtout parents-aîné des garçons ou aînée des filles), mari-femme, amant-maîtresse. Si les hommes peuls ne montrent pas de réticence vis-à-vis de femmes qui endossent un « genre » masculin, avec réserve toutefois ils ne sont pas prêts pour autant à remplir une tâche traditionnellement féminine, si une femme est présente pour le faire. Et c'est ainsi qu'ils ne se sentent guère concernés par « l'approche genre » *a priori*.

Intervertir les rôles et les tâches déterminés par le « genre » pose peu de problèmes quand on est entre gens du même sexe. Le

faire devant toute la société ne peut être banal ; cela devient alors un acte délibéré, particulièrement significatif. Par exemple, nous avons vu plusieurs fois des hommes peuls piler le mil, tâche uniquement féminine dans cette société, alors que chez les descendants de captifs des Touaregs, les Bella, ce peut être une activité rémunérée. Un homme peul ne peut piler le mil devant l'ensemble des habitants d'un village ou d'un campement, sans avoir une autre raison, non pratique, de le faire. Dans les cas que nous avons observés, il s'agissait chaque fois de prédicateurs musulmans, peuls, itinérants et peu connus des Peuls locaux ; dès qu'ils prenaient un pilon, ils étaient identifiés comme prédicateurs d'un certain type, celui qui prône le retour à un Islam originel, qui aurait été plus égalitaire que ne le sont ses formes contemporaines. C'est dire que, si un homme prend en main un pilon, ce ne peut être pour simplement aider ceux (celles !) qui le reçoivent ; il faut qu'il ait obligatoirement une autre raison de le faire. Et là est toute la question : quelle autre raison les hommes peuls pourraient-ils avoir de s'intéresser à « l'approche genre » ?

De même qu'en milieu rural, beaucoup d'associations, souvent formelles ou fictives, sont créées parce que, sans elles, les ruraux n'obtiennent rien des intervenants du développement, il devient évident que certains bailleurs de fonds ne financent désormais un projet que si celui-ci contient un « volet femmes » ou une « approche genre ». Les informations circulent en milieu rural plus vite qu'on ne le croit. Et s'attirer la bienveillance des bailleurs de fond devient une autre raison de s'intéresser à la question féminine.



L'identité féminine, le sérieux des femmes, sont des thèmes habituels dans le discours chronophile des hommes âgés. Ces sujets sont renforcés aujourd'hui par « l'approche genre » des interventions de développement. Et c'est ainsi que la récurrence chronophile prend de l'ampleur et s'organise autour du discours suivant : si tout le monde est partout, si tout le monde fait tout, si personne n'a plus de place spécifique et si la société devient indifférenciée, comment le monde, qui ne sera plus ce qu'il était, ne se gâterait-il pas ? *Duuniyaaru Bonnataa* ?

Bibliographie

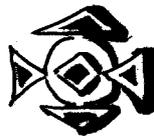
Brown (E.), 1983. Nourrir les gens, nourrir les haines, *Société d'ethnologie*, Paris X - Nanterre.

Kintz (D.), 1988. Hommes formels, femmes informelles. Ou le soutien des Peuls à leurs anthropologues, *Bulletin de l'Association française des anthropologues*, n° 34 : 59-66. Version anglaise dans *Anthropology Today*.

Kintz (D.), 1989. Les voies peules de l'exception, in *Singularités*, Plon : 457-469.

Kintz (D.), 1990. L'amant blessé. Ou une discussion peule sur le pluralisme juridique, *Politique africaine* (le droit et ses pratiques), n° 40 : 42-50.

Seydou (C.), 1972. Eléments d'Analyse de la Notion du Temps dans la langue des Peuls du Niger, in *l'Expression du temps dans quelques langues de l'Ouest africain*, SELAF : 71-85.





Journées de bergers au Nord-Cameroun

Jean Boutrais
Géographe

La méthode des suivis d'itinéraires de troupeaux a représenté une innovation dans les études sur le pastoralisme africain. Autrefois, les chercheurs se contentaient d'indiquer le déroulement habituel d'une journée d'éleveur, d'après ce que leur en disaient les informateurs. Ils transmettaient un récit général qui omettait beaucoup de détails. Les meilleurs bergers ne savent pas toujours exprimer leur manière de conduire les animaux au pâturage ; d'autres ne comprennent pas l'intérêt d'expliquer des pratiques qu'ils tiennent comme allant de soi. Or, c'est justement l'ensemble de ces pratiques devenues évidentes pour les acteurs qui fondent leur compétence pastorale. Un savoir pastoral est rarement identifiable par lui-même mais à travers des pratiques qui, souvent, ne sont pas exprimées par les informateurs.



Les suivis de troupeaux offrent l'avantage de surmonter ces inconvénients par une observation directe. La méthode a surtout été employée par les agrostologues, pour étudier les rapports entre les animaux et les ressources fourragères : identification des espèces consommées, de l'intensité de la pâture et de son importance par rapport à d'autres « activités » (déplacement, abreuvement, repos). Ces recherches donnent lieu à des protocoles compliqués d'observations et de mesures pour parvenir à une connaissance chiffrée du comportement spatial et alimentaire des animaux.

En sciences sociales, il ne s'agit pas de s'engager dans ce genre de mesures autour de l'animal-objet, mais de privilégier des rapports vécus entre les bergers (ceux qui s'occupent des animaux, qu'il s'agisse des éleveurs eux-mêmes ou d'autres personnes) et des animaux domestiques qui manifestent des besoins, des habitudes et des préférences. La conduite à la pâture comporte une série d'interventions des bergers et de réponses des animaux. Il s'instaure entre eux comme un « dialogue » chargé de sens.

Des chercheurs ont entrepris de mesurer de façon rigoureuse des « niveaux de pression » des bergers sur les animaux, en affectant des valeurs à diverses interventions et en répétant la notation à intervalles réguliers pendant les durées de pâture. A partir de ces mesures, ils calculent des indices de pression sur le bétail selon les saisons ou les élevages. Au-delà d'une précision apparente, ces indices restent difficiles à interpréter. Par exemple, des indices élevés peuvent exprimer un bon gardiennage, caractérisé par une série régulière de petites interventions mais, tout aussi bien, quelques actions brutales ou des décisions dures imposées au bétail, qui relèvent d'un autre type de gardiennage.

A des approches statistiques de la conduite pastorale, on peut préférer un récit linéaire des relations entre les bergers et leurs animaux. Plus qualitative, cette restitution narrative synthétise des faits observés ou relate des observations faites au hasard, comme un sondage. Moins précise que les données chiffrées, elle exprime mieux les manières d'agir du berger. Elle est encore plus proche de la réalité lorsqu'elle recourt aux termes qui servent à dire ces pratiques dans la langue locale. *Durngol*, la conduite journalière du troupeau, est ainsi présentée au Nord-Cameroun, à partir de trois récits de journées. Elles se sont déroulées au même moment de l'année, en fin de saison des pluies, *yamde*.

■ Oumarou et Gaynaka, deux petits bergers mbororo

Oumarou et Gaynaka appartiennent au clan des Wodabe, des Peuls réputés comme de vrais Mbororo de brousse qui s'adonnent uniquement à l'élevage et qui possèdent de grands zébus rouges typiques. En fait, en s'installant à une vingtaine de kilomètres au sud de Garoua, les parents d'Oumarou et de Gaynaka se sont écartés de ce stéréotype pastoral. Ils ont acquis, auprès d'autres Mbororo, des zébus blancs, animaux moins prestigieux mais plus rustiques et prolifiques. Ils se sont également mis à cultiver du sorgho, du maïs et même du coton. Pour cela, ils ont consenti, en surmontant beaucoup de scrupules, à atteler des animaux à la charrue. Deux taureaux rouges, gardés par les enfants, portent encore les marques des colliers d'attelage qui leur ont élimé le pelage, en haut du cou. En même temps, ces Mbororo ont abandonné depuis longtemps le nomadisme, en faveur d'une forme de transhumance complexe qui comporte plusieurs allées et venues entre des pâturages saisonniers. Dès cette fin de saison des pluies, la majeure partie des troupeaux familiaux a gagné les environs de la Bénoué, sous la conduite d'adolescents et de bergers.

Les jeunes Oumarou et Gaynaka ont la garde de vaches laitières qui ravitaillent les familles et d'une petite troupe de moutons qui appartiennent au père de Gaynaka. Comme ils sont cousins, leurs pères leur recommandent de mener ensemble les animaux et de veiller aux moutons, qui ne suivent pas toujours les vaches. Leur départ au pâturage n'intervient pas de bon matin. En fait, dès la première aurore, les animaux ont déjà effectué une pâture sans gardiennage. En foulfouldé, *wammbugo* signifie conduire les vaches de bon matin. Mais les parents d'Oumarou et de Gaynaka laissent les animaux sortir librement, comme tous les pasteurs qui ne craignent pas trop les risques de dégâts aux champs. Pour cette raison, les Mbororo disent plutôt : *na'i dilli weetugo* : « les vaches sont parties de bon matin », sous-entendu : d'elles-mêmes. Cette première pâture dure jusqu'à sept heures, les animaux revenant d'eux-mêmes près du campement pour la traite : *Biol*.

Les animaux ne rentrent pas dans le parc entouré d'une clôture mais attendent dehors. Les femmes détachent alors les veaux, un par un, et prélèvent un peu de lait auprès de chaque vache. Les enfants se rassasient de lait frais (*Biraadam*) recouvert d'écume (*nguufo*), qui laisse des traces autour de la bouche des petits buveurs. Après la traite, les veaux déambulent quelque temps autour de leurs mères qui se tiennent immobiles, en ruminant (*Di Don dari*). Les unes se couchent, d'autres paissent tranquillement aux abords du campement, dans un pâturage envahi par une plante rudérale que les Mbororo appellent *makassa* (?). Bientôt, les enfants récupèrent les veaux, encore trop jeunes pour suivre le troupeau à longueur de journée. En tenant fermement une oreille d'une main et en poussant sur l'arrière-train des veaux récalcitrants, ils les ramènent à la corde commune (*daangol*). Les veaux âgés d'un an seront admis à accompagner le troupeau, mais ils importuneront souvent leurs mères en essayant de les téter aux arrêts de pâture. Les enfants boivent encore un peu de lait, alors que les femmes, assises à l'ombre d'un arbre, au milieu de l'aire du campement, s'occupent des tout-petits.

Vers onze heures, les animaux s'agitent. Quelques signaux du père d'Oumarou suffisent pour les mettre en mouvement. C'est le départ : *saa'i oorugo* : le moment de pousser les animaux au pâturage, le matin. Aujourd'hui, les animaux partent à une allure soutenue, suivis d'Oumarou et de Gaynaka qui poussent les moutons. Oumarou souffle dans un pipeau (*fuufordu*) confectionné avec une grosse tige de sorgho. Il entonne des trilles par des notes aiguës, suivies de modulations rapides sur des notes plus graves. Chaque air est court, le temps de reprendre souffle et de nouvelles trilles fusent. La première marche se déroule dans la joie de gagner la brousse : *Di dilla ladde* : « elles (les vaches) partent en brousse ».

Bientôt, un autre pipeau se fait entendre. Les deux enfants rejoignent Kao et Moussa qui gardent un troupeau d'une cinquantaine de têtes, des zébus surtout blancs, de Mbororo voisins. Les joueurs de flûte font concurrence de virtuosité, tandis que les animaux se côtoient et se mettent à paître. Habituellement, les Mbororo évitent que des troupeaux différents paissent ainsi ensemble, surtout lorsque les animaux sont

nombreux, car ils risquent de se mélanger. Chaque gardien dévie son troupeau lorsqu'il aperçoit d'autres animaux, en brousse. Mais les enfants aiment se rencontrer pour s'adonner à des jeux (*fijirde*), simuler des combats de bâtons ou échanger des nouvelles, comme les « grands ». On monte sur une termitière et on joue de la musique, tout en surveillant les animaux du coin de l'œil.

Les deux troupeaux atteignent une jachère (*sabeere*), en bordure de champs de sorgho encore sur pied. Les enfants se postent sur le tronc d'un arbre tombé, à la limite des cultures, pour laisser les animaux brouter des plantes de jachères. Ce ne sont pas des graminées mais surtout des adventices, des plantes rampantes (*laylaykon*), dont les animaux apprécient les feuilles tendres (*Ipomea eriocarpa* (?), sorte de patates sauvages). Ils happent les tiges et tirent dessus, d'un coup de tête. Tout près, des tiges de maïs écornées appartiennent à un jeune Mbororo qui a abandonné sa tentative agricole, par suite des dégâts du bétail. C'est une halte habituelle des troupeaux, où les enfants savent qu'ils ont des chances de se rencontrer. Aujourd'hui, ils s'y attardent encore alors qu'habituellement les bergers commencent la journée en dirigeant les animaux à un point d'abreuvement.

Oumarou et Gaynaka s'y décident enfin, vers 13 heures. L'accès à la rivière est délicat, car les pâturages se rétrécissent en un corridor bordé de cultures, en particulier de champs de coton. Les allées et venues du bétail, dans ce passage, ont fini par tracer des sentes dont les lacis forment une piste à bétail : *burtol*. C'est une marque typique du bétail sur le sol. Elle descend vers la rivière encaissée (*juggol*) par des rampes que les animaux piétinent et creusent, à force d'y passer. En même temps qu'ils s'abreuvent, les animaux aiment patauger dans l'eau, en gagnant l'autre rive. Mais les parents ont interdit de se rendre dans les pâturages situés de l'autre côté de la rivière où les animaux sont malades de fièvre aphteuse (*njoobu*). Les éleveurs ont institué d'eux-mêmes une « quarantaine » du secteur atteint. Quelques animaux et la troupe de moutons s'y engagent déjà, si bien qu'Oumarou doit courir et les rattraper pour qu'ils fassent demi-tour. Le gros troupeau de Kao et Moussa s'est déjà abreuvé puis est parti et est perdu de vue.

Après l'abreuvement (*yarnugo*), commence la pâture proprement dite (*durngol*). Oumarou et Gaynaka dirigent les animaux vers un dos de terrain (*yoolde*), où les graminées forment des touffes sous de nombreux arbres : de grands *Daniellia oliveri* (*karlaabi*) et *Parkia biglobosa* (*nareehi*). Les karités (*kareehi*) prennent ici une grande taille, à côté des faux-karités (*karereehi*) et de divers *Terminalia* (*bauchibi*). Mais le jeune Gaynaka s'intéresse surtout aux arbustes *Annona senegalensis* (*dukubi laddé*) qu'il dépouille de leur écorce. Avec la partie interne de ces lianes, il tresse des colliers qu'il s'enfile au poignet. Il espère ainsi séduire les filles, dit-il. Gaynaka, contrairement à son nom (qui signifie la période de gardiennage) musarde et rêve en brousse alors qu'Oumarou prend au sérieux sa responsabilité de berger.

Les animaux entrent dans un bas-fond (*wahuwol* ou *dallo*) à végétation différente. Ce sont de grandes graminées, des *Hyparrhenia*, sans couvert arboré. Les herbes ont déjà été broutées, car beaucoup de tiges sont rabattues à un mètre de hauteur. Très vigoureuses, ce sont des tiges grossières pour le bétail, mais de jeunes feuilles vertes ont poussé au niveau des coupes antérieures. Les animaux pénètrent dans cette masse herbeuse et broutent avec plaisir les hauts de graminées. D'eux-mêmes, ils y resteraient un long moment, si les bergers n'intervenaient pas. C'est que les parents ne sont pas satisfaits lorsque les animaux s'écartent peu durant la journée. Plus les enfants les ont emmenés loin, et mieux c'est. Oumarou les force donc à partir : c'est la première fois qu'il se sert du bâton.

Les animaux retrouvent une savane boisée où ils se remettent à paître, dès qu'Oumarou ne les pousse plus. A 14 heures, il fait chaud ; les oiseaux de la brousse restent silencieux. Les enfants vont d'un arbre à l'autre pour se tenir à l'ombre. Un « grand » (il est âgé d'environ 12 ans) vient à la rencontre des petits. Il emprunte la flûte d'Oumarou et se lance dans un véritable récital qui captive les enfants. Pendant ce temps, les animaux paissent et s'éloignent insensiblement. Seuls, des dos blancs sont encore visibles entre les feuillages des arbustes qui, au-delà d'une centaine de mètres, ferment la vue. Oumarou envoie Gaynaka les contrôler mais lui-même reste

au concert... Bientôt, Gaynaka n'est plus visible à son tour. En fait, il a retrouvé les deux amis du matin, Kao et Moussa. Le récital s'étant prolongé, Oumarou se rend compte qu'il ne contrôle plus la situation. Gaynaka ne répond pas à plusieurs appels, trop occupé qu'il est avec ses amis. Alors Oumarou se fâche et crie : « Gaynaka, je t'ai dit : va, ramène les vaches et les moutons ! Toi, tu pars seulement t'amuser. Maintenant, les moutons sont perdus. Qu'est-ce que tu vas dire à la maison ? J'espère que ta mère, Nenné, te battra et que tu pleureras ! » C'est une tirade débitée très vite et à la cantonade, non seulement à l'intention de Gaynaka, mais aussi de ses amis. Gaynaka revient mais ne dit mot ; il continue à tresser des bracelets d'écorce. Il avoue enfin qu'il n'a pas vu les moutons qui se sont bel et bien perdus.

Oumarou et Gaynaka se tiennent à part, sans s'adresser la parole. De temps en temps, ils scrutent la brousse pour repérer les taches blanches éventuelles des moutons. Kao et Moussa s'éloignent ; on entend encore leurs pipeaux en brousse. A la fin, Oumarou décide d'aller à la recherche des moutons et demande à Gaynaka de s'occuper des bovins. Alors, Gaynaka se plante devant les grands animaux et, le bâton tendu bien droit, il s'assoit en face d'eux. Aussitôt, les animaux s'immobilisent à ce signe et se rassemblent, en plein soleil. Leur masse compacte fait un contraste étonnant avec la frêle silhouette de Gaynaka et de son bâton qui symbolise un commandement. Des vaches se couchent, fatiguées par la canicule. Pourtant, après une longue attente, le rassemblement se défait peu à peu parce que des mouches agacent les animaux. Gaynaka n'insiste pas ; il se lève et les suit. Oumarou, de son côté, revient bredouille de sa quête : impossible de retrouver les fameux moutons. Il renonce alors à son projet de gagner des pâturages plus éloignés. En faisant demi-tour, il espère rencontrer la troupe des moutons, peut-être oubliée en cours de route.

Par une marche lente, entrecoupée de moments de pâture dans une savane boisée à maigre couvert herbacé et sur des sols caillouteux, les animaux débouchent bientôt dans une tête de vallon : *hoore maayo*. Ici, les graminées, intensément pâturées, forment un tapis continu, avec seulement quelques

arbustes. Les herbes rases plaisent aux animaux qui se mettent tous à paître. Profitant de cet arrêt, Oumarou entreprend de jouer du pipeau mais les sons ne sortent pas bien. De rage, il jette la flûte à terre et la piétine... Gaynaka récupère l'instrument sans dire un mot et essaie de le réparer en enroulant des écorces autour du tuyau. Mais plusieurs essais se révèlent vains : de l'air s'échappe toujours par les fentes... Entre-temps, un Mbororo de passage apprend aux enfants que leurs moutons sont rentrés d'eux-mêmes au campement. Il est 16 heures et les ombres s'allongent, les couleurs de la brousse deviennent plus intenses ; les pigeons roucoulent. Oumarou décide de ramener les animaux au point d'abreuvement. Il les appelle à plusieurs reprises : « *Ooh, haay !* » Mais les vaches ne semblent pas l'entendre, tout occupées qu'elles sont à paître. Dépité, Oumarou assène quelques coups de bâtons vigoureux. Étonnés de ce traitement, les animaux relèvent la tête et se mettent à courir. Mais, en s'approchant de la rivière, il faut prendre garde à nouveau aux champs. Gaynaka se tient d'un côté et Oumarou de l'autre. Les animaux dévient à droite puis à gauche alors qu'habituellement, ils se dirigent d'eux-mêmes tout droit vers le lieu d'abreuvement. Oumarou tance les animaux récalcitrants : *Yaare, fiDe* : « scorpion, pique-les ! » Comme ils continuent à progresser en désordre, Oumarou se fâche une nouvelle fois contre Gaynaka, accusé de ne pas les pousser comme il faut. Mais devant toutes ces difficultés, Oumarou finit lui-même par abandonner : les animaux ne veulent pas boire ; demain, ils se rendront plus vite à la rivière. Le troupeau retrouve la jachère du matin où il pâture, mais en s'approchant insensiblement de la limite du sorgho : alerte des petits bergers qui les font changer de direction. Oumarou avertit encore Gaynaka qu'il se plaindra à ses parents : il ne l'aide pas à contenir les animaux.

Il est près de 17 heures et c'est déjà le soir. De nombreux oiseaux pique-boeufs (*sarwaali* : les *Buphagas*) s'accrochent aux pelages, surtout des veaux. On entend alors la flûte de Kao qui revient du lieu d'abreuvement, en poussant son troupeau. Ses animaux, eux aussi, ne voulaient pas aller boire mais il les a conduits de force. Une fois arrivés à la rivière, ils ont bien bu... Tant pis, Oumarou déclare qu'il n'emmènera pas ses

vaches ce soir parce qu'il est trop tard. C'est le moment du retour de pâture : *saa'i jaanyugo*. Comme pour le départ, le retour s'effectue rapidement. Les animaux connaissent le chemin et marchent devant les petits bergers, sans s'arrêter pour paître. En cours de route, le jeune Moussa arrache une liane de sous-bois. C'est un remède (*lekki na'i*) qu'on met dans le feu allumé au milieu du troupeau pour l'enfumer (*surna*) et le protéger des insectes piqueurs. Moussa traîne tout un paquet de tiges de cette liane sur le sentier du retour. Puis son troupeau s'écarte de celui d'Oumarou et de Gaynaka, chacun regagnant son campement. Tout le monde est de retour à 17 h 30 mais les animaux s'arrêtent un peu avant l'arrivée. *Di Don kiirta* : elles passent la soirée (en broutant). Comme la grande pâture de la journée est finie, c'est un simple complément de nourriture. D'ailleurs, les petits bergers ne s'en occupent plus ; ils rentrent se désaltérer. Et les moutons ? Ils sont repartis paître...



L'itinéraire d'Oumarou et de Gaynaka ne répond pas à leurs intentions initiales, ni au rythme habituel de pâture : plusieurs changements de trajet, absence de second abreuvement en fin de journée. Leur petit troupeau a évolué à faible distance du campement, en croisant souvent un autre troupeau. Les enfants ne manifestent leur volonté que par intermittence aux animaux. Ils s'imposent un moment, mais les animaux savent aussi faire comprendre ce qu'ils veulent. Quant aux moutons, ils sont tellement indisciplinés qu'il est difficile de les conduire en même temps que les bovins, même sur de faibles distances. Encore tout jeunes, Oumarou et Gaynaka ne manifestent pas la même personnalité. Le premier conduit le troupeau avec déjà de l'autorité. Le second est timide mais patient et observateur. Il subit les sautes d'humeur de son compagnon sans broncher. Enfin, il aime la brousse et ses plantes dont les ressources sont grandes pour fabriquer des objets, des ornements qui imitent ceux des adultes.

Adamou, un jeune berger foulbé

Adamou est un Foulbé d'une quinzaine d'années qui garde le troupeau de son vieux père, aux environs de Guider, dans la zone dite des piémonts aux monts Mandara. Mais cette présentation initiale serait à nuancer ou à compléter sur presque tous les points. Ces Foulbé habitent la région de Garoua depuis plusieurs générations : le lignage paternel d'Adamou est appelé *Kilba'en*, tandis que du côté maternel, ce sont des *Bamlé*, réputés coexister depuis longtemps avec les autochtones de Guider. Pourtant, leur bétail consiste uniquement en grands zébus de couleur acajou. Un observateur en concluerait qu'il s'agit d'animaux de *Mbororo*, par exemple de Wodabe mais surtout pas de Foulbé, réputés détenir des zébus de petite taille. Le père d'Adamou reconnaît volontiers qu'il s'agit d'animaux *mbororooji*, mais ils n'en possèdent pas d'autres. On peut supposer qu'il s'agit d'emprunts anciens à des *Mbororo* qui séjournèrent déjà dans la région de Garoua à la fin du siècle dernier. En tout cas, ces Foulbé considèrent maintenant les zébus rouges comme leur race bovine ancestrale (*na'i asliiji* : vaches d'origine) et ils se refusent à tout croisement ou changement de race. Ils manifestent ainsi un comportement typiquement pastoral, alors que les parents d'Oumarou et de Gaynaka ne sont plus attachés à une race bovine spécifique. Le conservatisme de ces Foulbé est d'autant plus méritoire que le contexte de l'élevage s'est nettement aggravé dans leur secteur. Le père d'Adamou n'ignore pas que les grands zébus rouges sont exigeants en nourriture, qu'ils requièrent des pâturages abondants (*buDo manga*) et qu'ils ont besoin de grands espaces (*ladde masin*). C'est d'ailleurs pour cette raison que le grand-père d'Adamou s'était installé à Héri : il y avait alors beaucoup de brousse et le gardiennage était facile. Mais maintenant, tout est changé. Les cultivateurs qui habitaient autrefois sur les montagnes de Guider sont descendus massivement en plaine, en commençant par occuper les piémonts. Résultat : la plupart des anciens pâturages sont convertis en cultures, des sources salées sont encerclées de champs, la brousse est morte (*ladde waati*). Les grands zébus rouges ne sont plus rassasiés, même en saison des pluies.

Alors, les vaches ne vèlent plus comme autrefois et le troupeau diminue lentement : *na'i jinni* : « les vaches sont finies ». De fait, le troupeau d'Adamou ne compte qu'une trentaine de têtes et encore, quelques animaux sont mis en pension par d'autres propriétaires.

Le père d'Adamou ne manque pas de dire que leur situation a changé : *durngol wayli bee BoDDum*. : « l'élevage a complètement changé ». Maintenant, on achète du tourteau de coton ou des fanes d'arachide pour les animaux fatigués en saison sèche. *Haande, jungo wurna na'i* : « aujourd'hui, c'est de la main qu'on nourrit les vaches ». Le comportement des animaux a changé, lui aussi. Autrefois, les animaux s'enfuyaient dès qu'ils rencontraient une personne inconnue en brousse. Aujourd'hui, ils ne sont plus aussi craintifs, assure le père d'Adamou. Mais est-ce si sûr ? Le troupeau que garde Adamou compte 33 têtes dont 16 vaches, cinq génisses, six veaux et velles, trois taurillons, trois taureaux dont deux pour le labour. Adamou est fier du taureau reproducteur, âgé de sept ans, massif et de race pure. L'an dernier, son père a vendu le taureau précédent qui était âgé d'une dizaine d'années. Un taureau est surtout bon pour la reproduction entre six et huit ans. Tout le troupeau est de race acajou, sauf une vache blanche qui appartient à la mère d'Adamou. Sa famille ne possède que ce genre de zébus blancs. D'un lignage à l'autre des Foulbé, les races bovines divergent donc.

A 7 h 30 du matin, le père d'Adamou se rend au lieu de stationnement (*waalde*) du troupeau, situé à l'écart du village. L'ancien chef foulbé avait préservé ce secteur pour l'élevage, mais le père d'Adamou se plaint de l'extension continue des cultures aux dépens du peu d'espace pastoral qui subsiste. Les alentours du campement sont envahis de touffes de *Sida acuta* (*lekkoy saatukoy*), liées à une longue présence du bétail, et par de grandes graminées amères (*kadkaDe* : *Urelytrum* ?) refusées par les bovins. L'entrée du parc à bétail est ouverte, le troupeau étant sorti de bon matin pour la première pâture. Les Foulbé emploient une technique spéciale pour édifier la clôture du parc à bétail (*kowaagol*), en superposant plusieurs strates de branchages et en recouvrant le tout d'épineux, ce qui constitue un obstacle dissuasif pour les ani-

maux comme pour les voleurs. L'espace enclos matérialise le centre de chaque *waalde*.

A 8 h 30, le troupeau revient avec Adamou. Ici, les animaux sont gardés pendant la pâture *wammbunde*, car le risque de dégâts (*bononda*) aux champs est grand, durant tout l'hivernage. Les Foulbé redoutent d'avoir à déboursier de l'argent, en cas de dommages. De retour, les animaux se rassemblent et les vaches attendent qu'on détache les veaux. Elles se tournent, attentives, vers leur cordée. C'est Adamou qui détache les veaux l'un après l'autre et qui se charge de la traite. De jeunes enfants sont arrivés avec plusieurs récipients (calebasses, cuvettes émaillées), afin de prendre livraison de lait frais pour la famille. Les femmes sont absentes de l'animation qui règne au *waalde*. Après la traite, les vaches se reposent, un peu à l'écart du parc où de petites mouches pullulent. Le père d'Adamou circule entre les animaux et les observe. C'est le moment habituel du détiquage mais, à cette période de l'année, les tiques deviennent rares.

A 10 h, les vaches se remettent debout. Cela signifie qu'elles sont prêtes à repartir : *dey dey oorugo na'i* : « c'est le moment qui convient pour pousser les vaches (au pâturage) ». Mais Adamou refuse de partir parce qu'il n'a pas déjeuné (*basita*). En colère, le père commande aux petits d'aller chercher tout de suite la nourriture (*nyiri*) à la maison. Après le repas, pris à l'ombre d'un arbre, les veaux sont rattachés en quelques tours de mains. Le troupeau s'ébranle à 11 heures : de l'avis du père d'Adamou, c'est trop tard. Aussi, le départ s'effectue-t-il dans la hâte. Le père regarde les animaux s'éloigner derrière Adamou. C'est la façon qu'il estime convenable de conduire le troupeau : *na'i amin, arDugo Buri* : « nos vaches, c'est mieux de les guider ». Pour lui, le berger qui marche derrière les animaux ne connaît pas son travail, ce n'est pas un bon berger. Les petits Mbororo, Oumarou et Gaynaka, ne s'occupaient que de vaches laitières, alors que les animaux d'Adamou forment un vrai troupeau. Après quelques centaines de mètres, la piste à bétail franchit un passage de rivière (*jipporDe maayo*) où les animaux s'abreuvent rapidement. Sur l'autre rive, la file des animaux s'allonge à nouveau. C'est le secteur de pâture habituel des ânes, moutons et bovins qui

appartiennent aux cultivateurs (*na'i ndemri*) et que gardent des groupes d'enfants, en jouant de la guitare. Soudain, un tout petit lance des cris. Que se passe-t-il ? Croyant que ses animaux suivent ceux d'Adamou, il s'est affolé... Indifférent, le troupeau foubé traverse cette ambiance bruyante d'élevage villageois aux abords du terroir. Adamou entend mener plus loin ses grands zébus rouges.

Le troupeau quitte le bas de vallée, simple couloir de pâturages enserré entre une galerie forestière et des champs, pour déboucher dans un secteur plus dégagé. C'est un *harde*, sol argileux compact et réputé stérile, parsemé de quelques *tanni* (*Balanites aegyptiaca*), avec une pelouse rase où les animaux se mettent à brouter. En fin de saison des pluies, les animaux cherchent les petites herbes et les feuilles basses. Ils circulent entre des graminées à hautes tiges, nanties de panicules (*buluuDe* : *Pennisetum pedicellatum*) sans y toucher. Leur grande masse fourragère n'attire pas les animaux. En revanche, ils apprécient les herbes encore vertes qui bordent les champs. Les voici à la frange d'une parcelle de coton, où Adamou s'est posté pour prévenir tout dégât. Là, subsistent des « haricots de brousse » et d'autres plantes adventices que les cultivateurs n'ont pas extirpées, au moment des sarclages. Plusieurs animaux avancent lentement de front, jusqu'à l'extrême limite permise par Adamou. Il s'en méfie moins que de la vache Gimbo qui s'isole dans les grandes herbes. Rappelée à l'ordre plusieurs fois, elle fait mine de ne pas entendre. Alors, Adamou décide de changer de pâturage. C'est une manière de ne pas s'opposer de front à la vache entêtée. Il s'arrête le long d'un champ de maïs, puis conduit le troupeau dans un secteur étroit qui forme un rentrant dans l'aire des cultures. C'est encore un *harde* à l'herbe rase, comme les animaux l'aiment. Ils se rassemblent autour d'un petit point d'eau, près d'un *tanni*. Bien que cette eau paraisse sale, des animaux la boivent goulûment. C'est qu'il s'agit d'une source salée (*ngolirDe*), comme il y en avait beaucoup autrefois, avant l'extension des cultures. Les Foubé regrettent la perte de ces points d'eau salée qui signifie, pour eux, la fermeture de la brousse à l'élevage : *gese tari, ladde waati* : « les champs encerclent (les sources), la brousse est morte ». Il faut dire que

ces lieux importants pour l'élevage ne le paraissent pas aux yeux des autres : aucune marque d'appropriation ou de protection d'une utilisation pastorale ; simplement des sentes de bétail qui convergent aux points d'abreuvement.

Un cultivateur a entrepris un champ de coton en bordure du *harde*, en le protégeant d'une petite clôture d'épineux. Lui-même vient saluer Adamou en lui apportant de l'eau à boire. Puis il revient, mieux habillé, pour changer de place ses moutons et chèvres, attachés au piquet dans le pâturage. Les vaches d'Adamou ne le reconnaissent pas et cessent de paître. Un autre villageois traverse le pâturage, éveillant encore la crainte des animaux. Dès lors, Adamou s'en va. Il estime que ses animaux, sans cesse dérangés par des passages, ne paissent pas tranquillement. En quittant ce réduit pastoral, il longe des champs de coton et de sorgho, en se tenant à la lisière des cultures. La vache Mbalé le suit curieusement, vient le flairer, attend quelque chose. C'est une grande vache rouge, un peu efflanquée, qui manifeste une familiarité étonnante. Adamou sort de sa poche un bel épis de maïs, subtilisé tout à l'heure, dans la plus grande discrétion. Mbalé savoure le maïs comme une friandise, en étirant la tête en avant tant qu'elle le mâchouille. Elle met longtemps à le déguster ; de la salive lui sort de la gueule. Les autres vaches continuent de paître, sans faire attention au manège entre Adamou et Mbalé. C'est sa vache préférée. Quand elle allaite en saison sèche, elle est fatiguée, ce qui lui vaut quelques privautés. Peu de temps plus tard, elle quémante à nouveau et reçoit un second épis de maïs, sorti de l'autre poche... Ce sera tout pour aujourd'hui. Pourtant, elle suit encore Adamou comme un petit chien. Alors, pour changer les idées de cet animal, Adamou pousse le troupeau plus loin.

Il arrive dans un vallon frais et encore verdoyant, garni de grands tamariniers (*jaBBi*) et de quelques *Acacia albida* (*caski*). Seul, le creux du vallon est laissé en herbe, mais des champs l'encerclent presque complètement. Les animaux se remettent à paître les herbes les plus courtes. Profitant de ce répit, Adamou fume une cigarette. Caché dans son champ de sorgho, un cultivateur l'apostrophe soudain :

« - Tu es toujours avec tes vaches près des champs. Tu abîmes tout. Il y a longtemps que je te vois...

- Peut-être que tu es déjà ivre. Je n'ai rien abîmé du tout ! »

Après cette algarade, Adamou discute avec de jeunes villageois dans le vallon et leur demande à boire. A 14 heures, il fait chaud. Le troupeau se remet en marche, traverse un *barde* à sol dénudé, puis entre dans une jachère qui est, en fait, un essai de culture de coton abandonné après les semis. Sous les herbes, subsistent des billons (*tarol*) et de minces tiges de coton que les animaux étêtent d'un coup de langue. Ils cherchent également les plantes vertes de jachère. Adamou plaisante avec trois jeunes filles qui ramassent des feuilles à sauce, peut-être pour les vendre au marché. Elles entrent dans un beau champ de coton. Alors, une voix féminine s'élève des champs voisins :

« - Qui abîme mon coton ? Qui est en train de faire des récoltes dans mon champ ?

- On ne reste pas. On ne prend rien dans votre champ ! »

La fille qui a répondu ne peut s'empêcher de rire. Adamou continue de discuter avec les filles tout en surveillant ses animaux. S'ils avaient le malheur de frôler le beau champ de coton, ce serait à son tour de subir la vindicte féminine. Aussi préfère-t-il s'éloigner, en empruntant un passage étroit entre les champs. Il parvient dans un bas-fond tapissé d'herbes rases et dominé par un énorme *Ficus (ibbi)*. Les vaches paissent autour du grand arbre, puis se rapprochent d'une parcelle d'arachide où Adamou se tient. Cette fois, c'est la vache Ninié qui est la plus indisciplinée. Elle tente, à plusieurs reprises, d'attraper quelques tiges d'arachide. Adamou la rappelle à l'ordre puis jette son bâton qui virevolte et s'abat juste devant le museau de Ninié. Cette façon d'intervenir auprès des animaux est fréquente, mais requiert beaucoup d'adresse. Des bergers maladroitement et brutalement risquent de blesser ou même de tuer des animaux, d'un jet trop violent de bâton. Par contre, la vache Sewngé est un peu malade : elle ne mange plus et son pelage est redressé, comme s'il était brossé à rebrousse-poil. C'est l'indice de la trypanosomose bovine, *bodehow*. Les autres vaches : Saygé, Nyawé, Amaré, Jabba et Wulé vont et viennent dans le bas-fond. Il est maintenant 15 heures. Adamou voudrait les emmener plus loin, au-delà d'une petite colline

rocheuse qui offre des pâturages. Mais les animaux ne le suivent plus parce qu'ils ont soif. Alors, il consent à faire demi-tour, mais en empruntant un autre trajet.

C'est un secteur peu fréquenté par le bétail, car les herbes ont monté et certaines commencent à grainer. Les animaux progressent d'abord de front sous la garde vigilante d'Adamou. En effet, la façade d'un champ de grands sorghos est toute proche. Les animaux s'attardent peu, négligent les hampes grossières des hautes graminées et cherchent les feuilles basses plus tendres. Le pâturage se termine par un entonnoir étroit, où les animaux ne peuvent avancer qu'en file indienne. Adamou les côtoie en marchant dans un champ d'arachide qui appartient probablement à une femme, car elle a complanté l'arachide de rangées de sorgho blanc (*mbayeeri*). Ce type d'association culturale attise l'envie des animaux en fin d'hivernage, à cause des fanes d'arachides encore vertes mais surtout des feuilles d'un vert tendre du sorgho tardif. D'autres champs sont traversés. C'est une progression lente dans un véritable corridor herbeux encadré de cultures. Un moment, le passage à bétail devient tellement resserré qu'Adamou demande l'aide d'un cultivateur qui se trouve là. Lui-même devancera les animaux en les appelant, tandis que le cultivateur se tiendra à l'arrière pour prévenir des écarts éventuels. Adamou avance rapidement, en lançant des *waree ! waree ga !* : « venez ! venez par ici ! » Tout se passe bien, jusqu'à ce que la vache Baleere, accompagnée d'un grand veau, s'inquiète de l'étranger qui la talonne. Elle se retourne, dresse haut la tête, écarte les oreilles et s'apprête à charger le cultivateur qui doit brandir un bâton de fortune pour l'effrayer. Un peu plus tard, nouvel incident : un cri strident de femme retentit dans un champ de sorgho, au passage du troupeau : « où est le berger ? Les vaches sont entrées dans le champ ! Les vaches sont entrées ! ». Adamou se précipite mais pour rien. Tout est déjà rentré dans l'ordre ; des animaux avaient seulement commencé à se diriger vers le champ en question. Plus loin, un tas d'épineux secs disposés en travers de la piste semble la barrer. Reliquat d'une tentative d'interdiction au bétail de passer ? Adamou contourne l'obstacle et emprunte un lacs de bandes herbeuses qui subsistent au milieu des cultures. Puis les

sentes convergent et descendent dans un vallon au creux duquel stagne un peu d'eau, mais surtout de la boue. Des animaux tentent tout de même de boire en amont. Adamou appelle ce lieu : *jipporDe loope*, le passage boueux, et ne laisse pas le bétail s'y attarder.

En effet, il suffit de continuer tout droit pour parvenir à une rivière avec un courant d'eau, entre des rochers et des rives sableuses. C'est, apparemment, un point d'abreuvement idéal. Pourtant, les animaux vont et viennent, tentent de boire, reniflent l'eau mais, finalement, renoncent. L'eau n'aurait pas bon goût, parce que de nombreuses femmes viennent y nettoyer la vaisselle, des gens s'y lavent et d'autres mettent des peaux à tremper. Justement, une femme arrive, chargée d'ustensiles de cuisine sur la tête. Adamou l'interpelle :

- « - Pourquoi as-tu refusé de me donner à boire, l'autre jour ?
- Tu étais près de la rivière. Est-ce que tu ne pouvais pas t'y rendre toi-même ?
- J'avais gardé les vaches toute la journée et l'eau, ici, n'est pas bonne ».

La discussion s'arrête là, sur une note de tension. Adamou rappelle ses animaux. En face, le passage de rivière conduit à des champs de sorgho : il faut donc empêcher le bétail de traverser. Le troupeau se reforme et longe la rivière. Il s'enfonce dans de grandes herbes d'où n'émergent que les cornages. La masse fourragère est très abondante mais les animaux ne s'arrêtent pas. Adamou lui-même s'écarte du fond de vallée où il est difficile d'avancer dans les herbes et emprunte le bord d'un immense bloc de coton où plusieurs cultivateurs ont travaillé ensemble.

Le troupeau descend vers un autre *jipporDe* où coule une eau limpide. Une nouvelle fois, les animaux s'abreuvent à peine et abordent l'autre côté de la vallée. Changement de décor : c'est un pâturage commun régulièrement fréquenté, au tapis herbacé ras. Le troupeau s'y arrête et se remet à paître dans un endroit connu et apprécié. Quelques grands *Acacia albida* (*caski*) dominent le bas-fond, limité par une épaisse clôture d'épineux qui protège des champs de sorgho. Adamou arrache des plantes grimpantes qui poussent dans les branchages et donne la gerbe à Mbalé, sa vache préférée. Le troupeau longe

lentement la rivière puis traverse une route et débouche aux environs du campement. Les veaux, qui pressentent le retour des mères, beuglent sans cesse. Des vaches répondent et se hâtent. Retrouvailles et premières tétées, au soleil couchant. Mais des veaux, déçus, restent solitaires : ce sont ceux de Younoussa qui garde souvent ses animaux avec Adamou et, ce soir, n'est pas encore rentré. Des enfants forment des groupes sous un grand *Ficus*. L'un tresse un chapeau de paille, l'autre joue de la musique. Mais Adamou va se reposer à l'écart avec un ami. Les animaux se tiennent un peu à l'écart du campement, encore envahi de petites mouches à 17 h 30. C'est seulement plus tard qu'ils entreront dans le parc. Alors, *man-gariba bippi* : la nuit sera tombée. On fermera la barrière du parc.



Comme Oumarou et Gaynaka, Adamou n'a pas accompli tout à fait l'itinéraire de pâture qu'il escomptait, mais il a changé le plus possible de pâturages en cours de journée. Ce faisant, il n'a pas contrarié de front ses animaux et guère fait usage du bâton. Il a éludé le recours à la force en entraînant les animaux plus loin ou en adoptant un parcours de recharge. Le troupeau a évolué presque toute la journée à proximité de champs, imposant un gardiennage permanent. En même temps, c'est aux lisières des cultures que les ressources fourragères sont les plus appréciées, du moins en fin de saison des pluies. Les hautes graminées qui ont grainé forment déjà des touffes de refus. Dans cet espace pastoral étrié et morcelé, le troupeau a circulé sous la surveillance de regards cachés dans les cultures, ceux de cultivateurs qui se tiennent aux aguets du moindre faux pas. Cette impression d'être tout le temps observé aggrave la contrainte spatiale des champs. Adamou n'est pas satisfait de ces conditions qui ne conviennent pas aux animaux. Sans le vieux père, qui ne veut plus changer d'endroit, il ne resterait pas dans ce village.

■ Ousmanou, Aliou et Sali, petits bergers villageois

Au village de Héri, de nombreux cultivateurs, installés depuis 20 à 30 ans, possèdent maintenant un peu de bétail, grâce aux revenus procurés par la culture du coton. C'est le cas de Troumba, un Guidar propriétaire de trois bovins : un mâle, une vache et son veau, âgé de plus d'un an. Les deux animaux adultes, achetés sur les marchés à bétail de la région, sont de race différente, comme presque toujours chez les cultivateurs. Le mâle est un zébu blanc, tandis que la vache à robe rouge ressemble à la race *pulfuli* du Diamaré. Daway, la jeune fille de Troumba, garde souvent les animaux avec ceux des voisins. Elle assure ce gardiennage en alternance, tous les trois jours, avec Ousmanou, un jeune voisin. Justement, aujourd'hui, elle est de repos. Les animaux ont passé la nuit à l'intérieur de la concession (*saare*), chacun étant attaché au piquet à côté des cases. Leur couche est régulièrement nettoyée et les déjections empilées sur un tas avec les détritiques ménagers. Ce compost ne semble pas épandu sur les champs. Il faut dire que le voisin possède un grand champ qui encercle les arrières de la concession de Troumba, sans doute installé plus tard. Troumba fait parfois la traite pour donner du lait aux jeunes enfants. Daway, elle-même, n'en boit pas, parce que ça lui fait mal au ventre. Personne ne fait chauffer le lait avant de le consommer.

Contrairement aux Mbororo et Foulbé, les cultivateurs ne libèrent pas les animaux au petit matin pour une première pâture. Aussi le mâle est-il nerveux vis-à-vis des personnes étrangères à la concession. Daway défait les cordes à 8 h 30 et les animaux sortent aussitôt du *saare* en prenant leur direction habituelle. Ils empruntent d'eux-mêmes un sentier qui circule au milieu des champs, en étant bordé, de chaque côté, de grandes herbes qui forment presque des haies. Plus loin, une clôture de branches d'épineux protège un champ de coton. Daway arrive avec ses animaux à un passage de la rivière Héri qui est le principal point d'abreuvement. La vache et son veau s'attardent dans le lit sableux du cours d'eau dont le niveau a

déjà beaucoup baissé. Sur l'autre rive, des enfants sont rassemblés au pied d'un grand *caïlcédrat* (*Daalehi*) où ils ont l'habitude de se retrouver. En effet, au-delà de la rivière s'étend un pâturage assez vaste au lieu-dit « *Harde Gada Héri* ». Le terrain, parsemé d'affleurements rocheux, est peut-être effectivement stérile (*harde*), mais il reste aussi en herbe pour offrir au bétail un pâturage entre les terroirs. Il se situe en limite mais à l'extérieur du finage de Héri, alors que la plupart des animaux appartiennent aux gens du village.

Ousmanou est déjà arrivé avec les deux bovins de son père. Voici le petit Aliou qui s'occupe des cinq animaux d'un autre voisin de Troumba : deux mâles de labour et trois animaux d'élevage (deux vaches et un autre mâle). Le petit Sali arrive aussi au point de rencontre avec les deux boeufs de son père. Bien qu'il habite au village voisin, il vient toujours garder ses animaux avec ceux de Héri. Il aime jouer avec les enfants de Héri. Surtout, les animaux ont l'habitude de paître ensemble, en constituant toujours le même troupeau. Sali rejoint ses amis en portant une longue tige de sorgho, cultivé en substitut à la canne à sucre. A son arrivée, chacun réclame une part de la tige qui est rapidement débitée et partagée. Partout, des groupes d'animaux commencent à paître dans l'aire commune : des bovins mais aussi des petits ruminants et même des porcs. Une truie court de ci-de-là, suivie d'une troupe de goretts, à la recherche de gousses sous les arbres. Quand elle s'éloigne trop, un jeune s'élançait à sa poursuite. C'est une garde qui réclame de l'attention, disent les autres enfants, parce que les cochons commettent beaucoup de dégâts.

A 10 heures, Daway étant rentrée, Ousmanou, Aliou et Sali poussent les animaux le long de la rivière qu'ils traversent un peu en aval. Ils accèdent à Toumbéré, un pâturage situé, cette fois, du côté d'Héri. C'est un bas-fond limité par une clôture d'épineux. Les cultivateurs ont conservé cet endroit en herbe pour les animaux, en pleine saison des pluies, lorsque les crues empêchent d'accéder au terroir voisin. Aussi l'herbe est-elle rase, après une pâture intense. Pourtant, les animaux se mettent encore à brouter le tapis herbacé, sans dédaigner des tiges amères que les Foulbé tiennent pour impropres au bétail. Les petits bergers ne prolongent guère cette première station

de pâture. Ils descendent le long de la rivière qu'ils repassent. Là, s'étend un autre espace inculte (*Harde Babawal*), ponctué de nombreux tamariniers dans sa partie basse. Le versant, parsemé de plages dénudées, se raccorde à un interfluve cultivé en sorgho, sans aucune clôture de protection. Les vaches paissent surtout près de la rivière, où les herbes sont moins sèches que sur la pente du versant. Mais un champ de coton s'avance en coin dans le pâturage, ne laissant qu'un passage étroit près de la rivière. En disposant son champ de cette façon, un habitant du village voisin a voulu contester l'incursion régulière des animaux de Héri. Les bergers se placent en bordure du champ dangereux. Pendant ce temps, les animaux vont et viennent sur le *harde* et menacent bientôt les parcelles de sorgho, en haut d'interfluve. Une dispute s'amorce entre les enfants, pour décider lequel ira les chercher. Ousmanou, le plus grand, ordonne à Aliou d'y aller, car ses vaches sont les plus proches du sorgho.

Puisque ce pâturage ne suffit pas, les petits bergers entreprennent de descendre encore la vallée. Ils contiennent les animaux le long du coton, puis d'un champ de sorgho accolé au coton, véritables « pièges » à bovins. Le couloir mène à un troisième passage de la rivière Héri, à la confluence encaissée du petit cours d'eau Gatouguel. La confluence est ponctuée de grands caïlcédrats, relique d'une ancienne galerie forestière déboisée. Sur l'autre rive, les animaux s'engagent dans de grandes herbes : le secteur se situe au-delà des parcours habituels des troupeaux villageois. Ousmanou entreprend de remonter un peu la vallée de Gatouguel. A proximité d'un champ de maïs, plusieurs vaches repèrent une aire de décorticage des épis. Elles cherchent, dans un tas de glumes, des épis abandonnés, aux grains mal venus. Ensuite, les bergers renoncent à pousser les animaux plus loin, dans de grandes herbes qui empêchent de les voir. Au moment de retourner vers la confluence, Ousmanou s'aperçoit justement qu'il manque deux vaches ; elles ont dû continuer leur chemin le long du petit cours d'eau. Il immobilise le troupeau à l'ombre des grands caïlcédrats et part à leur recherche. Il ne les ramènera que vingt minutes plus tard.

A 11 h 30, la canicule commence et le troupeau est comme bloqué par les champs ou les herbes trop hautes. Des animaux se

couchent à l'ombre ; d'autres se tiennent debout et ruminent. Les enfants grimpent dans deux arbres émondés, afin de continuer la surveillance par-dessus les grandes herbes. Au moment de la pause de midi, des enfants s'en vont habituellement à tour de rôle chez eux, prendre une collation rapide. Aujourd'hui, ils arrachent quelques touffes d'arachides dans un champ voisin et croquent les cacahuètes en haut de l'arbre. Les animaux se reposent jusqu'à 13 h 20, dans la fraîcheur des deux vallées confluentes, puis se mettent en marche et rebroussement chemin, en retrouvant d'abord *Harde Babawal*. Là, ils recommencent à paître dans un secteur qui leur est familier. Les bergers montent, cette fois, dans un grand tamarinier touffu. Ils s'amuse à lâ-haut, en dégustant des gousses encore acides de l'arbre. Soudain, une voix d'enfant crie près d'une habitation qui domine le pâturage :

« - Voleurs ! Vous êtes en train de voler dans les tamariniers de mon père. Descendez de là tout de suite, sans ça vous allez en chier !... »

Ousmanou est le seul à oser répondre à l'apostrophe :

« - Ces tamariniers ne sont pas à vous. Et je suis monté dans l'arbre pour garder mes vaches. Je ne descendrai pas ! » Peu après, il descend tout de même pour ramener les vaches qui repartaient vers la confluence. Aliou et Sali descendent à leur tour du perchoir, sans mot dire. La cueillette des gousses de tamariniers est une source d'argent pour les voisins de Héri. Au moment de cette récolte, ils entourent les bases des frondaisons avec des épineux pour empêcher d'autres personnes de s'en emparer. Bien que le pâturage soit accessible aux animaux de Héri, une restriction d'usage s'applique aux arbres qui constituent presque un verger.

Comme il fait encore chaud à 15 heures, des animaux se reposent à l'ombre des tamariniers. Un taurillon noir s'approche du groupe des enfants et, placide, se met à lécher la tête d'Aliou assis à terre. Amusés par cette attention de l'animal, Ousmanou se prête aussi à sa toilette, tandis que Sali s'agrippe au cornage et à la bosse dorsale. L'animal se laisse faire : fous rires des enfants... Comme le taurillon baisse tranquillement la tête, Aliou invente un autre exercice. Accroupi, il saisit chaque corne des mains et passe ses pieds entre le

cornage. La position pourrait être dangereuse en d'autres circonstances ! Un peu plus tard, ils se mettent à traire une vache rouge qui se tient, elle aussi, immobile dans la torpeur de l'après-midi. Aliou et Sali tripotent les mamelles, mais la vache se dégage. Ils ont du lait sur les mains et les frottent : « c'est comme du savon ! » Plaisanteries d'enfants qui ne sont pas des buveurs de lait.

Bientôt Aliou veut rentrer, il a faim. « - C'est trop tard, tu n'auras rien à manger chez toi. Tu n'as plus qu'à attendre. On mangera des arachides dans les champs.

- Les arachides, ça ne remplit pas le ventre ! » Sans l'avouer, les autres petits bergers ont faim comme Aliou. Habituellement, ils se relaient en milieu de journée. A 16 heures, ils reviennent au pâturage Toumbéré. Etant désormais chez eux, Ousmanou et Aliou arrachent plusieurs touffes d'arachide dans les champs proches. Ensuite, ils s'amuse à lutter de force pendant que les animaux paissent. Arrivent deux chevriers qui ont pêché des poissons dans la rivière, tout en gardant leurs animaux. Ils disent que les chèvres ne s'écartent pas beaucoup, ce qui permet de se livrer à d'autres occupations. Pendant qu'ils montrent leurs prises aux bouviers, des chèvres se dirigent justement vers une parcelle d'arachide : moqueries des autres bergers. Chacun vante les avantages du gardiennage de ses animaux et tout le monde s'attarde jusqu'à 17 heures à Toumbéré, ce qui explique que le secteur étroit soit très pâturé.

Ensuite, les animaux regagnent d'eux-mêmes le pâturage Harde Gada Héri. C'est déjà le soir. Des animaux se tiennent immobiles. Daway est là pour récupérer ses bêtes. Les enfants retrouvent le petit porcher qui n'a pas quitté l'endroit. Ils se rassemblent sur des rochers. Curieusement, aucun ne joue de la flûte ni de la petite guitare. Ils ne savent pas non plus modeler des figurines d'animaux dans de l'argile. L'un d'eux avoue : *walaa ko mi andi geleng* : « je ne sais rien faire de beau ». Absence d'émulation et de traditions d'activités annexes, transmises par des séries de pastours qui auraient gardé le bétail avant ceux d'aujourd'hui. Ousmanou, qui a guidé le troupeau cette journée, s'écarte pour aller se laver à la rivière. Le petit Sali prend déjà la direction opposée, der-

rière ses deux bœufs de labour. Ousmanou et Daway rentrent vers Héri. Après un dernier passage et abreuvement à la rivière, leurs animaux se séparent d'eux-mêmes. Progressant en file indienne dans les sentiers entre les champs, ils regagnent leurs habitations. Quand Daway arrive chez elle, ses animaux ont déjà repris leur place. Il suffit de les attacher.



Les petits bergers villageois ont une conduite de leur troupeau collectif différente des Mbororo et Foulbé : nombreux arrêts de pâture, faible éloignement, retour par le même itinéraire qu'à l'aller, relative indifférence à l'alimentation des animaux. Dès qu'ils entreprennent d'aller plus loin que d'habitude, ils se heurtent à des difficultés pour faire avancer les animaux et renoncent vite. Chaque jour, ils passent et repassent donc sur les mêmes pâturages. Cela leur permet d'abreuver plusieurs fois les animaux par jour. Ce faisant, les animaux des villageois de Héri exploitent surtout les pâturages relevant de terroirs voisins, ce qui est l'origine de contentieux. En saison sèche, l'espace pastoral s'ouvrira à tous les chaumes de cultures. Mais l'assèchement de la rivière Héri posera un autre problème pour la conduite des troupeaux.

Entre trois conduites

Les trois journées et les trois gardiennages diffèrent, mais partagent également des caractères communs : une circulation du bétail presque toujours en bordure ou dans les interstices des espaces agricoles, une hantise des dégâts aux cultures, qui est accentuée par la surveillance cachée des cultivateurs. Parsemés de passages difficiles, les itinéraires illustrent la situation obsidionale de l'élevage dans beaucoup de savanes soudaniennes. Les Foulbé de Héri opposent les conditions actuelles de l'élevage à celle que les anciens ont connue au début du siècle : *naane, ladde Don, durngol on koyDum* : « autrefois, il y avait de la brousse, la garde était facile ». Aujourd'hui, ils se plaignent surtout du manque d'herbe : *sooynde geene*.

Pourtant, en fin de saison des pluies, la pâture des animaux paraît aberrante : ils traversent rapidement les végétations herbeuses abondantes sans y toucher, ils dédaignent les grandes touffes d'herbes au profit de tapis ras et d'herbes basses, ils apprécient surtout les fouillis de plantes rampantes des jachères. C'est qu'à cette période de l'année, la qualité fourragère des graminées est en train de s'effondrer, notamment les teneurs en azote, dans les savanes soudaniennes. L'antinomie entre l'appétence des graminées et leur volume végétal invite à se poser des questions quant à la pertinence des évaluations savantes de pâturages à partir de la biomasse végétale. En fin de saison des pluies et en début de saison sèche, le bétail circule entre des herbes qu'il s'obstine à refuser. C'est seulement plus tard, en fin de saison sèche, quand les disponibilités fourragères seront au plus bas, que ces herbes reprendront de l'intérêt. *Saa'i veelo, Di DaBBita ko haako, ko geene joorDum joorDum* : « quand elles (les vaches) ont faim, elles cherchent même des feuilles d'arbre, même des herbes sèches et très sèches ». Dans ce contexte saisonnier, les mesures de biomasse végétale, par exemple à partir de données satellitaires, redeviennent peut-être pertinentes.

Dans les trois récits, la fin de la saison des pluies impose un gardiennage quotidien des troupeaux. Pourtant, ce travail n'est pas général à tous les éleveurs en savanes. Sur le plateau de l'Adamaoua, au sud de Garoua, les troupeaux circulent librement dans les pâturages à la même époque. Toutefois, les pâturages y sont vastes et tous les champs protégés par des clôtures. Davantage que par les contextes écologiques, les systèmes d'élevage se différencient d'après les contraintes anthropiques. A des espaces pastoraux ouverts, des élevages faciles et des pasteurs dominants, s'opposent des situations inverses dans tous ces registres. A la limite, les distinctions se prolongent dans les comportements des animaux. En élevage « libre », ils évoluent à longueur de journée en brousse ; ils sont un peu sauvages et craintifs des personnes inconnues. En élevage "sous contrainte", les animaux côtoient sans cesse des gens, surtout des cultivateurs. Ils s'habituent à la présence d'autres personnes que les bergers. *Di warti daakaaje non non* : « elles (les vaches) sont devenues des quémandeuses -

ou des charardeuses - (de nourriture) ». Les Foulbé de Héri vont même jusqu'à dire : *jonta Di feri* : « maintenant, elles sont éduquées ». Traduisons qu'elles sont vraiment domestiquées. Mais cette familiarité plus grande des animaux n'est pas du goût des vrais éleveurs.

Bibliographie

Boer (W.F de.), Prins (H.H.T.), 1989, Decisions of cattle herdsmen in Burkina Faso and optimal foraging models, *Human Ecology*, 17 (4) : 445-464.

Landais (E.), Deffontaines (J.P.), 1988, André (L.), Un berger parle de ses pratiques. Inra-Ursad, *Documents de travail*, 111 p.

Picard (J.), 1999, *Espaces et pratiques paysannes ; les relations élevage-agriculture dans deux terroirs cotonniers du Nord-Cameroun*. Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 2 vol., 539 p.

Reiss (D.) *et al.*, 1997, Trois situations d'usage des ressources pastorales en zone soudano-sahélienne. In Seiny (B.) *et al.* : *Agriculture des savanes du Nord-Cameroun ; vers un développement solidaire des savanes d'Afrique centrales*. Cirad-CA : 211-225.

Tezenas du Montcel (L.), 1994, *Les ressources fourragères et l'alimentation des ruminants domestiques en zone sud-sahélienne (Yatenga, Burkina Faso) ; effets des pratiques de conduite*. Thèse de doctorat, Université de Paris XI-Orsay, 273 p.



Une lecture temporelle de la pêche au Mali

Yveline Poncet
Géographe

Dès qu'il s'agit de représenter la dynamique du monde que nous analysons, surgissent un grand nombre de problèmes conceptuels et techniques : il est plus aisé de concevoir une carte de l'espace immédiatement lisible que de dresser une carte du temps. Néanmoins, il est devenu indispensable de traiter le temps avec la même rigueur que celle consacrée à traiter l'espace. Cette nécessité est devenue visible depuis la généralisation des bases de données à référence spatiale, des traitements des séries chronologiques et des modélisations dynamiques, qui obligent, précisément, à traiter systématiquement du temps.

La prise en compte du temps dans l'analyse des systèmes de production rurale ne date certes pas des systèmes d'information géographique, des modèles et des simulations. Mais n'est-elle pas encore quelque peu simplifiée ? On considère généralement que les emplois du temps et les calendriers des sociétés agro-pastorales peu pourvues en technologies modernes suivent de près la succession jour-nuit et la saisonnalité des cycles solaires. Ces derniers déterminent globalement la phénologie végétale et les grands traits de la production agricole et pastorale. L'importance des seuils chronologiques, la superposition d'échelles de temps différentes, le rôle des synchronies et des séquences favorables ou défavorables n'échappent à personne, mais ils restent souvent en retrait.

En revanche, dès que l'on traite d'halieutique (et tout particulièrement de la pêche industrielle en mer, qui est le centre d'intérêt dominant de la discipline), le facteur temps intervient plus visiblement que le facteur espace, ne serait-ce que pour la gestion du rythme des sorties d'embarcations en fonction de l'heure des marées, ou pour le rendement économique des déplacements qui se traduit en heures de parcours et de consommation d'énergie. Dans de nombreux systèmes de production halieutiques, le quotidien et le saisonnier astronomiques (lunaire et solaire) ne sont pas les seules références des temps de la production. Ceux-ci doivent prendre en compte des cycles biologiques multiples (selon les espèces et les biotopes) et des événements environnementaux, qui prennent souvent naissance très loin du lieu de production (tempêtes océaniques, courants, variations physiques et chimiques des eaux, migrations des poissons, crues fluviales...). Le système de production halieutique artisanal et continental des *Bozo*, pêcheurs dans le delta intérieur du Niger, est exemplaire à cet égard, et on peut dire qu'il est *temps* autant qu'il est espace.

C'est à une lecture de quelques éléments temporels de ce système de production que nous nous livrons ici, afin de montrer leur hétérogénéité, la multiplicité de leurs échelles et leurs imbrications. Cet inventaire est destiné à baliser les travaux sur la prise en compte du temps dans les actions de développement dans cette fertile région naturelle, tout particulièrement au moment où les notions temporalisées de *développement durable* et de *prévision* sont mises en avant par les disciplines du développement. Cependant, nous ne traitons pas ici du *temps très long* de l'histoire géologique de ce milieu fluvio-palustre, ni du temps long de l'histoire des sociétés qui l'exploitent depuis plusieurs siècles : de multiples travaux ont abordé ces sujet en géologie, géomorphologie et géographie, histoire et anthropologie¹, sans les épuiser, d'ailleurs. Nous nous limitons ici au rythme saisonnier et à ses perturbations.

¹ Beaudet *et al.* 1977 ; Furon, 1928, 1929 ; Fontes *et al.* 1991 ; Gasse 1990 ; Gasse *et al.* 1990, Gasse *et al.* 1992 ; Gallais 1967 et 1984 ; Ba et Daget, 1954 ; Dieterlen 1942 ; Baumann 1992 ; Kassibo 1988, 1994 ; Fay 1989, 1991, 1993, 1994a et 1994b ; Mc Intosh et Mc Intosh, 1984. Voir *Bibliographie*, in Quensière éd. sci. 1994 : 479.

Comme dans la plupart des cultures, les vocabulaires du temps saisonnier utilisés à propos du Delta Central sont fondés sur les activités qui leurs correspondent dans le cycle de production. « Les moissons », « les foins », « les premières neiges » sont des nomenclatures bien connues des systèmes agricoles et pastoraux européens. En français, et comme il s'agit de pêche, les saisons sont couramment désignées par leur correspondant hydrologique et jamais par des référents solaires. On parle de la *crue* pour désigner la période de montée des eaux (approximativement juillet à octobre dans le sud du Delta, novembre à janvier dans le nord), de la *décrue* pour désigner la période de baisse des eaux (janvier à mars dans le sud, avril à juin dans le nord). Ceci découpe théoriquement l'année en deux saisons, délimitées par les extrêmes des *hautes eaux* et de l'*étiage*. En fait, hautes eaux et étiage correspondent à des périodes plutôt qu'à des dates, pendant lesquelles on dit en français, notamment pour les hautes eaux, que l'eau est *étale*. La *crue* est aussi la période pendant laquelle les chenaux sont pleins et débordent dans les plaines adjacentes, engendrant alors les *hautes eaux* (l'*étale*) de ces plaines. Ce référentiel hydrologique - et éventuellement ses traductions dans les langues locales - est parfaitement compris partout, de même que son accompagnement tacite concernant les hauteurs d'eau et les débits fluviaux (en estimations relatives dans la plupart des cas), les activités et les déplacements des pêcheurs et des poissons, les températures et la météorologie, l'état de la végétation. C'est celui que nous allons employer ; il a précisément l'avantage de ne pas *dater* les événements dans le cycle annuel, ce qui serait hasardeux. Hasardeux parce que les saisons hydrologiques ne sont pas fixes d'une année à l'autre, et parce qu'elles varient d'une quarantaine de jours entre le sud et le nord du réseau deltaïque. Ces termes ne sont donc transcriposables dans le même sens temporel que sur des espaces d'extension très limitée. Comme dans la plupart des rédactions sur le Delta, nous conservons cette articulation entre le sens temporel et le sens hydrologique.

Dans la perception qu'en ont les pêcheurs bozo, toutes les phases saisonnières n'ont pas la même importance : la *décrue*

est la période des captures, économiquement la plus active et la plus productive, donc décisive de ce que sera l'année et l'avenir familial jusqu'à la soudure alimentaire. A l'opposé, c'est la crue qui est symboliquement l'épisode important, l'arrivée de l'eau nouvelle, le *serpent* du système mythique Bozo (Ligers, 1964-1969) et l'*étrangère* bien accueillie des pêcheurs de Walado (Pamanta, 1996), et par là l'annonce des prospérités ou des désastres à venir, la prévision à plus long terme.

■ Le temps objectif de la crue fluviale

Sur toute l'étendue de l'espace deltaïque (de Ké-Macina à Koryoumé), l'activité de pêche est liée au rythme saisonnier de la crue et de la décrue fluviale, lié lui-même au régime tropical du fleuve Niger et de ses affluents en amont du Delta. C'est ce rythme qui détermine, d'une part la fertilité biotique de l'hydrosystème, d'autre part la relation entre la ressource-poisson, invisible et mobile, et les pêcheurs. Il est utile de décrire brièvement le processus d'enrichissement biotique engendré par le rythme crue-décruie du système inondable.

L'érosion et le ruissellement dans la partie haute du bassin enrichissent les eaux fluviales en substances particulaires et dissoutes². Au cours de leur transport, les substances entraînées par les eaux passent alternativement de la forme vivante à la forme détritique et minérale. Alors que, dans le lit du fleuve, le courant les entraîne, elles se maintiennent dans les aires inondables de la plaine alluviale. Leur accumulation y favorise la production de matière vivante, végétale et animale. Une partie de ces substances nutritives est stockée sur de longues périodes par la couverture végétale (ligneuse, notamment), puis restituée par décomposition des branches et des arbres morts. Un tel stockage permet de tamponner la variabilité des apports nutritifs et de régulariser la productivité. Une autre partie des substances nutritives retourne au fleuve, emportée

² Les lignes qui suivent sont reprises de Quensière, Poncet, Fay, Morand et al. 1994 : *Dix affiches sur la pêche dans le Delta Central du Niger*, inédit. Cinquantenaire de l'Orstom, Bamako, Mali.

par le flot de décrue. Elle contribue à l'enrichissement des portions fluviales en aval. C'est donc le caractère saisonnier de l'inondation qui permet les échanges entre milieux aquatiques et milieux terrestres, contribuant ainsi à accroître la productivité des aires inondables.

Le processus hydrologique répétitif (la montée puis la descente des eaux) est accompagné de *phénomènes tampons* (stockage-déstockage), et leurs organisations temporelles, régulières mais non symétriques (les remplissages ne sont pas l'inverse des vidanges) sous-tendent celles de la biologie des poissons. Pour de nombreuses espèces, la reproduction s'effectue au tout début de l'inondation : la ponte a lieu en août-septembre. Les jeunes bénéficient ainsi de l'abondance des abris et des ressources trophiques des milieux temporairement inondés pour effectuer une bonne première croissance.

A une échelle de temps saisonnière, c'est donc le rythme hydrologique du Niger qui module l'abondance du poisson : pendant la période des hautes eaux, l'extension des zones inondées conduit à un accroissement de l'espace aquatique, des ressources alimentaires et des abris utilisables. Les poissons bénéficient de ces conditions favorables pour se multiplier et grossir rapidement. Pendant l'étiage, le domaine aquatique se réduit aux milieux permanents (le lit du Niger et quelques chenaux et mares), dont la richesse nutritive est faible comparée aux zones d'inondation. Les poissons migrent vers le fleuve, leur croissance s'interrompt et la mortalité s'accroît.

A une échelle de temps pluri-annuelle, on observe des alternances de périodes humides et de périodes sèches. Pendant les premières (années 1950-1960, par exemple), les crues fortes inondent plus longtemps de plus grandes superficies ; la reproduction et la croissance des poissons en sont accrues. L'inondation alimente également les nappes phréatiques : les étiages sont plus soutenus et davantage de poissons peuvent survivre jusqu'à la crue suivante. Pendant les périodes sèches, des crues plus faibles inondent moins longtemps des superficies moindres. L'accroissement de la biomasse de poissons, par reproduction et croissance, est donc moins forte. Les étiages sont également plus faibles car les nappes ne sont plus restau-

rées par les crues. L'espace aquatique disponible aux basses eaux est donc très réduit et la quantité de poissons qui peut y survivre est très diminuée.

A côté de l'intensité des crues (superficie, hauteur et durée de l'inondation), la présence de mares et lacs permanents joue également un rôle important : par l'accroissement de l'espace aquatique en étiage, par la diversification des milieux aquatiques, par la productivité naturellement élevée des lacs peu profonds. Les masses d'eau pérennes permettent ainsi le maintien d'une grande quantité de poissons dans le Delta pendant l'étiage. La succession des phases d'inondation et des phases d'étiage modifie donc en permanence l'étendue et les caractéristiques des différents milieux fluviaux, que ces derniers appartiennent au lit du fleuve ou aux autres milieux hydrographiques (chenaux principaux et chenaux secondaires, mares, lacs, plaines). Il en résulte qu'à tout moment du cycle annuel, il existe une répartition hétérogène des espèces et des densités de poissons dans l'espace deltaïque. Cette répartition est constamment réajustée en fonction de l'évolution saisonnière des biotopes et des besoins des poissons, dont les espèces migratrices peuvent couvrir des distances de plus de cent kilomètres.

La combinaison des temporalités hydrologiques et hydrobiologiques influence l'organisation temporelle des captures par les pêcheurs : la variabilité de la répartition du poisson engendre la variabilité de l'abondance des captures. Les systèmes sociaux attribuent l'exploitation de la ressource poisson à des groupes déterminés, selon les milieux et les moments. Les pêcheurs ont développé une gamme d'engins dont la conception et la mise en œuvre reposent sur une connaissance fine du comportement des espèces de poissons aux différents moments de leur cycle biologique. Ceci fait correspondre des moments de pêche intensive ou secondaire à des régions³ : les pêches de décrue aux bordures du Niger en aval de Mopti, au Diaka et au Kotia ; les pêches d'étiage principalement et de décrue secondairement aux lacs centraux (Débo, Walado,

³ Laë, Maïga *et al.*, 1994 : 152 ; Poncet, Raffray et Troubat, 1994 : carte IV.

Korientzé) ; les pêches de décrue principalement et d'étiage secondairement aux biefs et lacs en aval des lacs centraux ; le Djennéri est pêché à égalité en décrue et en étiage. Dans tout le Delta, la période des hautes eaux correspond à des pêches réduites. Dispersé dans des eaux étalées et profondes, le poisson est peu accessible à la capture, en même temps que les pêcheurs, occupés par ailleurs sur les champs et les rizières, ont peu de temps à consacrer à des sorties peu prometteuses.

Distances et vitesses

L'importance du volume de la crue, l'enchevêtrement des éléments du réseau hydrographique dans la plaine inondable et les seuils topographiques que constituent les bourrelets alluviaux, combinés au gradient régional sud-nord, engendrent des vitesses différentes de propagation de l'onde de crue, selon les tronçons fluviaux, des ralentissements au niveau des mares et des petites plaines inondables qui jouent le rôle d'aires de stockage, et surtout un ralentissement important dans les « lacs centraux », Débo, Walado et Korientzé, qui sont en eau en permanence, mais dont le niveau varie⁴.

Le gradient sud-nord est topographique, hydrologique et climatique : l'eau fluviale arrive par le sud du delta (Niger et Bani), qui reçoit aussi des pluies plus abondantes que le nord. L'eau met quatre jours en basses eaux entre Koulikoro et Diafarabé (360 kilomètres), quatre jours également entre Diafarabé et Walado par le Diaka (195 kilomètres), trois jours entre Ké-Macina et Nantaka (165 kilomètres), quatre jours entre Akka et Diré par l'Issa Ber (178 kilomètres). Au maximum de crue pour la période 1953-1991, l'eau met 26 jours pour parcourir, en hautes eaux, les 165 km qui séparent Ké-Macina de Nantaka, 37 jours entre Nantaka et Akka (145 km, et la traversée du lac Débo) et 15 jours entre Akka et Diré

⁴ Ce paragraphe doit beaucoup à F. Bamba, à J.P. Bricquet et à G. Mahé, hydrologues Orstom, ainsi qu'à Laurence Gourcy, hydrochimiste. Les chiffres indiqués sont extraits de Gourcy 1994.

(180 km) (Gourcy, 1994). Le temps moyen de propagation est plus important en crue qu'en basses eaux puisque l'étalement et la dispersion des eaux sont alors plus élevés. Pour la même raison, le temps moyen de propagation est plus élevé lorsque la crue est forte.

Depuis le début des observations⁵ jusqu'en 1991, les maxima de la crue sur le Niger se situent en moyenne aux dates suivantes, d'amont en aval :

- à Ké-Macina, le 1er octobre,
- à Nantaka, à 165 km de Ké-Macina, le 24 octobre,
- à Akka, à 310 km de Ké-Macina, le 16 novembre,
- à Diré, à 490 km de Ké-Macina, le 30 novembre.

Encore ces moyennes doivent-elles être fortement nuancées, puisque les écarts entre les extrêmes (c'est à dire entre la date du maximum le plus précoce et la date du maximum le plus tardif) sont considérables : 81 jours à Ké-Macina, 68 jours à Nantaka, 66 jours à Akka, 72 jours à Diré. Mais quand le maximum de la crue est précoce, il l'est évidemment partout. De même lorsqu'il est tardif. En toutes saisons, la « traversée » du lac Débo ralentit nettement le flux. Dans tous les points du Delta, l'arrivée de la crue fluviale suit les premières *pluies utiles*⁶ locales et ne les précède pas, et la période du maximum des hautes eaux correspond à celle de la fin de la saison des pluies. Il existe donc une forte irrégularité interannuelle de la date d'arrivée dans le Delta de l'important événement hydrologique qu'est la remontée des eaux après l'étiage. L'étiage correspond à une eau immobile partout, sauf sur le cours du fleuve Niger proprement dit. L'arrivée de l'eau correspond bien à une remise en mouvement.

La description temporelle de l'hydrologie du Delta est encore compliquée par sa dissymétrie est-ouest. Le Niger et le Bani, qui l'alimentent à l'amont, ne présentent pas tout-à-fait le même rythme : les eaux du Bani montent pendant deux mois,

⁵ 1943 pour la plus ancienne station de cette liste (Nantaka) et 1955 pour la plus récente (Akka).

⁶ *Utiles* pour l'agriculture céréalière sous pluie : huit à douze millimètres tous les trois à cinq jours.

avec une décrue irrégulière, alors que la crue du Niger se déroule sur trois mois, avec une décrue régulière (Gourcy, 1994). Les grandes défluences introduisent aussi une dissymétrie. A Diarafabé, les eaux du Niger se séparent : à l'ouest, le Diaka rejoint le lac Débo après 220 km y compris la traversée du lac Walado ; elles se séparent encore à Wandiaika, où les eaux du *mayo* Dembé rejoignent le lac Débo, après un parcours de 80 km en partie très rectiligne. A l'est, les eaux du Niger (nettement plus abondantes que celles du Diaka et du Dembé en toutes saisons) rejoignent le lac Débo après 90 km, un parcours sinueux et de nombreuses confluences secondaires ; il en résulte un différentiel de hauteur et de date du maximum de crue entre l'ouest et l'est de la cuvette, différentiel qui a des conséquences importantes sur l'écologie aquatique et les systèmes de production qui l'exploitent dans les lacs Débo et Walado et sur toute leur bordure sud. Ce différentiel est encore accentué par l'inégale répartition géographique des plaines inondables et des petits défluents locaux : ceux qui sont connexes au Diaka, à l'ouest, sont nombreux, ceux qui sont connexes au Niger, à l'est, sont peu nombreux ou d'intensité (longueur, débit, durée de fonctionnalité) réduite, sauf à proximité des lacs Débo et Korienzé.

Au moment de la montée des eaux, le débordement joue lui-même un rôle retardateur : l'eau entre rapidement dans le Delta par les grands chenaux bien calibrés (Niger, Bani, et aussi Diaka, Dembé, Kolikoli) ; son abondance et son débit sont alimentés par la masse d'eau d'amont. Le débit s'accroît en quantité, sans que la vitesse augmente, car l'eau monte dans les chenaux et commence à prendre les passages adjacents (chenaux secondaires et tertiaires, mares latérales, ouvertures artificiellement pratiquées par les exploitants) et à remplir les plaines. L'ordination des cours d'eau en principal, secondaire, tertiaire, etc. selon leur rang dans une hiérarchie de bassin, n'a guère de sens utilisable dans le delta intérieur du Niger. Par « secondaire » et « tertiaire » entendons ici des chenaux à écoulement temporaire dont le débit annuel est faible et très faible. Pendant l'envahissement des plaines, le débit des grands chenaux ralentit progressivement. Puis, quand l'eau monte encore, elle franchit les bourrelets de berge et

s'étale, ce qui réduit immédiatement, sans les interrompre, le débit local et l'alimentation en aval. Or, pendant que l'eau continue à monter en aval, elle cesse de monter en amont où les plaines commencent à se vider, ce qui contribue à alimenter l'aval...

Ne négligeons pas le différentiel de la pluviométrie régionale. Bien que les pluies dites locales aient peu d'influence sur le volume de la crue hydrologique, elles en ont une sur l'organisation temporelle de l'inondation dans la cuvette, et on verra plus loin qu'elles ont un rôle très important dans le système de production agricole. Au sud du Delta, les pluies sont plus précoces et environ deux fois plus abondantes qu'au nord (Poncet, 1994). Elles ne devancent la remontée des eaux que de trois à six semaines à Ké-Macina et à Mopti, alors qu'elles la devancent de dix semaines à Diré. Au sud, les pluies mouillent le sol et inondent les petits bas-fonds (notamment les bas-fonds de bordure de la cuvette inondable) peu de temps avant l'arrivée de l'eau fluviale qui « prend le relais », ce qui est important pour la végétation naturelle, les poissons et les semailles du riz. A l'opposé, dans la région de Niafouké et de Diré, la période des pluies (juillet-septembre) n'est pas connexe à celle de la crue fluviale. Cependant, les reliefs poreux de l'erg de Niafouké sont susceptibles de jouer un rôle tampon en stockant l'eau de pluie qui y percole pendant six à huit semaines. L'eau restituée ensuite au niveau du plancher dans les bas-fonds inter-dunaires rejoint l'eau de crue fluviale, mais on ne sait pas actuellement quelle proportion attribuer à ce phénomène, en durée et en volume d'eau.

Enfin, le vent et l'évaporation dans la cuvette ne sont pas à négliger non plus, et tout particulièrement un différentiel d'évaporation entre le sud et le nord au début de la période pluvieuse (qui correspond à la montée des eaux au sud et à une évaporation forte au nord) ; ce qui peut contribuer à accroître les vitesses d'écoulement au sud. Le vent, lui, peut accélérer ou ralentir l'envahissement des plaines par l'eau en accompagnant ou en freinant le courant. Bien entendu, les différentes organisations géographiques des chenaux, des mares et des plaines (longueur, largeur et profondeur, arborescences, seuils topographiques) interviennent aussi localement, ce qui

engendre une grande hétérogénéité spatiale par les différences de rythme et d'intensité de l'inondation. Ces différences s'expriment tout le long du *réseau* que constitue l'hydrosystème, et les systèmes d'exploitation en tirent parti.

■ Séquences et ruptures

La complexité des processus de propagation de la crue fluviale engendre un ensemble d'effets positifs sur les biocénoses. Les sociétés humaines qui vivent dans et à proximité du Delta, et qui exploitent les ressources de l'hydrosystème depuis plusieurs siècles, mettent en valeur, en fait, ses organisations temporelles naturelles et ses synchronies productives. Dans certains cas, ils favorisent ces synchronies par des aménagements ; mais il arrive que la rupture des rythmes favorables mette les systèmes de production en danger. Nous employons ici le mot *synchronie* parce qu'il suggère un aspect positif des enchaînements temporels. Cependant, les systèmes de production tirent davantage parti de la *succession* des événements que de leur simultanéité.

L'organisation temporelle des systèmes de production deltaïque a été décrite à plusieurs reprises, notamment par Gallais (1967, 1984) qui a fait une analyse attentive des calendriers pastoraux et de leurs modifications, puis par Laë, Maiga *et al.* (1994), Laë et Morand (1994) et Fay (1994b) qui décrivent les systèmes halieutiques, leurs rapports avec le calendrier de la crue et le calendrier des pêcheurs du Maasina. Nous voulons en illustrer quelques détails en examinant certains espaces-temps locaux dans le système halieutique.

La temporalité peut être mise en évidence dans trois domaines qui sont liés les uns aux autres : l'organisation des *sites* de pêche, l'organisation des *droits* de pêche et les *déplacements* des pêcheurs...

Bien que les pêches les plus fructueuses se fassent généralement en décrue, c'est la période et la vitesse de *montée des eaux* qui déterminent la productivité future des pêcheries ; de

même, d'ailleurs, qu'elles déterminent le rendement des champs de riz. En effet, tout le système dynamique de l'hydrosystème détermine - quoique de façon imprévisible - le moment de la remontée des eaux après l'étiage et la durée de l'inondation en chaque point de la cuvette. De ces paramètres découlent - pour rester ici dans les généralités - les lieux et les moments de la reproduction, de l'engraissement et des déplacements des poissons, qui seront alors capturés. La montée des eaux précoce, rapide et prolongée, qui accompagne un volume de crue élevé, est idéale, car elle assure le maximum de superficie aux aires de frai et d'alimentation des jeunes poissons et, après un maximum hydrologique élevé, une longue période de décrue pendant laquelle la pêche battra son plein grâce aux engins d'interception (barrages, filets, palan-gres). La topographie compliquée du Delta assure ce type d'hydrologie locale en de nombreux endroits : les eaux montantes envahissent les chenaux et les mares, favorisant la dispersion du poisson vers des endroits « frais » (c'est-à-dire *nouveaux*, avec l'idée que ces espaces contiennent abri et nourriture). Les pluies qui, dans le sud du Delta, précèdent la crue de très peu, contribuent à cette dispersion : les poissons (les *clarias* notamment) se déplacent sur le sol mouillé, et « se lavent » dans les eaux nouvelles avant de frayer dans des sites où l'eau qui vient d'arriver (pluviale, puis fluviale) ont contribué à déclencher la repousse végétale⁷. La densité et la profondeur des chenaux contribuent au remplissage rapide des aires de stockage situées au-delà des bourrelets de berge : les mares et les plaines inondables. Il est remarquable que le plancher des chenaux secondaires ne se trouve pas toujours au même niveau que le plancher des chenaux principaux. Dans la région de Walado, il y a une différence d'altitude de deux mètres environ : le chenal principal transfère donc un débit élevé loin en aval avant que ne se mettent en eau les chenaux secondaires latéraux et les mares qu'ils alimentent. A la fin de la crue, et si l'abondance des eaux est suffisante, tous les bourrelets de berge sont débordés, ce qui achève de rem-

⁷ Enquête d'Ousmane Pamanta à Walado, 1995-1996, cf. Pamanta 1996.

plir les plaines et assure au poisson de grandes superficies d'abri et de production de nourriture. Cette période est donc importante bien qu'elle ne corresponde pas à une activité de pêche très élevée. La date de débordement, souvent proche de celle du maximum de hauteur d'eau, est une date localement mémorable, un repère connu dans un calendrier par ailleurs plutôt flou. Aux environs des lacs Débo et Walado, elle coïncide assez bien avec la fête nationale du 22 septembre, ce qui rehausse l'éclat de chacun des deux événements.

Cependant, si le moment où les plaines sont inondées est très proche de la date de maximum de crue (donc du début de la décrue), le bénéfice hydrologique et hydrographique n'est pas grand, notamment si la décrue est rapide. Pour avancer la date d'invasion des plaines (et donc l'intensité de l'inondation), les pêcheurs et les riziculteurs amorcent le creusement de « fenêtres », d'ouvertures perpendiculaires aux bourrelets de berges, que le courant va creuser davantage en s'y engouffrant violemment. Dans la région de Walado ces fenêtres, ouvertes par centaines par les pêcheurs dans les bourrelets de berge du Diaka, font directement communiquer le grand chenal avec les plaines, ce qui rend leur envahissement plus précoce et plus efficace du point de vue halieutique. Efficace à double titre : elles améliorent la productivité générale des plaines ; elles ouvrent de nouveaux droits de pêche à leurs auteurs, dans le contexte d'un système compliqué et évolutif de « partage - réserve ». A la décrue, des nasses sont installées pour capturer le poisson qui quitte les plaines en cours d'assèchement pour rejoindre le Diaka. Les *fenêtres* permettent de commencer les pêches de décrue un peu plus tôt que ne l'autoriserait l'hydrographie naturelle des chenaux secondaires, sur lesquels seront installés, un peu plus tard, les grands barrages lignagers traditionnels. Dans la région de Walado, ce type d'aménagement n'est réputé efficace qu'en période hydrologiquement abondante. Il a été pratiqué avant la sécheresse, qui a commencé en 1972, plus ou moins délaissé ensuite (et parfois récupéré pour la riziculture), puis activement repris à partir de 1994. Les pêcheurs du village de Ngarwey Buguji placent et déplacent habilement des diguettes de terre et d'herbe pour accélérer périodiquement le

courant du petit chenal Carangoworo, au moment de la montée de l'eau dans la plaine Bombo ; ceci favorise l'entrée du poisson dans cette plaine puis leur rassemblement périodique (tous les deux ou trois jours pendant trois à quatre semaines), ce qui les rend plus aisément capturables.

La zone de Walado, qui correspond au cours aval du Diaka et aux plaines adjacentes, bénéficie d'une double crue qui se traduit par une inversion temporaire du courant en janvier sur l'embouchure du Diaka dans le lac Walado. Ceci est dû à l'arrivée de deux ondes de crue sur cette zone très basse qui forme un petit delta : la première arrive directement du sud par le Diaka depuis Diafarabé, la seconde doit parcourir trois cents kilomètres de cours fluvial du Niger et est retardée par le lac Débo et les plaines de Soroba, alimentées, elles, par le *mayo* Dembé... La première de ces ondes de crue arrive à Walado fin juillet, venant du sud ; la seconde en janvier, venant du nord. Cette disposition naturelle est particulièrement favorable à la capture du poisson par interception, qui est ici à la fois plus longue et plus productive que dans d'autres zones du Delta. Cette production élevée et prolongée a probablement favorisé la permanence de systèmes halieutiques traditionnels, en même temps que l'apparition de dispositifs nouveaux qui ont été autorisés ensuite par la tradition.

Les moments de la pêche...

Nous connaissons quelques détails de l'éthologie des poissons du Delta, qui permettent de savoir dans quelles mesures le calendrier solaire (qui détermine températures et luminosité), les saisons climatiques et les saisons hydrologiques (et les perturbations de ces deux dernières) influencent leur comportement (Bénech et Dansoko, 1994 ; Bénech, Pénaz *et al.* 1994). Les pêcheurs du Diaka donnent des exemples de simultanités hydro-écologiques très favorables à leur activité. *Mimosa pigra*, par exemple, est un ligneux ripicole buissonnant et épineux qui repousse avec l'inondation en formant des touffes épaisses. Les jeunes poissons issus des frayères s'y réfugient et croissent ainsi pendant plusieurs semaines à l'abri des prédateurs et des pêcheurs. En octobre, *Mimosa pigra* fructifie et ses fruits tom-

bent dans l'eau, en diffusant une substance qui repousse les poissons. Ceux-ci sortent des touffes au moment même où les eaux baissent, où ils ont atteint une dimension utile pour les pêcheurs, et où ceux-ci commencent leur activité.

Daget (1949, 1956), Gallais (1967), Fay (1989, 1994), Laë (*op.cit.*) ont décrit le détail des temporalités halieutiques saisonnières dans le Delta. Leurs travaux ont mis en évidence deux points importants. D'une part, les activités de pêche sont étroitement liées au calendrier des débits fluviaux, non seulement en termes d'activité/non activité mais aussi en termes techniques : « à chaque saison son engin », puisqu'à chaque saison correspond un site de pêche (une localisation dans l'hydrosystème et son écologie) et un type de pêche (une organisation technique et sociale de la capture des poissons) ; d'autre part, la pêche est liée au calendrier par l'organisation sociale du partage des droits à la capture : les différents groupes sociaux qui constituent une communauté d'exploitants (géographiquement rassemblés pendant au moins une partie de l'année, et qui « vivent et produisent ensemble ») disposent de droits d'accès temporalisés : ceux-ci sont appliqués au même espace, à la même *pêcherie*, sur laquelle les droits se succèdent dans un système ordonné. Dans la plupart des communautés villageoises *bozo*, la hiérarchie qui organise les groupes sociaux les uns par rapport aux autres est gouvernée par l'*histoire*. C'est-à-dire que la succession des événements symboliques ou politiques, des migrations de population et des négociations a ordonné, à une toute autre échelle de temps que celle de la production saisonnière et annuelle, les prérogatives et les préséances. Ces dernières se traduisent dans le système social, entre autres, par l'ordre et la durée d'accès à la capture. Le couple classique du « foncier halieutique », *type d'engin - site de pêche* devient une « triade » : *type d'engin - site de pêche - moment* (date et durée) de la pêche. Cette triade se traduit dans les déplacements des pêcheurs : ceux-ci vont s'installer, au moment adéquat, sur les sites de pêche que l'inondation a rendus productifs, parfois proches de leur habitat villageois (une mare, un petit chenal situés à quelques kilomètres), parfois fort lointains (plusieurs dizaines de kilomètres et plusieurs jours de voyage fluvial).

Le temps intervient de façon très lourde dans les systèmes de production halieutiques puisqu'il est nécessaire de traiter le produit (le poisson) extrêmement vite après sa capture, soit en lui faisant subir une transformation (dans le Delta : séchage et fumage principalement), soit en le transportant rapidement sur les lieux de consommation. Dans le Delta, l'habitat des pêcheurs est géographiquement très proche des lieux de production et le lieu d'habitat est aussi le lieu de la transformation, principalement effectuée par les femmes. Si les sites de capture changent au cours de la saison, les sites d'habitat des pêcheurs se déplacent, engendrant une dispersion des producteurs en *campements* saisonniers éphémères, constitués d'abris destructibles ou démontables. Dans le calendrier annuel familial, les délais de déplacement ne sont pas négligeables : ils occupent souvent plusieurs jours de navigation, suivis, lorsqu'on arrive sur le site temporaire, du délai de remise en état de l'habitat.

Le départ saisonnier des pêcheurs « grands migrants » (ceux qui partent loin et longtemps) peut aussi être lu comme une autre forme de temporalité : les « cadets » (ceux qui sont venus *après*, justement) sont allés chercher des lieux de pêche qui soient encore disponibles (c'est-à-dire dépourvus de droits déjà dévolus à d'autres, déjà installés) au moment où le poisson est capturable. Ils les trouvent essentiellement « à leur nord », où les eaux sont plus hautes, plus abondantes, supposées plus fertiles qu'au sud au même moment, à cause du décalage de la crue. C'est ainsi que les pêcheurs de la région de Dia, Diafarabé, Diondiori, sur le Diaka, se dirigent tous les ans en décembre vers le lac Débo et en février encore plus au nord sur l'Issa Ber, le Bara Issa, le Kolikoli et leurs chenaux et lacs adjacents. De nombreuses familles de pêcheurs se déplacent ainsi presque sans arrêt entre les pêcheries, en « suivant l'eau » et en négociant leurs droits à la capture auprès des « propriétaires ». D'autres sont à demi mobiles, pratiquant un va-et-vient à longue distance certes, mais régulier dans l'espace et dans le temps entre leurs « villages d'attache » *sudistes* (l'amont du Diaka, par exemple) et leurs campements de pêche saisonniers situés à plus de cent kilomètres au nord, autour des lacs Walado et Débo, ou, depuis les bonnes crues de 1994 et des

années suivantes, jusqu'aux lacs de rive droite (Aougoundou et Niangaye).

Ce balancement saisonnier se traduit dans le commerce : les négociants de poissons et d'engins de pêche ne se déplacent sur les marchés et n'y ouvrent boutique que pendant la période de grande activité halieutique : décrue, de novembre à mars dans le sud ; décrue aussi, mais d'avril à juillet cette fois, dans le nord (Rey et Salamanta, 1994 ; Poncet et Troubat, 1994).

...et ceux des activités rizicoles et pastorales

On observe, certes, une certaine tendance à la sédentarisation des pêcheurs mobiles. Ils souhaitent souvent s'installer en permanence sur des sites de pêche favorables pendant une longue période de l'année, et sur lesquels ils ont négocié avec succès (ou conquis auprès des autorités) des droits de capture. Dans de nombreux cas, la matérialisation de cette permanence sous forme d'habitat visible n'est guère praticable puisque l'inondation envahit l'ensemble du paysage... Cependant, il est remarquable que certaines familles entreprennent d'importants travaux de réhaussement des berges afin de séjourner le plus longtemps possible sur les pêcheries productives à la montée des eaux. Cela leur permet de rester à proximité immédiate de leurs champs de riz, dont l'entretien est considérablement consommateur de temps entre août et octobre (désherbages multiples et lutte permanente contre les oiseaux).

On a estimé à 90% (Herry, *in* Quensière éd. sci., 1994) la proportion de pêcheurs qui sont aussi riziculteurs. Dans le Maasina historique au sud du Delta (Fay, 1994a : 368), l'activité rizicole commence en avril avec les labours à sec et se poursuit avec les semailles sur des champs mouillés par les premières pluies abondantes de la saison (juin-juillet). Le riz, bien enraciné dès les deux premières semaines, lève dans l'eau d'inondation qui doit avoir envahi les champs « au bon moment » (en juillet sur les bords du Diaka, en août dans les plaines). La récolte a lieu entre octobre et décembre selon les

variétés. Dans le sud du Delta, toujours, la saison de pêche commence en octobre ou novembre, et la récolte de riz des champs familiaux doit être achevée à ce moment-là : riziculture et pêche sont des activités à plein temps, qu'on ne mène pas efficacement en même temps... C'est la raison pour laquelle de nombreux pêcheurs du Diaka choisissent des variétés de riz hâtives et semi-hâtives afin d'assurer la récolte avant de commencer la saison de pêche. Les périodes sont décalées de deux semaines environ en moyenne entre le Maasina et le Diaka aval (Farayéni à Walado). La corrélation pluies-semilles, puis inondation-maturation est bien adaptée au rythme hydro-climatique naturel, au sud du lac Débo, dans un contexte technique où le riz n'est pas repiqué et où il n'existe pas de contrôle du plan d'eau⁸. Le contexte géographique y offre aussi une variété de sites agricoles qui permet aux communautés une certaine adaptation aux conditions variables de la crue : bordures et méandres des grands chenaux, inondés les premiers ; bas-fonds des chenaux secondaires et des mares, inondés ensuite ; plaines, inondées en dernier. La situation n'est plus la même en aval du lac Débo, où l'intervalle de temps entre pluie et inondation et la correspondance saisonnière entre phénologie du riz et rythme hydrologique concordent de moins en moins, à mesure qu'on progresse vers l'aval. On cultive moins de riz (mais davantage de blé), ou alors sous irrigation proprement dite en créant une inondation artificielle derrière les bourrelets de berge, par pompage dans le Niger.

Dans la région de Farayéni, au sud du lac Walado, la culture des riz flottants est bien développée. On sème à la fin de juillet, quand les champs, préalablement labourés à sec, ont été bien mouillés par les pluies. L'idéal hydrologique des riziculteurs est une montée lente des eaux, afin que le riz ne soit pas noyé dans les premières semaines, et une décrue lente, pour laisser aux diverses variétés et sous-variétés (dont beaucoup sont des cultivars modernes diffusés par les stations semencières) le temps de mûrir. L'idéal des pêcheurs est une

⁸ Nous excluons les périmètres modernes aménagés des bordures du Niger à proximité de Mopti et Fatoma.

crue rapide et une décrue lente. Les riziculteurs de Ngarwey Garuji construisent des petits barrages et des dérivations de terre le long du chenal qui alimente par l'Est l'inondation de la plaine de Runde Cumalal, afin de freiner la violence du courant qui arrive dans leurs champs. Ce faisant, ils entrent en conflit avec les pêcheurs voisins, qui veulent pratiquer des aménagements contraires. Dans d'autres régions du Delta dont les plaines rizicoles sont moins bien alimentées par des flux hydriques moins abondants (surtout pendant la période de sécheresse 1972-1993), les *fenêtres* sont ouvertes par les cultivateurs pour assurer l'inondation de leurs rizières. C'est d'ailleurs sur des concurrences temporelles et techniques (« *on ne peut pas faire telle et telle chose en même temps* »), autant que sur des concurrences territoriales que se déclenchent les conflits locaux entre producteurs... L'insécurité agricole paraît plus grande dans certaines régions du Delta que l'insécurité halieutique : le choix semencier est chaque année un pari sur ce que seront la saison climatique et la saison hydrologique, en même temps qu'une décision à prendre sur la durée de disponibilité de la main d'œuvre et la longueur de la période de soudure alimentaire.

La crise de la pêche, que la région deltaïque a vécue à partir des années 1970, avait principalement pour cause des dysfonctionnements sociaux (Fay, 1994a ; Quensièrre, Poncet *et al.*, 1994) et c'est la sécheresse qui les a rendus visibles. Mais à la sécheresse a correspondu, non seulement un déficit hydrographique et pluviométrique, mais un dérèglement des rythmes naturels producteurs. L'un des plus visibles de ces dérèglements est celui du retard des pluies, qui empêche de semer le riz avant l'inondation. A l'inverse, une trop grande précocité des pluies n'est guère exploitable pour la riziculture. Dans le domaine de la pêche, la baisse des eaux doit être lente et régulière, afin que soient efficaces les dispositifs de capture des poissons, qui se déplacent par des itinéraires que les pêcheurs locaux connaissent bien. Les lâchers d'eau des barrages de Sélingué et Markala sont réputés casser cette régularité et donc les opportunités de capture : les poissons se redispersent dans des volumes d'eau brièvement dilatés. L'insuffisance des quantités d'eau déplacées ou stockées dans

les mares, les lacs ou les chenaux, à l'étale, empêche le franchissement des seuils, donc les débits et les stockages à l'aval : l'eau ne se propage pas et l'inondation ne survient pas, ce qui a été le cas des lacs de rive droite pendant plusieurs années consécutives.

En cas de rupture des rythmes et des régularités connues, les différents secteurs d'activité voient leurs calendriers se chevaucher ; les rendements baissent ; des conflits apparaissent. C'est dans le rapport entre riziculture et élevage que les dysfonctionnements sont les plus visibles, entre autres parce que les enjeux sont connus comme importants : manque de terres labourables, manque de pâtures et intérêts contraires, certes, mais aussi difficulté à gérer des calendriers agricoles et pastoraux qui dépendent du calendrier des événements hydrologiques dans le réseau. Si les eaux baissent vite, il y a aussi coïncidence entre la fin de la riziculture (et sa phase essentielle : la récolte) et le début de la période de pêche, ce qui a de fâcheuses répercussions sur le budget des ménages pour l'achat des céréales de soudure et le renouvellement de l'équipement de pêche.



Dans le domaine de la navigation fluviale, le rythme de montée et de baisse des eaux, ainsi que le différentiel hydrologique et temporel entre le sud et le nord du Delta revêtent beaucoup d'importance : les eaux sont basses à Mopti en avril et la navigation est difficile vers l'amont et vers l'aval jusqu'au lac Débo inclus, pour les embarcations de plusieurs tonnes. Cependant, les bateliers assument cette difficulté parce qu'ils savent trouver des eaux relativement hautes et bien navigables en aval, en même temps que du fret et des passagers dans cette direction. Une baisse prématurée des eaux, au sud du lac Débo, engendre alors toute une série de retards dans les transports, les grandes embarcations pouvant se trouver échouées plusieurs jours sur chaque passage difficile⁹.

⁹ Notons que les bateliers n'attendent pas une hypothétique remontée des eaux pour renflouer (sauf cas particulier des chalands modernes, lourds et peu manoeuvrables), mais qu'ils font passer leurs embarcations à bras d'homme en les tirant et en les poussant.

Les périodes de grands vents peuvent contrarier le fonctionnement du système de production halieutique, quand elles coïncident avec des phases d'activité biotique ou humaine où elles sont malvenues. Le vent, combiné avec des eaux basses, gêne la navigation car les grandes embarcations ne peuvent plus manoeuvrer entre les bancs de sable avec la finesse souhaitable ; au moment de l'entrée des eaux dans les plaines, les périodes de vent gêneront la reproduction du poisson parce que les herbiers partiellement immergés seront trop agités. En revanche, si un vent violent accompagne la montée des eaux fluviales après l'étiage, la pêche de décrue s'annonce bien.

■ Prévisions

On voit que l'équilibre des systèmes de production dépend de coordinations naturelles qui ne sont actuellement maîtrisables ni par les producteurs ni par aucune technologie connue. L'intensité de l'inondation n'est pas plus prévisible en ce qui concerne la profondeur des eaux qu'en ce qui concerne sa durée. Les vitesses d'arrivée d'eau, pas plus que les vitesses de retrait, ne peuvent être connues avec la précision souhaitable dans chaque plaine inondable, et les plaines sont toutes différentes par leurs connexions avec les troncs principaux et par leur place dans le gradient hydrographique, climatique et topographique sud-nord.

La prévision des événements hydrologiques décisifs est cependant une préoccupation importante des producteurs eux-mêmes, qui ont besoin de « programmer » leurs activités dans le cadre de leur calendrier annuel, et des « décideurs » qui ont en charge la gestion globale des espaces et des ressources. La recherche scientifique est donc très sollicitée pour proposer des modèles de prévision, concernant l'abondance des eaux en débits et en superficies, les quantités de poisson ou de céréales à venir, les rendements biotiques et leurs corrélations halieutiques, agricoles ou pastorales... Actuellement, et compte-tenu de ce que l'on sait et de ce que l'on sait faire, la recherche ne peut consentir qu'à décrire le Delta comme un chaos détermi-

niste, c'est-à-dire un système non aléatoire et non prévisible aux pas de temps qui sont ceux du développement des communautés locales. Des prédictions à un an (prévoir l'intensité, c'est à dire la hauteur et la durée de submersion, de la prochaine inondation, par exemple) paraissent encore hors d'atteinte autrement que de façon théorique, globale (pour la cuvette toute entière) et avec une marge d'erreur non négligeable (Quensière, Olivry *et al.*, 1994 : 55).

Cependant, les pêcheurs du Delta (du moins certains d'entre eux) connaissent bien tout ou partie du réseau et, à partir de cette connaissance, émettent des prédictions sur l'inondation locale à venir, issues des observations faites sur place ou des informations sur leurs indicateurs hydrographiques géographiquement situés en amont du flux fluvial. Ces prédictions sont exprimées dans des termes qui peuvent dérouter l'analyse scientifique, dans lesquels la symbolique a une large part et qu'il ne convient pas de prendre à la lettre. Leur pas de temps est limité puisqu'il est défini, *grosso modo*, par le temps que met l'onde de crue à parcourir la distance entre le « connaisseur » et le point le plus éloigné de son réseau d'information à l'amont fluvial. Il ne saurait s'agir de plus de quelques semaines, environ un mois en fait. A ce pas de temps, la discipline Hydrologie peut faire elle aussi des prédictions fiables, puisqu'elle dispose des débits sur tout le bassin amont, des statistiques pluviométriques et de multiples coefficients d'infiltration et d'évaporation. La montée des eaux n'est cependant pas facile à connaître avec les détails quantitatifs, spatiaux et temporels qui seraient souhaitables du point de vue des pêcheurs. Ce qui est à peu près prévisible à l'échelle de la région naturelle dans son ensemble ne l'est plus à l'échelle locale, celle du « pays » que forment par exemple un chenal et ses plaines adjacentes ; la baisse des eaux est encore plus difficile à estimer. En effet, si le remplissage global de la cuvette dépend presque uniquement de paramètres d'alimentation mesurés sur le bassin amont, sa vidange est un processus compliqué dans lequel interviennent les hauteurs d'eau en des points géographiques précis et nombreux, les débits différentiels qui en découlent (en quantité et en sens d'écoulement), des effets de seuils topographiques et hydrologiques, des effets

d'infiltration et de résurgence¹⁰. C'est-à-dire que la vidange de la cuvette dépend de *paramètres locaux*, qui sont (approximativement) de l'ordre du kilomètre et sur lesquels nous ne disposons pas encore de mesures aux pas d'espace réellement significatifs. Nous ne savons pas non plus avec précision comment se constituent et se transmettent les informations utiles aux producteurs, sur des espaces de dimension supérieure au niveau local, sur l'ensemble du Delta par exemple.

Les prévisions qui sont faites au niveau des communautés locales sont importantes pour la gestion des activités dans le système de production. Elles portent sur ce que sera l'année (abondance de captures ou non) et sur l'articulation temporelle entre les types de pêche : début des pêches de décrue, fin des pêches de décrue, début des pêches d'étiage, fin des pêches d'étiage. Ce dernier terme correspond avec l'arrivée de la crue, c'est-à-dire le début de la remontée des eaux. La combinaison entre la quantité relative prévue des captures et la durée prévue des campagnes de pêche détermine en grande partie et *a priori* les décisions des pêcheurs en matière de choix des engins de pêche (nature et nombre d'engins), et donc en matière d'investissement en début de chacune de ces saisons de pêche. Dans la région de Farayéni, les pêcheurs s'inquiètent chaque année de ce que sera l'articulation entre pêche de décrue et pêche d'étiage et de la durée d'étiage, car les engins ne sont pas les mêmes et sont tous coûteux à l'achat ; la crainte de *mal prévoir* la campagne d'étiage, c'est-à-dire de ne pas disposer des indicateurs nécessaires, ou de faire une erreur de prévision, est citée comme source d'insécurité.

A Niawlatake près de Farayéni, un pêcheur cite des indicateurs positifs concernant la « qualité » de l'année de pêche, tels que le froid, la présence de rosée et le vent pendant la saison froide. Ces indicateurs sont donc observables *en même temps* que la campagne de décrue, et six à huit semaines avant la campagne d'étiage. La crue, c'est à dire l'arrivée de « la nou-

¹⁰ Il s'agit de la réapparition dans les chenaux secondaires des eaux infiltrées dans les plaines pendant l'inondation, réapparition qui contribue à prolonger le fonctionnement hydrique et biotique de l'hydrosystème.

velle eau » s'annonce un mois à l'avance, c'est-à-dire en mai, par des informations concernant des lieux situés soixante-dix kilomètres en amont sur le Diaka, informations transcrites en hauteurs d'eau¹¹. Au fur et à mesure que la saison s'avance, que le retour des eaux s'approche, les prévisions s'affinent par l'observation des animaux aquatiques (poissons et batraciens), dont le moment et le lieu de ponte sont des indices, par l'observation des insectes (fourmis et termites¹²) et par l'observation des bas-fonds proches. A Walado, on observerait des remontées d'eau par le plancher des chenaux cinq jours avant l'arrivée de la crue quand celle-ci est abondante et rapide. La justesse ou l'inexactitude des prévisions d'une année, modulées avec d'autres indices, tels que l'humidité du sol en profondeur et le vent, sont prises en compte pour les prévisions de l'année suivante.

Le tableau suivant donne les périodes « moyennes » et considérées comme « normales » des événements hydrologiques dans le village de Mbanaje, situé sur le Diaka aval, à proximité du lac Walado (Pamanta, enquête 1995).

Première décade de juin, les pluies commencent.
Troisième décade de juin, début de la crue fluviale.
Première décade de juillet, premiers semis de riz.
Troisième décade de septembre, inondation des plaines.
Deuxième décade d'octobre, étale des hautes eaux.
Troisième décade d'octobre, début de la décrue.
Troisième décade de novembre, décrue proprement dite.
Troisième décade de février, début de l'étiage.

L'usage que nous faisons de la *décade* (dix jours), comme unité de durée ou comme repère dans le mois, est la transcription commode, dans le calendrier moderne, des temporalités moins détaillées citées par les pêcheurs.

¹¹ Hauteurs d'eau dans les "réservoirs" que sont les puits et bas-fonds fluviaux remarquables, et qui sont cités comme communiquant avec le fleuve Niger en amont de Diafarabé.

¹² « Si les fourmis et les termites se réfugient de façon précoce sur les talus et les hauteurs, la crue sera abondante et prolongée ». C'est ce qui s'est passé en juin 1994 d'après Ceudi Ceo de Walado, information recueillie par Ousmane Pamanta, août 1995.

■ Dans l'attente

On sait que l'un des liens possibles entre les thèmes de milieu naturel et les thèmes de milieu social est praticable par l'espace : soit en identifiant la simple juxtaposition des objets et des phénomènes observés dans la même « circonscription »; soit, et cette seconde pratique est plus fertile, en étudiant les organisations spatiales de ces objets et phénomènes. La question se pose, par analogie, de savoir si le temps est une autre jointure possible. Il s'agit alors, soit (ou d'abord) de juxtaposer simplement dans le même temps - la même période - objets et phénomènes concomitants, soit (ou ensuite) d'analyser leurs organisations temporelles. Ce faisant, on aborde différentes échelles d'organisation temporelle, de la même façon que l'on traite les différentes échelles d'organisation spatiale sur un territoire. Le propos paraît naïf et il n'est pas nouveau. Mais connaît-on beaucoup d'exemples où il ait été mené de façon complète et rigoureuse, sans omettre aucun des niveaux de temps concernés par un objet dans l'étude d'un système de production ? Dans de nombreux cas, le niveau de temps est fixé à l'avance, dans une métrique prédéfinie par les représentations de l'analyste : la lecture temporelle de la pêche deltaïque malienne, que nous avons pratiquée ci-dessus, se borne en effet à un seul niveau, et c'est le niveau saisonnier, cadre précisément supposé universel parce qu'astronomique. Ne sommes-nous pas alors dans un cadre semblable à celui de géographes qui analyseraient le monde par les Etats, ou la France par les départements ?

La lecture saisonnière que nous avons faite de la pêche devrait être accompagnée de lectures semblables à d'autres échelles de temps significatives du naturel et du social. Mais quelles sont-elles ? Le niveau hebdomadaire des foires, de la prière, du jour de congé des fonctionnaires et employés ? Le niveau quotidien de l'alternance activité-repos ? Le niveau trentenaire du renouvellement d'une génération humaine ? Ou bien ne peut-on pas identifier, dans la représentation que se font les pêcheurs de leur milieu et de leur société, des « temps flous », comme on décrit des espaces flous, des organisations à la

frange des échelles temporelles conventionnelles, dont un caractère essentiel serait leur flexibilité ? Rythmes et cycles n'ont pas nécessairement la régularité sécurisante, au filtre de laquelle on voudrait les analyser, ou même qu'on voudrait leur fixer. Dans le monde des pêcheurs du Delta et dans le rapport du niveau d'ordre quotidien au niveau d'ordre annuel, une telle souplesse semble être traduite par l'absence de références : on *date* très peu les événements, notamment les événements hydrographiques, sinon par des allusions purement locales (« *le jour où la jument a pouliné* »). Les bases de datation annuelle existent et sont connues cependant, avec les références du calendrier musulman lunaire ou d'un calendrier stellaire sans doute plus ancien : elles ne sont pas utilisées puisque la date de tel événement annuel récurrent n'est pas la même d'une année à la suivante, puisqu'elle dépend d'un autre événement (éventuellement survenu ailleurs dans l'hydrosystème), lui-même dépendant... etc. Dans certaines conditions de crue - régulièrement observées durant les trente dernières années - les processus biologiques, hydrologiques, écologiques se télescopent : il est alors difficile d'anticiper l'exploitation des ressources qui seront réellement disponibles et de suivre une trajectoire de production optimale.

On reste éloigné alors de la stabilité du calendrier romain, et de la gestion précise d'actes prévisibles qu'il permet - ou qu'il impose... Lue par le biais du temps, la gestion administrative paraît n'avoir que peu de contacts avec la gestion paysanne, et une telle lecture peut éclairer, elle aussi, le fossé qui continue à les séparer.

Bibliographie

Bamba (F.), Mahé (G.), Bricquet (J.P.) et Olivry (J.C.), 1997, *Changements climatiques et variabilité des ressources en eau des bassins du haut-Niger et de la cuvette lacustre*. Bamako. Orstom. 21 p.

Bénech (V.) et Dansoko (F.D.), 1994, Reproduction des espèces d'intérêt halieutique. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 213-228.

Bénech (V.), Pénaz (M.), Le Hong Chuong (P.), 1994, Migrations latérales des poissons, l'exemple de la mare de Batamani (août-décembre 1991). In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 237-254.

Daget (J.), 1949, La pêche dans le Delta Central du Niger. *Journal de la Société des Africanistes*. 19 (1) : 1-79.

Daget (J.), 1956, La pêche à Diafarabé, étude monographique. *Bulletin Ifan série B*. XVIII (1-2), 97 p.

Fay (C.), 1989, Sacrifices, prix du sang, « eau du maître » : fondation des territoires de pêche dans le Delta Central du Niger (Mali) ; Systèmes halieutiques et espaces de pouvoir : transformation des droits et des pratiques de pêche dans le Delta Central du Niger (Mali), 1920-1980. Orstom, *Cahiers des Sciences Humaines*, 25 (1-2) : 159-176 et 213-236.

Fay (C.), 1994a, Organisation sociale et culturelle de la production de pêche : morphologie et grandes mutations. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 191-207.

Fay (C.), 1994b, Le Maasina. In Quensière (J.) éd. sci., 1994, *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 363-382.

Gallais (J.), 1967, *Le Delta Intérieur du Niger, études de géographie régionale*. Dakar. Ifan, mémoire n° 79. 2 vol. 621 p. plus annexes.

Gallais (J.), 1984, *Hommes du Sahel, espaces-temps et pouvoirs : le Delta Intérieur du Niger 1960 - 1980*. Paris. Flammarion. 289 p.

Gourcy (L.), 1994, *Fonctionnement hydrogéochimique de la cuvette lacustre du fleuve Niger (Mali) : bilans et suivis des flux hydriques, particuliers et dissous et des flux de méthane*. Thèse Université Paris-Sud. Orsay. 240 p., annexes.

Guiguen (N.) et Vauchel (P.), 1984, *Etudes hydrologiques de la cuvette lacustre du Niger*. Bamako, Orstom. 32 p.

Guiguen (N.), 1985, *Etudes hydrologiques complémentaires de la cuvette lacustre du Niger, rapport final*. Autorité du Bassin du Niger - Projet HydroNiger. Bamako, Orstom. 88 p.

Herry (C.), 1994, Démographie des pêcheurs. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 123-142.

Laë (R.), Maiga (M.), Raffray (J.), Troubat (J.J.), 1994, Evolution de la Pêche. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 143-163.

Laë (R.) et Morand (P.), 1994, Typologie des cycles d'activités halieutiques : ménages sédentaires et petits migrants. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 287-294.

- Ligers (Z.), 1964-1966-1969, *Les Sorko (Bozo), maîtres du Niger, étude ethnographique*. Paris. Librairie des cinq continents. 4 fascicules, 250 p.
- Pamanta (O.), 1996, *Le système halieutique du Jaka aval : activités de pêche et articulations intersectorielles*. Mémoire de DEA Isfra. Bamako, Orstom-Isfra, 110 p.
- Poncet (Y.), 1994, Notice des cartes. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 2, 40 p.
- Poncet (Y.), 1998, La notion de limite dans un système halieutique continental : l'exemple du delta central du Niger (Mali), In Guillaud (D.), Seysset (M.), Walter (A.) éd. sci. *Le Voyage Inachevé, en hommage à Joël Bonnemaison*. Paris, Orstom-Prodig : 155-160.
- Poncet (Y.) et Orange (D.), 1999, L'eau, moteur de ressources partagées : l'exemple du delta intérieur du Niger au Mali. *Aménagement et Nature*, n° 132, mars : 97- 108.
- Poncet (Y.) , Raffray (J.) et Troubat (J.J.), 1994, Carte IV, Les pêcheurs et la pêche. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 2.
- Poncet (Y.), Troubat (J.J.), 1994, Carte VI, Communications et marchés. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 2.
- Quensière (J.) éd. sci., 1994, *La Pêche dans le Delta Central du Niger*, Paris, IER-Orstom-Karthala. 495 p. 2 vol., 8 cartes h.t.
- Quensière (J.), Olivry (J.C.), Poncet (Y.), Wuillot (J.), 1994, Environnement deltaïque, In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 29-80.
- Quensière (J.) et Poncet (Y.) à paraître, La décentralisation malienne : quelle prise en compte de l'organisation écologique et sociale de la pêche artisanale ? In Chaboud (C.) et Mullon (C.) éds. sci. *Dynamique et Usage des Ressources Naturelles Renouvelables*. Paris. Orstom.
- Quensière (J.), Poncet (Y.), Fay (C.), Morand (P.) et al., 1994, Synthèse et recommandations. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 407-446.
- Rey (H.) et Salamanta (M.), 1994, Commerce d'engins de pêche. In Quensière (J.) éd. sci., 1994 : *La Pêche dans le Delta Central du Niger*. Vol. 1 : 323-332.

Entre incertitude et sécurité

Les systèmes de production en Aribinda (Burkina Faso)

Georges Dupré
Sociologue

Dominique Guillaud
Géographe

Dans un contexte marqué par une instabilité climatique, une forte croissance démographique, des migrations accélérées vers les villes et une dégradation importante de l'environnement, les agricultures sahéliennes ont connu dans la période contemporaine d'importants changements. Pour appréhender quelques-unes des mutations qui affectent ces agricultures et plus largement les systèmes de production dans lesquels elles s'inscrivent, nous nous appuierons sur l'exemple de la région d'Aribinda, dans le nord du Burkina Faso, qui se prête particulièrement bien à cette investigation : là, des contraintes climatiques sévères ont imposé à l'agriculture des transformations notables ; la pression démographique qui va en s'accroissant et la diversité des peuplements et des traditions techniques en présence semblent être, *a priori*, des conditions propices aux changements.

L'une des pistes explorées au cours de notre recherche consistait à déterminer si, en réponse aux conditions naturelles et humaines plus sévères que par le passé, l'agriculture s'orientait vers des pratiques de plus en plus extensives ou, au contraire, si celles-ci tendaient à l'intensification. La réponse à ces questions ne nous est apparue ni simple, ni évidente, et ce débat nous a même semblé, un temps, quelque peu acadé-

mique par rapport aux problèmes qui se posaient dans l'immédiat à la région. La crise climatique et alimentaire, à laquelle nous assistions à la fin de l'année 1983¹, nous amenait en effet à prendre toute la mesure d'une situation d'urgence et à dresser rapidement un constat en ce sens (Dupré, Guillaud, 1984). Parallèlement et à plus long terme, l'approche fondamentale qui continuait à être celle de notre recherche initiale nous conduisait à interroger l'histoire pour y déceler les grandes tendances de l'évolution technique et sociale. C'est ainsi, entre le temps de la crise et celui de l'histoire, que nous parvînmes à la conclusion que l'appréhension des changements variait selon l'échelle de temps et d'espace à laquelle se plaçait l'observateur, démontrant du même coup l'intérêt, sur un plan méthodologique, de combiner les approches à des espaces-temps différents pour accéder à tous les sens du changement (Dupré, Guillaud, 1988). Sans revenir sur l'élaboration de cette méthodologie, nous aimerions la mettre en œuvre pour aller plus avant dans la description des évolutions contemporaines du système de production de l'Aribinda.

■ La menace climatique, toile de fond du changement

L'Aribinda appartient à la zone sahélienne et, comme toute cette zone, connaît depuis une quarantaine d'années une crise climatique générale. Sans entrer dans les détails des chiffres, cette crise se traduit par une diminution de la pluviométrie et par un raccourcissement de la période des pluies, qui est celle pendant laquelle la croissance des végétaux cultivés peut avoir lieu. Elle se traduit aussi par une raréfaction des pluies utiles pour l'agriculture, qui sont des averses de 40 mm ou davantage. Cette situation climatique générale fait partie des conditions objectives offertes à l'agriculture. Mais en même temps, c'est

¹ L'année agricole 1983-1984 correspond à celle durant laquelle ont été faites les observations qui fournissent la matière de cet article. A noter qu'en 1984 toutefois, les conditions climatiques se sont avérées plus défavorables encore à l'échelle de l'ensemble du Sahel.

une menace permanente pour les paysans qui redoutent toujours une mauvaise saison, comme le fut celle de 1983. Cette année-là, la pluviométrie totale dépassa à peine la moitié de la pluviométrie moyenne ; la plupart des semis furent trop précoces et, du fait de l'insuffisance des pluies utiles, durent être prolongés tard dans la saison ; à l'épiaison, il ne plut pas suffisamment. La production céréalière, base de l'alimentation, fut très affectée.

Nous tentâmes rapidement de mesurer le déficit vivrier au moyen d'une enquête, auprès d'un échantillon composé de familles d'agriculteurs sédentaires et de familles d'éleveurs. Cette enquête montra que la récolte était déficitaire de plus de 80% par rapport à l'année précédente, et que toutes les ressources normalement mobilisées en cas de crise alimentaire étaient également affectées. En effet, l'on compte d'habitude sur les ressources offertes, ici et là, par la nature pour suppléer aux carences de la récolte, mais la cueillette du fonio, cette année-là, fut dérisoire et, si l'on trouvait encore dans les mares quelques rhizomes de nénuphars, la brousse d'une façon générale semblait « *ne plus rien donner* ». Les paroles d'un Bella de Soum témoignent de l'état critique dans lequel se trouvaient beaucoup de familles : « *Nous n'avons plus de mil, nous nous en procurons en éventrant les fourmilières. Dans une vieille fourmilière, on peut trouver plus de trois kilos de grain. Je ne suis pas le seul à aller chercher les graines dans les trous ; beaucoup de gens de Soum sont dans ma situation. Chez nous, la richesse ce sont les bêtes, nous n'avons pas d'économies. Or toutes nos bêtes ont péri. Moi-même, je n'ai qu'une seule vache qui a mis bas il y a dix jours. Je finirai par la vendre dès que le veau aura quelques mois* ».

Six mois après la récolte catastrophique de 1983, la plupart des gens dans les villages comme dans les campements² avaient entièrement consommé ou étaient sur le point d'épuiser leurs réserves et avaient déjà dû acheter des céréales pour se

² Par commodité, nous désignerons les familles des agriculteurs sédentaires comme les « gens des villages » et celles des éleveurs plus ou moins mobiles comme les « gens des campements », sachant que les uns et les autres pratiquent à des degrés divers à la fois la culture et l'élevage.

nourrir³. Parmi ceux qui n'avaient rien acheté, certains n'avaient en réalité plus aucun moyen de se procurer des vivres et subsistaient grâce à l'aide de leur parentèle, ou bien se voyaient offrir quelques repas en échange de divers travaux ; d'autres attendaient d'être complètement à court de vivres pour se résoudre à vendre en catastrophe ce qu'il leur restait de bétail. Cette dernière attitude semblait plus fréquente dans les campements que dans les villages. Ces chefs de famille, qui n'avaient rien acheté parce qu'ils n'avaient pas les moyens de le faire ou parce qu'ils attendaient l'épuisement total de leurs réserves, représentaient un type de comportement qui caractérisait les plus démunis. Ils n'avaient aucune maîtrise de la situation qu'ils subissaient au jour le jour ; leurs achats se faisaient en dernière extrémité dans les plus mauvaises conditions. La principale raison à ce comportement tenait aux cours très bas du bétail : beaucoup de ceux qui présentaient des bêtes sur les marchés ne pouvaient se résoudre à les vendre pour presque rien et ils attendaient que leurs réserves fussent proches de la fin pour s'y résigner.

À l'opposé de ce comportement, se trouvaient ceux qui avaient anticipé sur la situation et avaient pu, de ce fait, bénéficier de cours meilleurs pour vendre le bétail et acheter des céréales. Ce cas était encore représenté avec une certaine fréquence par des éleveurs ; ceux-ci, à la tête d'un troupeau important et en bon état, n'obtenaient, même en année normale, qu'une très faible récolte ; de ce fait, ils avaient l'habitude d'acheter du mil très tôt dans la saison et, pour cela, de vendre très tôt du bétail. Cependant, l'argent obtenu par la vente des bêtes n'était pas toujours immédiatement converti dans sa totalité en céréales, alors que l'évolution des prix à la hausse laissait penser que ce comportement était le plus avantageux.

Les sources d'approvisionnement en grain différaient aussi selon les cas. L'Office national des céréales (OFNACER) à Aribinda représentait la principale source d'approvisionnement ; mais les céréales étaient conditionnées en quantités

³ L'achat de vivres n'a rien d'inhabituel, même en année normale.

relativement importantes, ce qui impliquait la mobilisation de sommes non négligeables : c'est ainsi que certains acheteurs devaient se regrouper pour l'achat d'un sac de 50 kg de sorgho rouge. Les achats sur les marchés ou dans les villages étaient tout à fait différents, en quantité et en qualité, et les transactions ne portaient que sur le mil. Celui-ci était acheté par petites quantités, quelques bottes d'épis, quelques mesures de grain, très rarement par sacs entiers. Ces achats étaient faits, au jour le jour, par les plus pauvres, au fur et à mesure de leurs faibles rentrées monétaires ; mais ces acheteurs payaient ainsi le grain à quantité égale beaucoup plus cher qu'à l'OFNACER. Qui plus est, les quantités de mil disponibles sur les marchés tendaient à se faire de plus en plus rares. Enfin, les villageois dans l'ensemble consacraient deux fois plus d'argent à l'achat de mil que les gens des campements ; les premiers, dont les groupes familiaux étaient plus étendus, semblaient aussi convertir plus rapidement leurs liquidités en vivres que les seconds, qui paraissaient différer leurs achats dans la perspective d'un déplacement.

Les pertes en bétail furent, elles aussi, importantes cette année-là, cinq à six fois plus nombreuses que les pertes de l'année précédente pour les bovins, trois fois plus pour les petits ruminants. Les différences dans le moment où survinrent les pertes étaient à mettre en rapport avec le comportement des différents groupes vis-à-vis de leur troupeau ; ainsi, avant même la venue des pluies, les villageois avaient perdu la moitié de leur cheptel, alors que les gens des campements avaient encore réussi à préserver plus des trois quarts de celui-ci. Il semblerait que les éleveurs aient fait bénéficier leur troupeau de conditions de pâturage plus satisfaisantes, probablement au prix d'un gardiennage plus attentif et d'une mobilité plus grande. Mais tous furent affectés par le manque d'herbe, les problèmes d'abreuvement, les empoisonnements, les épizooties et les divers problèmes sanitaires frappant des bêtes affaiblies.

Pour survivre dans ce contexte très difficile, les paysans eurent recours à de multiples expédients, diminution du nombre des repas et des quantités servies à chacun, recours à la cueillette et vente du bétail dans les pires conditions. Les vols de mil dans les greniers, inconcevables en année normale, firent leur

apparition, de même que la mendicité. Chacun se démenait pour obtenir un revenu dans le domaine qui lui était propre. Les femmes vendaient leurs bijoux, les hommes s'improvisaient bouchers, car la viande était encore ce qu'il y avait de moins rare ; les activités artisanales se multiplièrent : confection de briques, ramassage et vente de bois... D'autres solutions furent recherchées dans la migration. Comme on pouvait s'y attendre, la mobilité fut beaucoup plus grande chez les gens des campements que chez les villageois. En février, trois familles villageoises sur quatre n'avaient pas connu de départs et n'envisageaient pas de déplacements, au contraire de sept campements sur dix, pour qui la migration était surtout motivée par la recherche de pâturages pour les bovins ; ces départs s'effectuaient pour la plupart en direction du Djelgodji où les conditions pluviométriques locales avaient permis la venue de pâturages acceptables. Les destinations des villageois étaient très différentes, et suivaient pour certaines les réseaux habituels de l'émigration vers la Côte d'Ivoire ; les autres départs s'effectuaient en direction de toutes les régions limitrophes, vers les villes où les migrants espéraient pouvoir assurer leur survie, ou bien à l'aventure, sans destination précise. Cette migration était essentiellement le fait d'hommes jeunes, partis chercher du travail ou mendier ; dans un premier temps, elle apparut comme une chance de se soustraire à la dureté des conditions locales, même si elle n'était pas sans incertitude.

Si quelques-uns partaient, d'autres groupes, quant à eux, arrivaient dans l'Aribinda, certains en provenance de régions telles que l'Oudalan où la sécheresse était plus avancée encore. Il s'agissait de Peuls ou de Bella, en chemin vers le Djelgodji, ou s'installant de façon plus durable dans la région, dont les maigres ressources paraissaient leur suffire.

Mais beaucoup n'avaient envoyé aucun membre de leur famille au loin, chercher du travail ou alléger le nombre de ceux qui restaient à nourrir ; ceux-ci connaissaient une situation dramatique. Atteints dans leur force de travail, nombre d'entre eux se trouvèrent contraints de consommer jusqu'à leur réserve de graines, hypothéquant gravement la saison suivante. Telle est la situation que l'on trouvait en février 1984, en plein

cœur de la saison sèche dont l'issue semblait alors incertaine aux habitants de l'Aribinda. Cette année catastrophique réactiva le souvenir des famines anciennes qui entraînaient des hécatombes, comme celle de 1914 qui décima 20% de la population dans la région voisine du Yatenga (Marchal, 1980 : 70 et 83), et amenèrent la dispersion des familles et la vente des enfants contre de la nourriture. Il ne faut pas perdre de vue que les paysans avaient ces situations extrêmes en tête lorsqu'ils envisageaient leur devenir.

La solution à la crise survint dans un domaine où on ne l'attendait pas : l'exploitation minière. D'une façon générale, les inventaires miniers avaient conclu à l'absence d'intérêt du sous-sol, et l'or, dont les teneurs étaient faibles, ne représentait pas une ressource industriellement exploitable. Mais une évaluation dans une optique industrielle n'est pas forcément valable d'un point de vue domestique. Du jour au lendemain, toutes les autres ressources faisant défaut, les habitants de l'Aribinda se sont mis à rechercher de l'or en creusant aux emplacements des filons et en concassant le quartz aurifère pour en extraire quelques paillettes d'or : l'exploitation s'organisa en quelques semaines, donnant naissance à des villages-champignons où tous les commerces, trafics et réseaux venaient s'organiser autour des chercheurs d'or. Ces derniers ramenaient chez eux des blocs de quartz aurifère, qui étaient alors méthodiquement broyés par la maisonnée, de telle sorte qu'en quelques mois il n'y avait dans la région aucun adulte qui restât à l'écart de cette activité. Des migrants et des marchands des régions voisines affluèrent même dans l'Aribinda pour profiter de cette manne inattendue. Si la saison agricole suivante parvint à mobiliser, à nouveau pour quelques mois, les énergies des agriculteurs, ces dernières se tournèrent, vers la recherche de l'or, sitôt la récolte engrangée.

Depuis cette saison catastrophique, la recherche de l'or est devenue une activité habituelle de la saison sèche. C'est ainsi que le dénouement d'une crise agricole survint dans un domaine qui était complètement étranger à l'agriculture, et que le système de production connut un aménagement important, modifiant considérablement le calendrier des activités des occupants de l'Aribinda. Toutefois, ce n'est pas une seule

sécheresse annuelle qui détermine un état de crise, mais une succession d'épisodes critiques qui, au delà des conjonctures annuelles, vont imposer des conditions nouvelles au système de production. C'est pourquoi, parallèlement à cette crise dont nous mesurons l'impact sur le terrain, notre recherche nous amenait à prendre en compte les phénomènes à une autre échelle de temps.

■ La pression démographique croissante depuis le début du XXème siècle

De 2 500 personnes en 1904, la population de l'Aribinda est passée à 42 000 en 1983, soit un taux de croissance moyen annuel de 2,8%. Cet accroissement s'est fait en dépit d'un certain nombre de crises importantes, famines ou épidémies qui eurent lieu en 1914, de 1929 à 1931, de 1949 à 1951, et en 1972-1973. Que la population, malgré les pertes provoquées par toutes ces crises, s'accroisse de façon aussi importante depuis le début du siècle tient d'abord au fait que l'Aribinda est un lieu d'immigration. Les migrants, essentiellement des Peuls et des Mossi, étaient attirés dans la région par toute une série de facteurs, dont les principaux étaient des espaces disponibles, des terres réputées au loin pour leur fertilité, une région à l'écart des postes administratifs qui permet de se soustraire aux recrutements et à l'impôt.

Vers 1870, l'élevage des bovins était pratiquement inconnu dans cette région et les seuls animaux qu'on y élevait alors étaient des chèvres et des moutons. Ce n'est qu'à la décennie 1870-1880, qu'arrivèrent les premiers éleveurs de bovins. Entre 1890 et 1910, de nombreux groupes peuls vinrent du Djelgodji pour fuir les razzias touareg, et échapper aussi à la peste bovine de 1891. La fin du siècle vit arriver les Bella de l'Oudalan, anciens captifs de Touareg. Depuis la famine de 1973, l'Aribinda connaît des arrivées importantes de Gaobé de l'Oudalan qui, venus à la fin des saisons sèches, s'y établissent

souvent de façon définitive. Au total, les éleveurs, Peuls, Sillubé, Rimaibé et Bella, représentaient en 1983 environ 25% de la population de l'Aribinda.

Des estimations permettent de donner une idée globale de la croissance du cheptel bovin, concomitant à ces arrivées : 1904 : 500 têtes ; 1956 : 5 000 têtes ; 1983 : 50 000 têtes. Cette croissance est le fait du cheptel détenu par les éleveurs, mais aussi de celui aux mains des paysans sédentaires, qui ont très tôt adopté, au contact des Peuls, l'élevage des bovins. De même, tous les éleveurs ou presque cultivent ; beaucoup d'entre eux se sont mis à la culture, lors d'une des crises alimentaires ou des épizooties de peste bovine, qui se sont succédé depuis le début du siècle. L'élevage a eu un rôle d'accélérateur de la colonisation de l'espace, dans la mesure où beaucoup de paysans, notamment à partir des années 1950, sont partis s'installer à l'écart des grandes zones cultivées, afin de se livrer à l'élevage en plus de leurs activités agricoles.

Vers 1910 ont lieu, sur les marges méridionales de la région, les premières arrivées de Mossi qui créent leurs propres villages ; ce mouvement se poursuit jusque dans les années 1950, et s'atténue par la suite. Dans la période récente, la création d'établissements permanents est sporadique, et l'essentiel des implantations mossi vers l'Aribinda se résume, toujours dans le sud, à des hameaux de culture pendant l'hivernage. Cependant, les Mossi représentaient cependant près de 20% de la population de l'Aribinda, en 1983.

D'après le recensement national de 1975, le taux de migration de l'ensemble de la population de l'Aribinda s'élevait à 1,45%. Ce taux paraît faible si on le compare à ceux du pays mossi voisin, région d'émigration où des taux de migration excédant 15% ne sont pas rares (Ancey, 1983, 110). Durant la crise climatique de 1983, le taux d'absence de la population de l'Aribinda put toutefois être évalué à plus de 5%. Dans un contexte de forte immigration, qui tend à s'accroître à la faveur des crises, et d'émigration faible, on peut estimer que la croissance de la population demeurera, à peu de chose près, au moins équivalente à ce qu'elle est aujourd'hui. L'évolution des surfaces cultivées de 1955 à 1981 a été la suivante (tableau 1) :

Tableau 1 : Surfaces utilisées et utilisables déduites de la photo-interprétation, 1955 et 1981 (en hectares)

Surface utilisable	S. utilisée (1955)	S. utilisée (1981)
61 900 ha	10 500 ha	29 700 ha

Nous avons tenté de rapporter cette croissance de la population aux surfaces encore disponibles pour l'agriculture, en partant du postulat que les pratiques et choix culturaux, ainsi que les consommations d'espace de chacune des exploitations de l'Aribinda, resteraient inchangés. Nous sommes arrivés à la conclusion que l'accroissement démographique qui, jusqu'alors, s'était inscrit sans trop de contraintes dans un espace encore disponible, finirait par produire, s'il se poursuivait au même rythme dans des conditions d'environnement et de techniques inchangées, un déséquilibre du rapport de la population aux surfaces cultivables. L'on pouvait ainsi situer à la première décennie du XXIème siècle, la mise en culture de toutes les terres disponibles. En fait, cette échéance avait toutes les chances d'être plus proche, si l'on considérait qu'une bonne partie des sols les plus anciennement cultivés seraient devenus alors stériles. Les variations locales, de surcroît, n'étaient pas prises en compte. La saturation foncière serait plus rapide dans certaines zones où l'exploitation des terres sableuses était déjà très avancée. Dans toute la zone au nord d'Aribinda, 70% des sables étaient déjà mis en culture, avec localement des pourcentages plus élevés. La raréfaction de ces terres légères risquait d'accélérer la mise en culture des bas-fonds dont la saturation paraissait plus lointaine. L'élevage serait alors privé de ses meilleurs pâturages, pour être refoulé dans des zones impropres à la culture et très médiocres en fourrage.

Tout semblait indiquer que le moment n'était pas loin où l'accroissement du domaine agricole, qu'il tînt à l'arrivée de migrants ou simplement à la croissance naturelle de la population, ne serait plus possible. Un autre système d'exploitation de l'espace, tant agricole que pastoral, ou encore des solutions extra-agricoles paraissaient, au vu de ce constat, indispensables.

■ La diversité ethnique et technique

L'appellation de Kurumba, conférée par la littérature ethnographique aux habitants de l'Aribinda, masque la diversité des origines d'un peuplement qui peut être schématiquement décrit de la façon suivante : aux Songhay venus de la région de Tombouctou, sur le Niger, vinrent se joindre des Kurumba partis du Yatenga, puis des Mossi venus de Boulsa. Ces derniers succédèrent aux Songhay à la tête de la chefferie. Ces trois composantes, arrivées à la charnière des XVIIIème et XIXème siècles dans la région, constituent ce qu'il est convenu d'appeler les Kurumba. Aribinda demeura longtemps confiné sur un terroir limité aux environs immédiats de la bourgade actuelle et ce n'est que, vers 1870, que des villages essaimèrent tout autour du site initial, afin d'exploiter les terres agricoles disponibles. A partir de cette époque, comme on l'a vu, différents groupes d'éleveurs arrivèrent dans l'Aribinda et, depuis le début du XXème siècle, des agriculteurs mossi s'installèrent dans le pays en y créant leurs propres villages ou bien en s'intégrant dans les villages déjà existants.

La diversité des groupes ethniques qui se côtoient en Aribinda et, corrélativement, la diversité des traditions techniques présentes, apparaissent comme autant de conditions favorables *a priori* aux changements techniques. Dans ce domaine, le trait le plus visible est la coexistence de deux outils utilisés pour les sarclages. Raulin (1967, 103) met en évidence la position remarquable d'Aribinda comme « *point de contact entre les deux techniques* » de la houe et de l'iler. Il met cette dualité en rapport avec la diversité des groupes ethniques présents à Aribinda : « *on constate, écrit-il, que ceux qui utilisent le sarcloir se disent descendants de Songhay alors que ceux qui utilisent la houe sont ou bien de vrais Kurumba ou bien apparentés aux Mossi* ». De plus, l'auteur oppose les « *procédés extensifs* » de ceux qui utilisent l'iler aux « *procédés intensifs* » des autres (id. , 103). La position de Raulin peut être résumée de la façon suivante :

1. L'Aribinda est le lieu de contact de deux traditions techniques ;

2. ces deux traditions techniques sont le fait de deux groupes ethniques ;
3. il n'y pas d'échange entre ces traditions, car les ethnies sont conçues comme des ensembles étanches les uns aux autres.

Les travaux de Kawada (1975) montrent, au contraire, qu'« à côté du conservatisme ethnique au sujet des outils agricoles, on remarque des innovations pour obtenir une plus grande efficacité ». A l'appui de cette conclusion, il cite l'amélioration des houes consécutive à des échanges entre groupes ethniques, dans l'ouest burkinabé, et aussi les transformations des techniques de semailles des Kasséna et des Nouna, par emprunt à leurs voisins mossi. L'enquête sur le terrain amène à aller dans le même sens et à complexifier la façon dont peut se concevoir la diversité des techniques agricoles de l'Aribinda. Des échanges ont bien lieu entre les différentes traditions techniques en présence. L'usage d'un outil de sarclage, s'il a été introduit dans la région par un groupe donné, n'est pas actuellement limité à ce groupe. Ainsi l'iler, qui était inconnu dans l'Aribinda jusqu'aux années 1920, a été introduit par les Bella venant du nord-est. Aujourd'hui, l'usage de cet instrument progresse et est adopté dans l'Aribinda par différents groupes qui cultivaient jusque-là à la houe. A l'inverse, les Mossi sont arrivés dans la région avec la houe et n'emploient presque jamais l'iler. On se trouve dans une situation où, entre ces deux systèmes « purs », identifiables chez les Bella et chez les Mossi, existent tous les compromis et tous les modes de co-existence entre la houe et l'iler.

Dans le domaine des techniques et depuis environ une cinquantaine d'années, on constate qu'on se trouve, dans une situation extrêmement mouvante, faite plus de compromis divers et instables que de correspondances strictes entre les techniques et les ethnies. Peut-on entrevoir un sens à cette diversité technique ? Pour répondre à cette question, nous nous concentrerons d'abord sur l'opération décisive du sarclage. Le sarclage des champs de céréales doit être fait en temps opportun, pour supprimer la concurrence par les mauvaises herbes. Il est l'opération culturale qui absorbe le plus de travail, aussi ; c'est la surface qu'on est en mesure de sarcler qui conditionne l'étendue des champs qu'on cultive.

La houe et l'iler

La houe et l'iler sont deux instruments de sarclage de forme, de conception et de mise en œuvre différentes. La houe a un manche court, de 60 cm à 1 m, qui oblige son utilisateur à travailler courbé. La lame en forme de trapèze mesure une douzaine de centimètres de largeur, sur une dizaine de longueur. La houe est utilisée dans une percussion lancée presque perpendiculaire à la surface du sol. La pénétration plus ou moins profonde de la lame et la texture du sol déterminent ensuite l'importance de la force à appliquer pour retirer l'outil et retourner la terre. Au contraire, l'iler a un long manche, d'environ deux mètres, ce qui permet à l'utilisateur de travailler debout. L'iler agit parallèlement à la surface du sol, dans un mouvement d'arrière en avant qui réalise une percussion posée. La lame de l'outil, en forme de croissant bombé, mesure une trentaine de centimètres dans sa partie la plus large.

Les deux outils agissent de façons très différentes sur le sol : la houe travaille le sol en profondeur, alors que l'iler n'intervient que sur sa couche la plus superficielle. Par son action en profondeur, la houe permet de retourner le sol, en enfouissant les mauvaises herbes concurrentes du mil, et d'effectuer ainsi un léger apport en matière végétale fertilisante. En même temps, la terre est ramenée entre les pieds de mil et accumulée là en petites buttes. Cette technique présente un triple avantage. Dans l'immédiat, l'eau de pluie se trouve concentrée dans la dépression entourant la plante. L'année suivante, le champ bénéficie de l'apport en engrais vert. Enfin à plus long terme, le ruissellement sur la surface du champ est freiné par les buttes. L'iler, par contre, n'agit qu'en surface, en raclant les mauvaises herbes à quelques centimètres en profondeur, de telle sorte que celles qui ont des racines profondes repoussent rapidement et concurrencent le mil dans sa croissance. Aucun buttage n'est évidemment possible avec l'iler, qui ne retourne pas le sol. De plus, l'instrument ne permet pas d'enfouir la matière végétale. De par leur action respective, les deux outils sont utilisés sur des sols différents. L'iler ne peut être utilisée que sur les sables, alors que la houe peut être utilisée sur tous les types de sols, sur les sables comme sur les sols argileux.

Cette comparaison tourne à l'avantage de la houe qui, d'une façon générale, requérant un investissement de travail plus important à la même surface, est un outil plus intensif que l'iler. Les rendements sur les champs cultivés à la houe sont aussi plus élevés ; sur 80 parcelles sur sables où les mesures ont été faites, les rendements à l'iler se situent au-dessous de 300 kg/ha tandis qu'à la houe ils sont proches de 500 kg/ha, sans préjuger des rendements obtenus sur sols lourds, où seule la houe peut être employée et où toute comparaison avec l'iler est impossible.

Les changements techniques et l'identité ethnique

Ceux des Kurumba qui ont adopté l'iler appartiennent à des groupes sociaux bien déterminés. Ce sont d'abord les anciens captifs de la chefferie, puis les nobles qui ont, eux aussi, adopté dans leur majorité l'iler. Il en va de même pour la plupart des lignages d'origine songhay. En revanche, certains groupes semblent être réfractaires à l'iler ; c'est en particulier le cas des maîtres de la terre, parmi lesquels l'usage de cet instrument est encore peu répandu. La coïncidence entre l'ethnie et la technique est la plus forte chez les Mossi et les Bella. Les Mossi, dans leur ensemble, ont conservé l'usage de leur outil d'origine, la houe, et ne sarclent qu'avec cet instrument. A l'inverse, les Bella ne sarclent qu'à l'iler. Cependant cette situation n'est pas aussi rigide qu'on pourrait le croire : certaines familles mossi, alliées par le mariage aux Kurumba, se sont mises à cultiver à l'iler, même si ce type de conversion technique reste encore exceptionnelle. Les Peuls avaient recours, jusqu'à la colonisation française, à leurs captifs, qui étaient chargés des travaux des champs, et ils n'avaient pas directement d'activité agricole. En arrivant dans l'Aribinda, ils se sont sédentarisés et ont adopté l'outillage utilisé dans la zone de leur établissement. A l'ouest et dans le sud de l'Aribinda, ils cultivent tous à la houe. Ailleurs, au contact des Kurumba qui avaient adopté l'iler, ils cultivent avec cet instrument. Le choix technique peut se calquer ainsi strictement sur celui des groupes villageois voisins.

Ainsi, les différentes traditions techniques en présence dans l'Aribinda ne sont pas aussi limitées aux frontières ethniques que le jugeait Raulin. Des résistances existent bien entendu, comme nous venons de le voir, mais les changements techniques ne sont pas achevés et les débats auxquels ils donnent lieu laissent présager des changements futurs.

Les débats en cours

Si les arguments techniques sont importants dans le choix d'un outil, ils ne sont pas les seuls dans ce qu'il faut bien appeler un débat, où sont pris en compte des critères mettant en jeu le statut social et l'appartenance ethnique des individus et des familles.

Les paysans ont parfaitement conscience des différences d'action des deux outils, sur les sols et sur les cultures, et ils savent très bien les exprimer. Ainsi ceux qui prennent position contre l'iler invoquent ses moindres rendements, son action qui favorise l'érosion et dessèche des sols. Les partisans de l'iler ne manquent pas, non plus, d'arguments : la moindre fatigue du sarclage et le gain de temps de travail par rapport à la houe sont mis en avant par tous ses utilisateurs. Certains d'entre eux reconnaissent ses inconvénients, mais justifient leur choix par la nécessité de cultiver de plus grandes surfaces pour compenser la diminution de la pluviométrie. Ainsi, ce n'est point l'immobilisme prêté à la « tradition » qui empêcherait l'intensification de l'agriculture, car les pratiques agricoles les plus intensives sont parfaitement connues et maîtrisées par les paysans.

Dans les arguments sociaux du débat, la distance à la terre et l'attitude imposée par l'outil au travailleur ont une place centrale et une position ambivalente. Pour les Mossi, qui passent leurs journées courbés dans les champs qu'ils cultivent à la houe et qui sont attachés à leur réputation de travailleurs acharnés, l'iler est un outil de Bella et de paresseux. Cependant, le débat social concernant l'iler ne se limite pas à ces deux positions contrastées et l'iler ne signifie pas seulement la « paresse » et la condition inférieure des Bella qui, bien qu'émancipés depuis longtemps de la dépendance de

leurs maîtres touareg, conservent de leur servilité passée un statut inférieur. Cultiver debout signifie bien autre chose. L'iler est ainsi l'outil des nobles. Ceux-ci, privés du travail de leurs captifs depuis la colonisation, sont réduits par nécessité à cultiver eux-mêmes. Demeurer debout pendant les sarclages et travailler sans toucher la terre est une façon, pour eux, de manifester leur détachement à l'égard du travail auquel ils sont contraints et d'affirmer leur statut éminent. Et si l'iler est en soi un instrument moins efficace que la houe, il existe des palliatifs à son action moins favorable sur le sol et sur les cultures.

Ainsi, les éleveurs, qui cultivent à l'iler, font fumer leurs champs par leur bétail, et beaucoup d'autres exploitations de sédentaires, qui cultivent également à l'iler, possèdent un troupeau qui leur permet de compenser les insuffisances du sarclage à l'iler par la fumure. Pour tous ceux-ci, le moindre travail fourni pour les sarclages est le signe de l'aisance que leur donne la possession d'un troupeau. Il en va de même pour ceux qui ont les moyens d'organiser des invitations de travail pour les sarclages. L'iler utilisé à ces occasions permet, conjugué au nombre des participants, de travailler en peu de temps une grande étendue⁴. Dans ce cas, l'iler apparaît dans une situation où une famille fait preuve de façon ostentatoire de sa capacité à mobiliser de la main-d'œuvre et manifeste ainsi, tout autant ses relations sociales, qu'une certaine prospérité.

Comme ces quelques exemples le montrent - et l'on pourrait en évoquer bien d'autres -, il n'y a pas de correspondance univoque entre une valeur attribuée à l'iler et un statut social ou une appartenance ethnique. Au contraire, l'iler est investie de multiples valeurs contradictoires, qui sont autant de signes d'une situation mouvante annonciatrice de changements possibles.

⁴ Dans le cas de la culture à la houe, les invitations pour les sarclages existent, mais les observations conduites sur un nombre important de parcelles démontrent qu'elles sont moins fréquentes et qu'elles impliquent un nombre inférieur de participants.

Le jeu sur la diversité en réponse à l'incertitude climatique

Nous avons choisi les instruments utilisés pour les sarclages, pour mettre en évidence les échanges qui ont lieu entre les différentes traditions techniques qui se rencontrent dans l'Aribinda. Mais de multiples autres échanges ont eu lieu ou auront lieu. Ainsi les Kurumba, qui au début du siècle ne cultivaient que le mil (*Pennisetum typhoides*) dans des champs sableux à des fins vivrières, se sont mis, avec l'arrivée des Mossi, à cultiver les sols argileux de bas-fonds pour y faire pousser du sorgho (*Sorghum bicolor*). De plus, pour chacune de ces deux espèces de céréales cultivées, de nouvelles variétés sont expérimentées et mises en culture. Pour donner une idée de cette diversité, les mils sont représentés par au moins sept variétés, et les sorghos, par plus de quatorze. Avec l'arrivée des éleveurs, la fumure des champs est devenue une pratique courante. De nouvelles et multiples combinaisons sont réalisées entre tous ces éléments de la production que l'on peut désigner comme autant d'innovations. Ces innovations vont-elles dans le sens d'une intensification de l'agriculture ?

Nous avons vu que l'iler était sans nul doute un outil extensif, ou du moins un outil plus extensif que la houe. Mais un outil ne peut suffire, à lui seul, à caractériser l'évolution de l'ensemble de l'agriculture. La consommation croissante d'espace est un trait significatif des changements en train de se produire dans l'Aribinda. En effet, l'espace utilisé par l'agriculture s'accroît à un rythme plus rapide que la population. Depuis le début du siècle, la surface agricole par habitant a plus que doublé, passant de 0,5 hectare/habitant à 1,2 ha en 1983. Dans la période récente, cette augmentation a été sensible puisqu'en 1950, la surface agricole par habitant n'était que de 1 hectare. L'iler, qui permet de cultiver plus vite et à moindre peine, est l'instrument privilégié de cet accroissement. Beaucoup d'agriculteurs, en utilisant l'iler, s'engagent délibérément dans l'extension des surfaces qu'ils cultivent et ont un comportement comparable à celui des pasteurs, qui accroissent la taille de leur troupeau afin de minimiser les pertes en cas de saison

déficitaire. Ce raisonnement, si on en considère les effets pour l'ensemble de la région, accélère l'échéance de la saturation de l'espace agricole.

Mais la course à l'espace s'accompagne, en même temps, du morcellement des parcelles en culture et de leur dispersion. Cette dispersion résulte d'une stratégie tout à fait consciente des paysans, qui prend en compte une des caractéristiques des précipitations sahéniennes, à savoir leur irrégularité dans l'espace. Ainsi par exemple, en 1982, en deux lieux distants de seulement 10 km, la pluviométrie a été respectivement de 281 et 434 mm, et a permis dans la première localité une récolte seulement suffisante, alors que l'année était globalement favorable. En dispersant les parcelles dans l'espace, les paysans visent donc à répartir entre elles les chances d'une récolte. Cette dispersion se réalise de plusieurs façons. Les champs collectifs des exploitations qui étaient autrefois d'un seul tenant, sont maintenant divisés en plusieurs parcelles, souvent très distantes les unes des autres. Dans le cas des sarclages à l'iler, la dispersion des parcelles est purement spatiale, sur sols sableux porteurs de mil. Lorsque la houe est utilisée, la dispersion s'opère à la fois dans l'espace et sur des sols aux potentialités différentes, puisque la houe permet de sarcler aussi bien les sols légers sur sables que les sols lourds des bas-fonds. Dans ce dernier cas, les sols de bas-fonds, mieux alimentés en eau, sont cultivés en sorgho.

Le mil et le sorgho, qui fournissent la nourriture de base, sont donc eux aussi l'objet de cette stratégie de dispersion. A la quasi monoculture du mil, qui prévalait au début du siècle, s'est substituée une dualité générale mil-sorgho, moins vulnérable aux aléas climatiques. De plus, la culture d'une seule variété de ces deux céréales devient tout à fait exceptionnelle. Si les variétés à cycle court sont reconnues par les paysans comme les mieux adaptées à la conjoncture climatique, les variétés anciennes à cycle long n'en sont pas pour autant abandonnées. Quelquefois les semences de différentes variétés sont mêlées et semées ensemble sur la même parcelle : la spéculation sur la durée des cycles végétatifs répond aux aléas de la pluviométrie.

Cette stratégie de dispersion se retrouve enfin dans l'utilisation de la fumure, de l'outil de sarclage et de l'investissement en travail, trois facteurs qui, combinés, permettent d'obtenir les meilleurs rendements. Le plus souvent, les parcelles travaillées à l'iler reçoivent un apport en fumure, qui ne fait que compenser l'absence d'enfouissement des matières végétales. Dans la culture à la houe, l'investissement en main-d'œuvre et la fumure sont deux facteurs qui semblent s'exclurent. L'investissement en travail est important sur les champs non fumés, alors que les champs fumés ne bénéficient que d'un investissement de main-d'œuvre réduit. Sur un champ donné, les pratiques intensives sont exclusives les unes des autres, au lieu d'être utilisées ensemble en vue de rendements optimaux.

■ Le déficit organisé

On se rend compte qu'il est difficile de conclure catégoriquement à la tendance à l'extensification ou à l'intensification de l'agriculture de l'Aribinda, d'autant plus qu'en examinant de plus près différentes exploitations, employant plutôt l'un ou l'autre des instruments de culture, il n'apparaissait pas de différence significative dans les résultats obtenus au plan de la satisfaction des besoins vivriers (Guillaud 1993, 192). Certes, lors de la sécheresse, on pouvait penser que ce déficit était la conséquence d'une situation générale climatique et démographique, que les paysans subissaient passivement, attendant le retour de périodes plus fastes. Toutefois, la comparaison avec les résultats économiques d'une année jugée « normale », voire « favorable », fut particulièrement instructive.

Lors de l'enquête menée en période de sécheresse, la production moyenne par exploitation pouvait être comparée à celle de l'année précédente (tableau 2) :

Tableau 2 : Production moyenne de céréales par exploitation (1982-83)
(échantillon : 53 familles villageoises et 34 familles d'éleveurs)

(en litres de céréales)	1982	1983
villageois	2013	260
éleveurs	1185	129

Tableau 3 : Autosuffisance assurée par la récolte de 1982, en mois de nourriture (échantillon : 87 exploitants)

nombre de mois de nourriture assurée	nombre d'exploitants concernés sur 10
moins de 3	1
de 3 à moins de 6	1
de 6 à moins de 9	3
de 9 à moins de 12	2
plus de 12	4

Nos travaux avaient permis d'estimer les besoins vivriers à 200 litres de grain par personne et par an. Ce que cette enquête nous permit en fait de découvrir, c'est que, même lors des années normales, la production vivrière ne semblait pas organisée pour couvrir la totalité des besoins des exploitants (tableau 3). En 1982, qui fut une année « satisfaisante » du point de vue climatique, les exploitants engrangèrent en moyenne neuf mois de nourriture, ce qui permet de calculer que le taux de couverture habituel des besoins vivriers s'élève à 75%.

Ainsi, est-il aujourd'hui « normal », pour une partie importante des exploitants agricoles, de ne jamais produire suffisamment pour couvrir les besoins de la maisonnée. La soudure jusqu'à la récolte suivante est, en principe, assurée par la consommation de céréales de cycle hâtif (mil et sorgho) et par l'achat de vivres rendu possible par la vente de petit bétail, ou par les revenus d'une activité extra-agricole comme le petit commerce. D'autres ressources sont représentées par les tributs en vivres ou en travail qui obligent les paysans vis-à-vis des chefs de village, des lignées de l'aristocratie ou encore de certains groupes tels que les forgerons.

*

De cette idée de déficit subi, l'on passe ainsi à la notion de déficit organisé, comme si celui-ci était désormais devenu l'un des éléments d'une stratégie mise en œuvre par les habitants de l'Aribinda. En fait, le débat sur l'intensif-extensif s'en trouve faussé, pour ne pas dire en décalage par rapport à la réalité, puisqu'il n'y a jamais d'option franche et définitive pour une pratique en particulier, et que la signification sociale des choix techniques vient donner une dimension nouvelle à chacune des options. Dans l'ensemble de la région, les pratiques intensives coexistent ainsi avec d'autres, qui sont franchement extensives, et cette contradiction apparente trouve sa rationalité dans un comportement général, qui est avant tout un jeu sur la diversité. Contraints de composer avec les hasards du climat, les paysans de l'Aribinda ne veulent pas prendre le risque de jouer leur survie en misant tout sur une seule « case ». En étalant les risques par la diversité de l'outillage, des sols, des espèces et des variétés cultivées et, enfin, par la diversité des activités elles-mêmes comme l'a montré l'exemple de la recherche de l'or, ils n'ont aucune autre certitude que celle de ne jamais vraiment gagner. Mais à chaque saison, le jeu sur la diversité vient nourrir la fragile espérance de ne pas tout perdre.

Bibliographie

- Ancey (G.), 1983, *Monnaie et structure d'exploitation en pays mossi, Haute-Volta*. Orstom, Paris, collect. Initiations, Doc. techn. , n° 57, 240 p.
- Dupré (G.) et Guillaud (D.), 1984, *Rapport préliminaire sur la situation alimentaire dans le pays d'Aribinda*. Orstom, Ouagadougou, 34 p. multigr.
- Dupré (G.) et Guillaud (D.), 1988, L'agriculture de l'Aribinda (Burkina Faso) de 1875 à 1983. Les dimensions du changement. *Cah. Orstom, Sci. Hum.* , 24, 1 : 51-71.
- Guillaud (D.), 1993, *L'ombre du mil, un système agropastoral sahélien en Aribinda (Burkina-Faso)*. Orstom, Paris, coll. « A travers champs », 321 p.
- Kawada (J.), 1975, *Technologie voltaïque*. République de Haute-Volta, Musée National Voltaïque, Ouagadougou, 50 p. multigr.
- Marchal (J.Y.), 1980, *Chronique d'un Cercle de l'AOF, Ouahigouya, Haute-Volta, 1908-1941*. Orstom, Paris. Trav. et Doc. n° 125, 215 p.

Marchal (J.Y.), 1984, Lorsque l'outil ne compte plus : techniques agraires et entités sociales au Yatênga, *Cahiers Orstom, série Sci. Hum.*, vol. XX, n° 3-4 : 461-69.

Raulin (H.), 1967, *La dynamique des techniques agraires en Afrique tropicale du nord*. CNRS, Paris, 202 p.



« Le temps des petits riens »

L'administration du Soudan (A.O.F.) en
1940

Jean-Yves Marchal
Géographe

Il m'est arrivé d'exploiter les archives de la France d'Outre-Mer (F.O.M.) au moment de la « sécheresse » du début des années 1970. Ayant eu la chance de découvrir à Ouagadougou une mine de documents administratifs concernant le cercle de Ouahigouya - Michel Izard m'expliquera, plus tard, que ces documents avaient été rassemblés à l'IFAN, devenu CNRST, sur les recommandations du dernier Gouverneur de la Haute Volta - j'ai voulu d'abord rendre compte de ce que les rapports des administrateurs racontaient des années agricoles déficitaires (Marchal, 1974).

■ Le temps des archives

En 1974, à la demande de Gérard Ancey, alors économiste de l'Orstom œuvrant en Haute Volta, et de Marc Augé, qui n'était pas encore directeur de la Maison des Sciences de l'Homme, à Paris - tous deux souhaitaient une exploitation plus complète des archives coloniales auxquelles j'avais accès- j'ai pris goût à la lecture des vieux documents jusqu'à pouvoir composer un recueil appelé « Chroniques d'un cercle de l'A.O.F. » (Marchal 1980).

Des documents qui dépérissent

Le temps a passé. Ce n'est qu'en 1986, que je me suis à nouveau intéressé aux régions sahéliennes et soudaniennes à propos de

la rédaction du volume « Les Afriques au sud du Sahara » (1994) de la collection Géographie Universelle dirigée par Roger Brunet. Toutefois, c'est surtout à la fin de l'année 1995 que j'ai repris pied dans le pays que j'avais connu comme étant la Haute Volta et qui s'appelle dorénavant le Burkina Faso.

C'est alors que l'idée m'est venue de poursuivre l'étude des archives à partir de 1940-41, dates auxquelles j'avais arrêté le dépouillement pour la rédaction des « chroniques ». A cette intention, je suis revenu sur les lieux, en mars 1998, mais je n'ai pas retrouvé les documents espérés. Après s'être étonné avec moi de cette absence, le nouveau directeur des Archives Nationales m'a donné un ordre de mission pour tenter de localiser ce qui pouvait encore être sauvé des documents administratifs détenus dans les anciens bâtiments du cercle de Ouahigouya, actuellement siège du Haut Commissariat du Yatenga.

Cette tentative m'a conduit à un réduit où se trouvaient entassées des piles de papiers inexploitable dans l'état : sous plusieurs machines à écrire réformées, il y avait sur deux mètres d'épaisseurs, des liasses de bordereaux, à la fois coagulées sous l'effet des fuites du toit depuis plusieurs saisons des pluies et mangées par les termites. Face à cette désolation, j'ai fait marche arrière. En conséquence, je crains qu'il ne soit plus possible, au Burkina Faso, de poursuivre la recherche sur archives de ce qu'a été le cercle de Ouahigouya. Peut-être qu'ailleurs, je pourrais trouver ce que je cherche. Mais, aujourd'hui, je fais le point avec ce dont je dispose.

Parce qu'il est admis que les rapports des commandants de cercle étaient centralisés auprès du gouverneur de la colonie, que celui-ci adressait ses propres rapports au Gouvernement général (à Dakar ou à Abidjan, selon la localisation des cercles de Haute Volta, entre 1932 et 1948), et que le Ministère des Colonies ne recevait, à Paris, que les rapports du Gouvernement général de l'A.O.F., il est probable que les Archives de la France d'Outre-Mer rassemblées aujourd'hui à Aix en Provence ne détiennent pas les écrits de première main rédigés à Ouahigouya. Il se peut que je trompe mais personne, à ce jour, ne m'a mis en défaut.

Avec le temps tout s'évanouit

Je me retrouve donc pour l'année 1940 avec trois fois rien. Et, même s'il existe d'autres documents archivés à Dakar, à Abidjan ou en France, à propos du cercle de Ouahigouya, pour la même année, il est intéressant, compte tenu du temps passé, d'observer une administration du territoire très tatillonne. En gros, une administration qui, quoi que soient les événements nationaux et mondiaux, accomplit son travail, avec régularité, ce qui peut faire sourire, avec le recul du temps.

Des pauvres documents de l'année 1940 que j'ai pu relire en mars 1998, outre la correspondance à propos de la navette postale entre Koulouba et Ouahigouya et les télégrammes échangés pour savoir quel type d'automobile il était bon d'offrir au Yatenga Naaba, j'ai découvert deux autres sujets : l'un intéressant les *affaires politiques* à propos d'un pauvre hère, musulman de son état, arrêté dans sa pérégrination vers la Mecque et l'autre, les *affaires administratives internes* à propos des limites d'une chefferie peule. Je n'évoquerai pas cet ultime sujet, qui couvre la période de février à avril 1940, parce que, comme l'intitulé l'indique, il n'est question que de partage de terrains pastoraux entre chefferies peules, au nord de Ouahigouya : rien que des termes juridiques assortis d'admonestations lancées par l'administrateur à l'endroit des bergers qui n'avaient que faire de limites dans leurs parcours pastoraux. Un sujet toujours d'actualité.

Au total, je retiens trois sujets qui peuvent paraître sans intérêt au moment où la France, déjà en guerre, va vivre l'invasion allemande et les déplacements de population sous les mitraillages des avions de la *Lutwaffe*. L'administration de l'A.O.F. fait son travail. Voici les trois sujets présentées dans l'ordre de leur classement d'archive (Gervais, 1984).

Affaires administratives et judiciaires (janvier-avril 1940)

Entre janvier et avril 1940, pas moins de sept documents sont échangés entre divers services, qui se renvoient la balle, pour ne parler que de la possibilité de changer un véhicule contre un autre, à la demande du Yatenga-Naaba.

Lettre du Yatenga-Naaba adressée, de Bamako, directement au Gouverneur du Soudan, le 17 janvier 1940.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous exposer ce qui suit. Ma voiture étant en très mauvais état, je viens très respectueusement auprès de vous afin de solliciter une aide. Maintenant, je fais de nombreuses tournées dans les villages et, avec ma vieille voiture, je ne peux faire tous les jours les voyages que je désire faire.

J'ai vu une voiture chez Monsieur Larrieu et vous demande respectueusement de m'aider à l'obtenir, soit en ajoutant une somme de 10 000 F à la mienne contre celle que je désire.

Veillez agréer, Monsieur mon Gouverneur, je vous prie, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

signé : le Yatenga-Naaba de Ouabigouya.

Télégramme-lettre n° 602 APA/2 du 29 janvier 1940

à Monsieur l'Administrateur de Ouabigouya.

Honneur vous faire parvenir ci-joint copie lettre adressée par Chef Yatenga relativement à une demande de remplacement de sa voiture automobile. Vous prie vouloir bien examiner bien fondé cette requête et conseiller au Yatenga-Naaba de m'écrire dorénavant sous votre couvert, ne serait-ce que pour me rendre compte que les lettres émanent bien de lui.

Au demeurant, cette manière de faire constituerait une marque de déférence vis-à-vis de son commandant de cercle, qu'il y a lieu de respecter.

signé : Gouverneur par intérim, Soudan.

Télégramme-lettre confidentiel, n° 1/C. du 21 février 1940

à l'attention du Gouverneur du Soudan, Koulouba.

Le Yatenga-Naaba n'a jamais eu connaissance du contenu de cette lettre, datée de Bamako le 17 janvier, et écrite sans doute par un Européen à la demande de son chauffeur Rawa Sawadogo, qui avait été à Bamako chercher un arbre de différentiel neuf. Néanmoins, le Yatenga-Naaba est, depuis très longtemps, en train de parler à mon insu, avec Monsieur Larrieu, pour l'acquisition d'une voiture.

Assez naïf, il s'est figuré pouvoir obtenir un camionnette neuve de 35 000 F au minimum, en échange de sa vieille voiture, qui vaut bien trois ou quatre mille francs, et d'une petite soulte, à déterminer, mais il m'a toujours assuré que cette soulte serait payée par la vente de bœufs de ses pâturages, soit le plus clair de son capital.

Pour éviter que l'achat d'une nouvelle voiture ne soit, en définitive, comme celui de l'ancienne, payé par des dons coutumiers, je me permettrais de saisir l'occasion pour vous demander s'il n'est pas possible de faire réviser sa vieille voiture, au compte du budget local, par le garage des Travaux Publics.

Elle lui est bien suffisante pour les tournées qu'il fait et qui ne sont toujours bornées qu'au parcours, une fois par semaine, des trois kilomètres aller-retour qui séparent sa résidence des bureaux du cercle.

signé : Administrateur de Ouahigouya.

Télégramme-lettre n°1 480 APA/2 du 2 mars 1940,

de Koulouba à Cercle de Ouahigouya,

Référence : votre T.L. du 21 février 1940.

Me référant à votre T.L. susvisé, honneur vous faire connaître que garage des Travaux Publics, consulté sur remise en état éventuelle voiture Yatenga-Naaba, me rend compte des difficultés que présente une telle solution, par suite du manque de pièces détachées pour un modèle déjà ancien.

En conséquence, me paraît préférable laisser Yatenga-Naaba continuer pour parler avec la maison Larrieu, en vue acquisition d'une automobile neuve ou en bon état, s'il le désire, avec reprise de l'ancienne.

Honneur vous prier bien vouloir expliquer Yatenga-Naaba les

difficultés rencontrées pour mise en état sa voiture et que, s'il désire acheter une voiture neuve, suis disposé l'aider pour qu'il achète cette voiture aux meilleures conditions.

signé : Desanti, gouverneur p.i. du Soudan.

Télégramme-lettre (Affaires politiques) n° 388/T.P., 4 mars 1940

Chef du service Travaux Publics à Gouverneur du Soudan.

Suite votre transmission n° 81/APA-2 du 27 février 1940, s'il s'agit d'une vieille camionnette B-14, la réparation sera, sinon impossible, sûrement très longue par suite du manque de pièces de rechange pour ce modèle qui date de 1928 ou 1929. Il serait préférable d'essayer obtenir une voiture en très bon état, en demandant au vendeur une reprise de la vieille.

signé : Chef des Travaux Publics, Soudan.

Télégramme-lettre n° 387, 17 avril 1940

*Administrateur Ouahigouya à Gouverneur du Soudan,
Référence votre n° 1 480/2 du 9 mars 1940.*

Le Yatenga-Naaba m'a assuré avoir envoyé sa vieille camionnette 800 kilos Renault à Bamako, au garage Larrieu.

Il vous fait demander de bien vouloir faire traiter la reprise de cette voiture par la maison Larrieu et de l'achat, en échange, d'une camionnette neuve d'égale puissance et de semblable contenance.

Il vous remercie profondément de l'aide bienveillante que vous lui offrez pour acheter cette voiture aux meilleures conditions.

Voici, enfin, de quelle manière il se propose de payer la soultte.

Il vous demande l'autorisation d'exporter à Bobo Dioulasso vingt-cinq de ses bœufs qu'il compte vendre, là bas, mille francs chacun.

Ici, il ne pourrait pas en tirer plus de quatre cents francs pièce.

Il m'a affirmé ne pouvoir disposer d'une somme plus forte.

signé : Lamiray, Administrateur Ouahigouya.

Télégramme-lettre, n° 2 562 APA/2, 27 avril 1940

*Gouverneur par intérim du Soudan à Cercle de Ouahigouya,
Références, les messages du 9 mars et 17 avril 1940*

Suite correspondance susvisée, relative objet analysé ci-contre

(voiture Yatenga-Naaba), bonheur vous faire connaître que Maison Larrieu se trouve actuellement dans impossibilité faire offre reprise camionnette Yatenga-Naaba, n'ayant aucune voiture neuve, même modèle ou autre, lui proposer. Usines Renault ne livrent plus, depuis quelques mois, matériel roulant de cette catégorie. Par ailleurs, Etablissements Peyrissac et Vezia consultés ont donné même réponse, en précisant que constructions Peugeot et Citroën étaient actuellement réservées par priorité à la défense nationale. Il faut donc s'attendre à important délai avant de trouver sur place, à Bamako, une voiture pouvant satisfaire le Yatenga-Naaba. Toutefois, question ne sera pas perdue de vue et, dès que possibilités se présenteront, ne manquerai pas aviser Yatenga-Naaba, par votre intermédiaire.

signé : Desanti, gouverneur p.i. du Soudan.



Le chef coutumier du Yatênga, dont il est question, n'est pas n'importe qui. Il s'agit de Naaba Tigré, un des grands Yatênga-Naaba de l'histoire de cette région du Nord-Haute Volta qui, dans le cadre du Soudan français (1932-1947), a commandé plus de cent chefferies réparties du Sourou (cercle de Tougan) à l'Aribinda (proche du cercle de Dori, Niger), soit environ 400 000 habitants (recensements de 1932 et 1936). Au mieux de ses pouvoirs traditionnels, il a collaboré pour aider l'administration à recruter, deux fois par an, des centaines de travailleurs pour les chantiers forestiers et les plantations de la colonie voisine de Côte d'Ivoire, de même qu'à réquisitionner régulièrement des dizaines de familles pour peupler, en colonat (cultures de riz et de coton), l'Office du Niger, aménagé sous la direction de l'ingénieur Belime, depuis 1933.

Cela dit, on reste confondu devant la manière dont l'administration française parle de ce Naaba, comme d'un roitelet capricieux qui aurait exigé le changement de sa voiture, principalement aux frais de l'Etat. Précisons qu'« exporter à Bobo Dioulasso » des têtes de bétail signifie passer la frontière entre le Soudan et la Côte d'Ivoire puisque depuis 1932, Bobo Dioulasso relevait de la Haute Côte d'Ivoire.

L'administration locale doit bien au Yatenga-Naaba, compte tenu des services rendus, une aide pour le renouvellement de son « véhicule de fonction » mais, comme d'habitude, elle est tatillonne, voire pingre. Seul l'Administrateur de Ouahigouya défend la sollicitude de celui qui est en titre le Chef du Yatenga, soit l'indispensable interlocuteur sans qui administrer le cercle de Ouahigouya deviendrait une affaire impossible. Ce commandant de cercle s'appelle Laniray (ou Lamiray). Il est resté en poste de juin 1938 à avril 1941. Selon le souvenir des gens du cru, il a été un « bon Commandant ».

Mais pourquoi donc ranger cette demande de véhicule dans la rubrique « affaires administratives et judiciaires », voire (dans le cas du T.L. du 4 mars 1940), dans la rubrique « Affaires politiques » ? Faudrait-il en déduire que les chefs de service tenteraient de « se couvrir » pour une affaire bénigne, parce qu'il n'y a pas de Gouverneur en titre et qu'ils ne savent pas à quel saint se vouer ?

■ Inspection des services administratifs (juillet 1940)

Pour le mois de juillet 1940, il existe un paquet de quatorze petits feuillets « télégrammes-lettres » envoyés par les gérants des postes (qui sont-ils ? parfois des chefs de subdivision, parfois des commerçants), le long du parcours Koulouba (Bamako)-Ouahigouya, aller-retour, télégrammes dont la teneur est de rendre compte des heures d'arrivée et de départ de la fourgonnette chargée du courrier. Les dates précises ne sont pas données, ce qui importe peu.

Mercredi

départ Koulouba (Bamako)	17 h.
arrivée Ségou	22 h.

Jeudi

départ Ségou	11 h.
arrivée Koutiala	22 h.

Vendredi

départ Koutiala	05 h.
arrivée Nouna	11 h.
départ Nouna	12 h.
arrivée Dédougou	13 h. 30
départ Dédougou	14 h.
arrivée Tougan	16 h. 30
départ Tougan	17 h.
arrivée Ouahigouya	19 h.

Samedi

départ Ouahigouya	09 h.
arrivée Tougan	11 h.
départ Tougan	12 h.
arrivée Dédougou	14 h. 30
départ Dédougou	15 h.
arrivée Nouna	17 h.

Dimanche

départ Nouna	04 h.
arrivée Koutiala	11 h.
départ Koutiala	12 h.
arrivée Ségou	19 h.

Lundi

départ Ségou	05 h.
arrivée Baguineda	10 h. 30
arrivée Bamako	12 h.



Quel beau record ! En moins de six jours, accomplir ce trajet d'environ 1 300 kilomètres aller-retour, sur des pistes en terre, en pleine saison des pluies, sans compter les passages de radiers (les ponts en bois sont peu nombreux en 1940) mérite des félicitations. On rêverait aujourd'hui d'une telle ponctualité entre Mali (ex-Soudan) et Burkina Faso (ex-Haute Volta). Quand on connaît la route (à cette époque, elle passe par Koutiala), on demeure admiratif sur la rapidité du courrier tel qu'annoncé par ce rapport d'inspection. Qu'il y ait des retards d'une étape à l'autre semblent tout à fait normal. Et, pourtant, l'inspection râle.

Des retards sont biffés au crayon rouge sur les télégrammes reçus à Koulouba : « une heure de retard » à tel endroit écrit un agent ; « des ennuis de moteur » ou « une attente pour passer telle rivière » explique le chauffeur. Avec le recul, pourrait-on se permettre de qualifier de « flics » ces gérants des postes qui adressent leur télégramme à Koulouba-Bamako ? Certainement pas. La fêrle administrative n'était pas un vain mot en A.O.F. Les gérants répondaient aux ordres donnés. Les coups

de crayon portés en marge des télégrammes prouvent qu'il y avait à Koulouba, à ce moment là, une inspection du service des postes, laquelle effectuait son travail de vérification. Un sourire triste peut venir aux lèvres quand on se rappelle que nous sommes en juillet 1940.

■ Affaires politiques (mai-octobre 1940)

Sous cette rubrique, sont rangés cinq documents faisant état du suicide dans le cercle de Ouahigouya d'un « marabout errant » venu de Saint-Louis du Sénégal, marabout arrêté à la limite orientale du cercle et donc de la frontière entre la colonie du Soudan et celle du Niger (cercle de Dori). L'événement semble revêtir de l'importance puisque trois colonies sont concernées : outre celles que nous venons de citer, le lieu de provenance du disparu : le Sénégal. Il ne s'agit que d'un homme qui, à pied, a déjà franchi plusieurs centaines de kilomètres sans être inquiété. Peu importe. Toute la législation est mise en œuvre pour rendre compte d'un fait classé dans les Affaires politiques, probablement parce que l'homme appréhendé se suicide avec une arme immatriculée.

Afin d'éviter les répétitions, notamment avec les procès-verbaux des témoins, nous choisissons trois documents parmi les cinq disponibles.

Télégramme-lettre n° 940 P/S, 19 août 1940

Procès verbal adressé à Monsieur le Gouverneur par intérim du Soudan.

L'an 1940 et le 19 août, par devant nous, Laniray administrateur commandant le cercle d'Ouahigouya, assisté de l'interprète auxiliaire Adama Toufado, a comparu le nommé Bilali Foulani, fils de feu Djuelfaba et de feu Gumbo Djeneba, né à Bani, en service à Dori, âgé de cinquante ans environ, garde de cercle de deuxième classe, qui nous a fait la déclaration suivante (à propos d'un « marabout errant » arrêté le 17 mai) :

- Je suis parti de Dori le 6 août, sur l'ordre du Commandant de

cercle, pour escorter jusqu'à Ouabigouya un nommé Bâ Boubou, jeune homme d'une vingtaine d'années, à peu près. Nous sommes arrivés au village de Tauremba, dans l'après midi du 10. Un certain Bilali nous a prêté bénévolement une case dans laquelle nous avons passé la nuit du 10 au 11 août. Avec l'intention de repartir du village le lendemain matin, de très bonne heure. Malheureusement, nous en avons été empêchés par la pluie qui n'a cessé de tomber que le 11 août, vers midi.

- A cette heure-là, le chef de village nous a fait apporter à manger. J'ai pris mon repas avec Bâ Boubou dans notre case. Le repas terminé, Boubou m'a demandé du fil pour raccommoder ses vêtements. Après lui en avoir donné, je suis allé satisfaire un besoin naturel et ai malheureusement laissé mon mousqueton et ma cartouchière dans la case où se trouvait Bâ Boubou. En revenant de la brousse, à cent mètres environ de la case, j'entends une détonation. Je m'arrête pour écouter d'où vient le bruit. Pensant que c'était le bruit d'un chasseur, je reprends tranquillement ma marche vers la case.

Arrivé devant la porte, j'aperçois avec stupéfaction une épaisse fumée qui s'en échappait. Non loin de là, deux hommes se trouvaient qui cultivaient leurs champs. La fumée dissipée, je vois Bâ Boubou étendu à même le sol, sur le dos, le mousqueton sur la poitrine et le gros orteil de son pied droit dans la bretelle de l'arme. Il ne remuait pas, mais le sang lui coulait encore de la tempe droite dont la joue était entièrement enlevée. Des fragments de cervelle avaient jailli du sommet du crâne.

- Je suis ressorti de la case, laissant le corps dans l'état où je l'avais trouvé, pour demander aide aux deux cultivateurs qui, comme moi, n'avaient entendu que le coup de mousqueton. J'envoie quelqu'un prévenir le chef rimaïbe, Bedari, qui se trouvait aux champs.

- A son arrivée, je lui raconte l'affaire. Il me demande s'il faut enterrer le cadavre. Je lui fait part de mon intention de le faire transporter à Ouabigouya. Il m'a procuré des hommes pour le transport. Mais, en arrivant à Tulfé, la décomposition du corps était devenue telle qu'on ne pouvait le supporter davantage. J'ai dû le faire inhumer en ce village avant de venir vous mettre au courant de l'événement. Bâ Boubou n'avait pas d'argent sur lui. Je vous apporte sa carte d'identité et un manuscrit arabe. C'est tout ce qu'il possédait.



Interprète : Vous a-t-il semblé sain d'esprit ?

B. Foulani : Je crois qu'il était quelque peu fou car, depuis notre départ de Dori, il ne m'adressait que très rarement la parole et aux seuls moments de nos repas. Par contre, il passait ses journées et ses nuits à prier.

Interprète : Connaissez-vous ces deux hommes qui vous ont vu revenir vers la case, après le coup de mousqueton ?

B. Foulani : J'ignore leur nom, mais je les reconnaîtrais si je les revoyais.

Interprète : Etes-vous certain que Bâ Boubou s'est volontairement donné la mort ?

B. Foulani : J'en suis certain.

Interprète : Le mousqueton était-il chargé quand vous l'aviez laissé dans la case, auprès du défunt ?

B. Foulani : Non. Mais je possédais en tout et pour tout qu'une seule cartouche que j'avais au fond de ma cartouchière, auprès du fusil, lorsque je suis sorti.

Interprète : Comment vous êtes-vous procuré cette cartouche ?

B. Foulani : Je l'ai ramassée par terre, dans les bureaux du cercle de Dori. Elle avait été oubliée par le Commandant Foucher et le brigadier-chef Kamnagomni lorsqu'ils avaient recompté les cartouches, avant de les enfermer dans leurs caisses.

signé : Laniray, Administrateur du cercle de Ouahigouya.

Cercle de Ouahigouya, Certificat médico-légal, 20 Août 1940

Je soussigné B.M. Keita, médecin auxiliaire, sur réquisition de Monsieur l'Administrateur commandant le cercle de Ouahigouya, certifie m'être rendu à Tulfè, avoir exhumé et examiné le corps du nommé Bâ Boubou, originaire de Matam, et constaté ce qui suit :

- corps en état de décomposition complète, parties molles liquéfiées ;

- à l'examen de la tête, on constate une fracture totale du maxillaire inférieur, une fracture multiparcellaire du pariétal gauche, avec large perte de substance osseuse, avec irradiation au frontal, au rocher, à la lame criblée de l'ethmoïde. Fracture linéaire du pariétal droit, avec irradiation vers l'occipital et la base du crâne.

Par ailleurs, rien à signaler.

En résumé, le nommé Bâ Boubou est mort des suites de fractures multiples de voûte, avec perte de substance et de base du crâne, dues à un projectile par arme à feu, qui semble avoir été tiré de bas en haut.

La mort est imputable à un suicide probable.

En foi de quoi, je délivre le présent certificat pour servir et valoir ce que de droit.

signé : B.M. Keita, Médecin auxiliaire.

Koulouba, le 5 octobre 1940

Affaires politiques n° 972 APA/2

Objet : suicide d'un indigène originaire du Sénégal

à Monsieur le Gouverneur du Sénégal, à Saint Louis.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les circonstances particulières du décès, survenu le 11 août 1940, dans le cercle de Ouahigouya, d'un indigène originaire du Sénégal.

Cet indigène, le nommé Bâ Boubou du cercle de Matam, avait été arrêté par le commandant de cercle de Dori. Il prétendait se rendre à la Mecque par voie de terre, mais ne possédait ni argent, et avait réussi à échapper jusqu'à Dori à tout contrôle. Le Commandant de cercle ayant décidé de refouler Bâ Boubou sur sa colonie d'origine, le fit escorter par un garde de cercle. Au passage, dans le village de Taurimba, cercle de Ouahigouya, ce garde de cercle s'absenta quelques instants de la case où il habitait avec son prisonnier. A son retour vers cette case, il entendit un coup de fusil et trouva le corps de Bâ Boubou étendu sur le sol, le crâne fracassé.

De l'enquête faite par le Commandant de cercle de Ouahigouya et, notamment, des déclarations du garde de cercle et de deux témoins qui se trouvaient à proximité de la case lorsque le coup fut tiré, il semble ressortir sans ambiguïté possible qu'il s'agit d'un suicide. Bâ Boubou, qui ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales, a profité de l'absence du garde pour se saisir du mousqueton que ce dernier avait laissé dans la case et se suicider avec cette arme. Le garde Bilali Foulani, interrogé sur la provenance de la cartouche trouvée par Bâ Boubou, dans sa cartouchière, a répondu qu'il l'avait ramassée à Dori, dans les bureaux du cercle, où elle avait été oubliée lors de la vérification des munitions du cercle.

Le Commandant de cercle de Dori a immédiatement fait licencier, le 1er septembre 1940, ce garde pour la faute qu'il avait commise et demandé le renvoi du mousqueton et de la cartouchiere.

signé : Gouverneur du Soudan.



Tout d'abord, expliquons que le mot « rimaïbe » (T.L. du 19 août 1940) signifie ancien captif d'une chefferie peul.

Maintenant, allons à l'essentiel pour retenir le suicide, la cartouche, l'ensevelissement, l'examen médico-légal, la convocation de témoins, le licenciement du garde cercle de Dori (qui paie, à la place de son Commandant de cercle, la faute d'avoir laissé traîner une cartouche), l'envoi de télégrammes au Gouverneur du Soudan et au Gouverneur du Sénégal en poste à Saint-Louis. Quelle affaire pour un seul homme qui n'est autre qu'un « sans papiers » ! Un illuminé, peut-être; un croyant, sans doute mais, en tout cas et aussi, un citoyen de l'A.O.F. qui se rend à la Mecque. Le service des Affaires Politiques du Soudan n'aurait-il donc rien d'autre à se mettre sous la dent, entre mai et octobre 1940 ?

A moins de penser, mais cela n'est jamais écrit, que ce « marabout errant » ait été soupçonné d'espionnage (malgré le silence sur les événements en cours en Europe, les papiers présentés sont signés entre mai et octobre 1940) ?

Bâ Boubou ne détient pas plus de laisser passer que d'argent en poche, paraît un peu débile (dit-on), mais connaît suffisamment le maniement des armes pour se suicider, au bon moment, lorsqu'il est acheminé vers des interrogatoires. Curieux ?

Un curieux qui cède au cocasse, dans cette affaire bien triste, puisque nous découvrons, dans la foulée, qu'un garde de cercle aurait du légalement porter son mousqueton (quelques kilos sur l'épaule) sur les 260 kilomètres qui séparent, à vol d'oiseau, Dori de Ouahigouya, sans détenir de cartouche. Car, toute l'affaire est là : la cartouche, que le garde de cercle Foulani détient de manière frauduleuse. Dans le plus grand sérieux, nous naviguons entre le fait divers et le roman policier.



Passé encore que les archives de l'année 1940 soient très pauvres - ce qui pose la question de la disparition de l'essentiel des documents-, passent encore les vétilles qui accompagnent le remplacement d'une automobile, tolérons la suspicion qui marque, étape après étape, l'exactitude des heures de passage d'un fourgon postal mais, avec cette dernière affaire politique, nous plongeons dans le grotesque. Et cela, d'autant plus, que, maintenant, nous quittons le premier degré d'une analyse pour passer au second, celui qui consiste à mettre la teneur des documents présentés dans le contexte national et international de l'époque.

■ Pendant ce temps, une métropole bouleversée

Les documents donnés à lecture couvrent 1) les mois de janvier à avril 1940 ; 2) le mois de juillet et 3) les mois de mai à octobre de la même année. Durant la même période, l'administration du Ministère des Colonies et de l'ensemble du gouvernement était désorganisée. Et pour cause.

Quelques repères...

Que les administrateurs poursuivent le travail qu'ils doivent accomplir est une chose mais que, dans leurs rapports, jamais ne transpire une quelconque allusion à ce qui se passe sur le territoire français et en Europe, est surprenant. Dans la documentation qui vient d'être analysée, la seule allusion faite aux événements européens concerne la production des usines Renault, Peugeot et Citroën qui est, en priorité, réservée à la défense nationale (T.L. du 27 avril). La T.S.F., bien sûr, colporte les nouvelles. Et les relations radiophoniques, de cercle en cercle, fonctionnent, comme le prouvent les séries de télégramme-lettres présentés ci-dessus.

On pourrait s'attendre à ce que les rangs de l'administration soient dégarnis du fait de la mobilisation de septembre 1939.

Mais rien ne le confirme. L'intérim du gouvernorat du Soudan n'est pas forcément lié à cet événement. Cependant, quand les signatures sont portées sur nos petites pièces d'archive, dès janvier 1940, la France est entrée dans une économie de guerre. Le 23 août 1939, a eu lieu la signature d'un pacte de non-agression germano-soviétique, conclu pour dix ans. De ce fait, la Pologne était livrée à l'Allemagne par l'U.R.S.S. qui, néanmoins, annexa deux mois plus tard la partie orientale de ce pays, en même temps que les Pays baltes. En cette fin d'août, la guerre devenait inévitable pour les démocraties européennes qui avaient signé des traités d'alliance. Et, comme le 1er septembre, l'Allemagne attaquait la Pologne, le 3 septembre, l'Angleterre et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne. Sept jours plus tard, en France, le gouvernement d'Edouard Daladier était remplacé par celui de Paul Reynaud.

Commençait alors ce qui a été appelé « la drôle de guerre », soit neuf mois d'immobilité des armées alliées sur les fortifications édifiées le long du front des Ardennes, dans l'attente d'une initiative allemande, laquelle n'interviendra qu'au printemps 1940 (Bénichi *et al.*, 1988 : 307). Cela dit, c'est quatre mois après le début de cette « drôle de guerre », que les services de la colonie du Soudan commencent à échanger une correspondance relative à la demande formulée par le Yatenga-Naaba.

...et puis la suite

Début avril 1940, le Danemark et la Norvège sont occupés par la Wehrmacht. Le 10 avril, l'offensive allemande se développe vers les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France. Le 14 mai, le front militaire français cède à Sedan (de triste mémoire, depuis 1870) puis, les 15-28 mai, la capitulation des armées belges et hollandaises est consommée. L'armée alliée est encerclée à Dunkerque fin mai, début juin. Le 10 juin, l'Italie entre en guerre à son tour (*op. cit.* : 324-25).

Le gouvernement de Paul Reynaud, d'abord replié sur la Loire puis à Bordeaux, démissionne. Philippe Pétain, vice-président du Conseil, est choisi pour prendre la tête du gouvernement

français. Il estime que la guerre est perdue - contrairement à ce qu'annonce Charles de Gaulle sur les ondes de la B.B.C. - et demande l'armistice, le 17 juin. Celui-ci est conclu avec l'Allemagne, le 23 juin, et avec l'Italie, le 25 juin. Dès le 22 juin, la France est divisée entre zone occupée et zone libre. Le 3 juillet, à Mers-el-Kebir, en côte algérienne, les unités navales françaises sont attaquées par une flotte anglaise. Le 10 juillet, les pleins pouvoirs sont donnés au Maréchal Pétain. C'est le début du « régime de Vichy ».

C'est aussi, à partir du 17 mai, en pleine déconfiture militaire française, que l'on s'intéresse, à Ouahigouya, au sort d'un jeune « marabout errant » arrêté à son entrée dans la colonie du Niger. Et, qu'en juillet, alors qu'en France, l'exode des populations civiles se ralentit et que débute la bataille aérienne d'Angleterre, on vérifie attentivement, au siège de l'administration centrale de la colonie du Soudan, les horaires d'une navette postale. Son chauffeur savait-il que l'armistice de Rethondes plaçait pour quatre ans la France en totale subordination de l'Allemagne, malgré la préservation apparente de quelques atouts : la flotte, l'Empire et la souveraineté étatique (*op. cit.* : 371) ?

Lorsque le 5 octobre 1940, le Gouverneur du Soudan s'adresse à son confrère du Sénégal pour lui annoncer le suicide d'un de ses ressortissants, il y a eu, depuis avril, combien de cartouchières abandonnées le long des routes, de gens tués et, probablement, de suicides ? A la date du 5 octobre, la bataille d'Angleterre est en train de s'achever, tandis que le gouvernement français, installé à Vichy depuis le 12 juillet, décrète les première lois déshonorant les citoyens juifs (3 octobre).

La rencontre de Montoire-sur-Loir aura lieu le 24 du même mois, sous l'égide de Paul Laval et, début novembre 1940, le Général Weygand prétendra avoir rassemblé en Afrique une armée de 120 000 hommes. On aimerait trouver, dans les archives de Ouahigouya, les témoignages sur le recrutement des tirailleurs et des prestataires levés au nom de « l'effort de guerre ». On entrerait alors dans des propos moins futiles que ceux que nous avons pu examiner.



Voici rendu compte du temps des « petits riens » dans une colonie de l'A.O.F. Le temps de ceux qui, pris dans les habitudes et les règlements, sont restés quitte vis-à-vis de leurs supérieurs et de leur tableau d'avancement. Reconnaissons-leur la qualité avec laquelle ils ont expédié, dans les obligations d'usage, les affaires du moment. Dans ce décalage entre le temps de la routine et celui de l'Histoire officielle, ...laissons au lecteur le temps d'apprécier..

Bibliographie

Bénichi (R.) *et al.*, 1988. *Histoire de 1890 à 1945*, classes de Premières, Coll. Grehg, Hachette, 415 p., Paris.

Ferro (M.), 1993. *Questions sur la seconde guerre mondiale*, Casterman, 191 p., Paris.

Gervais (R.), 1984. *Inventaire des archives de la délégation générale du CNRST*, Ministère des enseignements secondaire, supérieur et de la recherche scientifique, CNRST, 56 p. miméo, Ouagadougou.

Marchal (J.-Y.), 1974. Récoltes et disettes en zone nord-soudanienne : chronique des saisons agricoles en Haute Volta (Yatênga), 1907-1973, *Action urgente au Sahel*, Orstom-Direction Générale de la Recherche Scientifique et Technique (D.G.R.S.T.), 67 p. miméo., Paris.

Marchal, (J.-Y.), 1980. *Chroniques d'un cercle de L'A.O.F., Ouahigouya (Haute Volta), 1908-1941*, Orstom, Travaux et documents n° 125, 215 p., Paris.



Kawsan

Analyse d'un discours politique (1916-17)

Jean-Louis Triaud

Historien

Le personnage de Kawsan (Kaossen) est resitué dans le contexte de l'Aïr, au Niger. C'est là que, en 1916, il met en péril l'équilibre du système colonial français. Mais, avant de surgir dans le massif, il a une longue histoire antérieure. En effet, il a fait ses premières armes au Tchad, entre 1909 et 1913, et sa montée en puissance et en autorité s'est effectuée au Fezzan entre 1913 et 1916. Il est difficile de comprendre le personnage qui surgit en Aïr, si l'on n'évoque pas ces années de préparation et de formation qui, sur une durée d'au moins sept ans, ont été vécues dans la mouvance d'une grande confrérie musulmane et saharienne de l'époque, la Sanûsiyya, basée en Libye et au nord du Tchad.

Selon les sources françaises¹, Kawsan serait né vers 1880 au Damergou, région située au sud de l'Aïr, mais dans le même espace politico-économique². Il n'était pas de haute lignée, mais rien n'indique, par contre, qu'il fût un esclave comme certains auteurs l'ont affirmé³. Sa mère était d'extraction noble (*amajigh*) et cela nous suffit pour le situer. Il fit ensuite partie de ces groupes tuareg qui furent massivement l'avance française au Niger, au début du siècle, en prenant la direction de l'est, celle du Tchad. Et c'est donc au Tchad que nous trouvons ses premières traces.

* Exceptionnellement pour cet article, les nombreuses notes sont reportées en fin de texte.

La pré-histoire de Kawsan

La première mention de Kawsan dans les sources françaises remonte à l'année 1909⁴. Selon ces sources, il se serait affilié à la Sanûsiyya en août 1909, à Gouro, résidence de Muhammad al-Sunnî, chef de la confrérie pour la région, puis aurait participé au combat de Ouachenkalé, le 27 novembre 1909, près de Zigueï, au Kanem, au cours duquel le *shaikh* de la *zâwiya* de 'Aïn Galakka, la principale place forte sanûsî dans le nord du Tchad, 'Abd Allâh Tuwair, un Arabe Zuaya, inflige une défaite aux forces françaises. Il rejoint ensuite les « Dûr », nom donné aux forces nomades affiliées à la Sanûsiyya, dans l'Ennedi. Les Dûr ont accueilli le sultan du Ouaddaï en fuite, Dûdmurra. Le 8 mai 1911, les troupes françaises atteignent Oum Chalouba, puis Seni, où elles s'emparent de plus de 400 chameaux de Kawsan, qui apparaît, à la tête d'une force tuareg, comme l'un des chefs des Dûr. Après un bref passage au Dâr Fûr, où les Sanûsî sont mal vus par le sultan 'Alî Dînâr, il réussit à rejoindre 'Aïn Galakka, où il reste, de mars 1912 à avril 1913. En mai ou juin 1912, Kawsan, qui se présente dans la correspondance comme un chef tuareg ikaskazan, écrit au commandant français à Abéché⁵. Il apparaît comme un homme bien informé, au courant de tractations officieuses qui ont eu lieu au Caire, entre un représentant français et un correspondant de la Sanûsiyya, et il s'en sert pour demander le respect d'une frontière par les Français⁶. Quelques mois plus tard, en octobre 1912, 'Abd Allah Tuwair accuse réception de la réponse du commandant français à Kawsan, mais laisse entendre que le « Targui Kaossen », comme il l'appelle, n'est pas habilité à lui écrire, car, ajoute-t-il, seuls les représentants des Sanûsî ou du gouvernement ottoman peuvent le faire⁷. En mai 1913, 'Abd Allâh Tuwair, décide d'attaquer par surprise les Français, qui ont capturé une importante caravane venue du Dâr Fûr, avec plusieurs cadres du mouvement de retour. Kawsan est un des lieutenants de 'Abd Allah Tuwair, mais sa participation au combat ne semble pas très active. Le combat a lieu le 27 mai et se termine par un désastre pour les Sanûsî, et notamment la mort de 'Abd Allâh Tuwair. Les rescapés se replient en bon

ordre sur 'Aïn Galakka. Mais Kawsan quitte alors le Borkou avec quelques Tuareg, sans attendre l'attaque française, qui a lieu le 27 novembre et qui entraîne, en un mois, la destruction de toutes les forces sanûsî dans le nord du Tchad. On le retrouve en 1914 au Fezzan.

Au Fezzan, Kawsan fait partie de l'Etat-Major sanûsî⁸, qui se compose de Muhammad al-'Âbid, frère cadet du *shaikh* suprême de la confrérie, Ahmad al-Sharîf, de Muhammad 'Alî al-Ashhab, oncle maternel d'al-'Âbid, du fils de Muhammad al-Sunnî, du sultan ajjer (imenân) de Djanet, Ahmûd, et de Kawsan, qui est donc en illustre compagnie avec des dignitaires notoires de la confrérie. Le Fezzan représente le front méridional de la confrérie, dont le gros des forces est engagé dans la lutte contre les Italiens, beaucoup plus au nord. Dans la nuit du 28 novembre 1914, Kawsan attaque la garnison italienne d'Ubari qui tombe après plus de deux semaines de résistance. Une rumeur recueillie en pays Ajjer, en avril 1915, indique que « Kaoucen », « un marabout qui s'est rendu du Soudan à La Mecque » (sic), aurait été nommé gouverneur de Ghât par les Sanûsî⁹. A cette époque, la direction sanûsî, qui veut concentrer les efforts contre les Italiens, est hostile à toute opération contre les Français. Mais Ahmûd et Kawsan - les deux Tuareg - sont partisans, depuis le début, d'un élargissement de la lutte contre les Français.

La complaisance des Français à l'égard des Italiens en déroute, puis le passage de l'Italie du côté des Alliés (1915) créent une situation nouvelle. Dans un contexte difficile où l'autorité de la Sanûsiyya est de plus en plus contestée par les Turcs et par les élites côtières de Tripolitaine, qui ne sont pas sanûsî, et où ses troupes ou ses alliés reculent partout, en Egypte face aux Britanniques, en Tunisie face aux Français, la Sanûsiyya du Fezzan, désormais éloignée du commandement central, va mener sa propre guerre du désert en direction des possessions françaises du Sahara. Kawsan a alors le commandement militaire de la région de Ghât (dès avril 1915, les sources françaises le présentent en ces termes¹⁰), tandis que Sîdî al-'Âbid réside en plein désert à la *zâwiya* de Wau. Au début de l'année 1916, Kawsan rend visite au quartier général de la confrérie centrale, qui se trouve alors à Ajdabiyya, sur la côte de

Cyrénaïque. Il y rencontre Muhammad Idrîs, futur chef de la confrérie et futur roi de Libye, et il pousse jusqu'à la frontière égyptienne, où il rencontre Ahmad al-Sharîf, le chef suprême, en personne. Cette information figure dans une lettre de Kawsan saisie ultérieurement par les Français¹¹. Il regagne ensuite le Fezzan. A-t-il demandé un feu vert pour ce qui suit ? C'est une hypothèse acceptable.

■ La préparation de l'expédition en Aïr

Le 4 mai 1916, Kawsan est à Birghen, au Fezzan (un prisonnier français l'y rencontre¹²). Il a autour de lui un peu moins de 250 hommes, parmi lesquels un certain nombre d'Arabes Chaamba, déserteurs des compagnies sahariennes françaises, qui l'accompagneront ensuite à Agadès. Il a quatre canons et quatre mitrailleuses pris aux Italiens. Kawsan quitte ensuite Birghen pour Ghât, où il arrive en août 1916. Sa présence dissuade les Français qui, non seulement, n'attaquent pas Ghât, mais évacuent Djanet, la ville voisine, qu'ils jugent trop exposée¹³. A partir de ce moment, Kawsan signe ses lettres du titre de « serviteur du gouvernement sanûsî, gouverneur de la province du Fezzan ». Cette formule, qui figure au début ou en fin de lettre, et sur le cachet, revient avec des variantes dans toute la correspondance saisie par les Français en Aïr. C'est donc, là, la fonction qu'il invoque dans ses rapports avec tous ses interlocuteurs de 1915 à 1918¹⁴.

Ces mots ont un sens qu'il convient de commenter : ils signifient qu'il n'est pas un chef indépendant, mais un fondé de pouvoir de la confrérie sanûsî, et que sa base administrative est Ghât, au Fezzan. Cette titulature est formée sur le modèle de la titulature administrative ottomane : quand on l'analyse, on voit qu'il est question de *dawlat sanûsiyya*, « Etat sanûsî » (expression à comparer avec celle de *dawlat 'aliyya*, « Sublime Etat » ottoman) et de *mutasarrif*, qui est le titre de gouverneur local en usage dans l'empire ottoman, ainsi que de *liwâ'* (litt. « bannière »), qui désigne une province. C'est l'époque où la confrérie se pose en Etat dans la lutte contre les Européens et où

confrérie se pose en Etat dans la lutte contre les Européens et où Kawsan se présente comme un fonctionnaire régional, à un niveau intermédiaire de cet Etat.

C'est à Ghât que Kawsan met à l'ordre du jour l'expédition de l'Aïr. Il organise une force armée, réquisitionnant des vivres, et saisissant les fusils à tir rapide de la ville, au nom du *jihâd*. La colonne, qui se forme ainsi pendant l'été 1916, se compose de 100 à 150 personnes : des Chaamba de Ouargla (pour la plupart anciens méharistes des Compagnies sahariennes), qui représentent le quart du total, des gens du Touat et des Hoggar de la région de Djanet, et une petite moitié d'originaires de Libye, parmi lesquels deux artilleurs, un mitrailleur et plusieurs fantassins qui ont servi dans les troupes italiennes. La plus grande partie de l'équipement provient des stocks saisis sur l'armée italienne. La grande majorité de ce corps expéditionnaire n'est pas tuareg, mais composée d'éléments arabes¹⁵. C'est en abordant l'Aïr, que l'armée de Kawsan va devenir le fer de lance d'une insurrection proprement tuareg.

On ne sait pas avec certitude qui a pris la décision d'envoyer une force en Aïr. Il était impossible, de toute manière, que l'opération se fit sans l'accord de Sîdî al-'Âbid. Il est également vraisemblable que Kawsan ait fortement argumenté en faveur de cette expédition, en direction de son pays natal. Ce qui apparaît, c'est que les forces engagés en Aïr ne représentent qu'une faible partie des moyens et des effectifs combattants de la Sanûsiyya du Fezzan à cette époque. Aucun dirigeant de marque, à l'exception de Kawsan lui-même, ne participe à l'expédition. Le gros des forces est, en effet, dirigé plus au nord, vers les pays ajjer et hoggar. En fait, chaque leader s'occupe à ce moment des pays dont il est originaire et Kawsan est de ce nombre. A une époque où la Sanûsiyya fezzanaise était coupée des approvisionnements venant du sud, Sîdî al-'Âbid en attendait aussi des livraisons en chameaux, bétail et marchandises. C'est ce qui apparaît nettement dans les correspondances et les rapports ultérieurs.

Kawsan, qui a fait son ascension sociale et politique au service de la Sanûsiyya, d'abord au Tchad puis au Fezzan, et qui y a appris le métier de la guerre moderne, avec armes à feu

nant est un Ikaskazan comme lui, et un parent, nommé Aghâlî. On notera que, à la différence de ce qui s'était passé au Borkou (Tchad), les *ikhwân*, les clercs de la confrérie, sont totalement absents. Il n'y a pas ici de *shaikh* de *zâwiya*, mais des combattants professionnels. C'est une des raisons pour lesquelles les hommes de religion se montreront réticents à l'égard du mouvement. L'Aïr n'est d'ailleurs pas, comme le nord du Tchad, un pays de vieille implantation sanûsî. Il n'y a pas de *zâwiya* sanûsî en Aïr, et les quelques affiliés connus constituent un groupe discret auprès du sultan d'Agadès¹⁶. La colonne quitte Ghât le 29 septembre 1916. Après une jonction avec les forces tuareg à 180 kilomètres au nord-ouest d'Agadès, l'avant-garde dirigée par Aghâlî fait son entrée dans Agadès le 13 décembre, suivie par Kawsan quelques jours plus tard¹⁷.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la manière dont la jonction s'est faite entre le corps expéditionnaire venu de Libye et le monde de l'Aïr. La situation qui prévaut alors en Aïr est la suivante. Les groupes nomades qui ont peuplé l'Aïr par vagues successives, au fil des siècles, ont confié à une institution sultanaie urbaine, extérieure au Massif montagneux de l'Aïr proprement dit (ce qui ne veut pas dire qu'il soit extérieur à l'espace politique de l'Aïr) et extérieure au code de la parenté, une fonction de représentation et de médiation. Il s'agit du sultan d'Agadès, dont il est dit qu'il est le fils d'une concubine, donc étranger aux règles habituelles de la parenté tuareg¹⁸. L'assise matérielle de cette instance, qui n'est pas un pouvoir centralisé, mais un lieu de négociation, est assurée principalement par les taxes prélevées sur les caravanes venant du nord, de Ghât notamment, à leur passage à Iférouane.

Le facteur ikaskazan

Le monde de l'Aïr constitue alors une société complexe où s'emboîtent des allégeances multiples. Les distinctions juridiques qui séparent, par exemple, celles qu'on appelle les « tribus du sultan » et celles qu'on appelle les « tribus de l'Anastafidet » (dignitaire largement autonome représentant l'un des plus grands groupes occupant le Massif, celui des Kel

Owi) distinction que les Français ont abondamment utilisée - ne semble pas être un indicateur déterminant lors de la venue de Kawsan.

Ce qui est plus intéressant de notre point de vue, c'est que les Ikaskazan, groupe auquel appartient Kawsan, sont parmi les derniers venus dans l'espace de l'Aïr et qu'il occupent donc alors une position marginale, à la périphérie du système politique régional¹⁹. Depuis le début de leur occupation, les Français se sont heurtés à l'opposition tenace de ce groupement. Entre 1904 et 1912, les rapports d'administration font ainsi état de son hostilité constante. Les arrestations et la répression, les modifications dans le commandement et les transferts de territoire n'y font rien : les Ikaskazan restent irréductibles. Ces Ikaskazan, et c'est la deuxième constatation que nous voudrions faire, pèsent lourd. Selon des évaluations statistiques françaises de 1904 et 1913, qui n'ont qu'une valeur relative, mais sont convergentes sur ce point, les Ikaskazan détenaient au moins le cinquième du troupeau de chameaux de tout le cercle d'Agadès, dont, plus particulièrement, le tiers des chameaux de selle (les plus rapides), pour un dixième environ de la population²⁰. La montée en puissance des Ikaskazan est donc l'un des traits distinctifs du début du siècle. Installés alors dans le nord du Massif, ils servent de caravaniers en direction de Ghât et constituent l'un des intermédiaires privilégiés avec cette ville, qui est un carrefour commercial à l'entrée du Fezzan. Or, on l'a vu, le « corps expéditionnaire » part précisément de Ghât, et l'opération de l'Aïr est dirigée par deux Ikaskazan, Kawsan et Aghâlî, en attendant l'arrivée ultérieure d'un troisième, Kodogo.

Les adversaires les plus irréductibles de la présence française, dont les Ikaskazan représentaient donc une partie importante, avaient fini par se rassembler dans la partie occidentale du massif, en bordure des plaines du Talak, favorables à la nomadisation. Il y avait, là, une zone refuge qui, outre sa richesse en pâturages, avait l'avantage d'être située au point de croisement des compétences territoriales de l'Algérie, du Soudan français et du Niger et échappait en fait au contrôle de l'un ou l'autre de ces territoires, comme le reconnaissait le commandant du cercle d'Agadès en 1916²¹. Cette « zone libre » va

constituer le premier relais des forces venues de Ghât, sans que, à aucun moment, les Français en soient avertis. C'est là que la jonction s'opère, du côté de l'actuelle Arlit, puis de In Tafok. Ces forces réfractaires de l'ouest, qui rassemblent des Tuareg de différents groupes (Kel Tadélé, dans le nord du Talak, Kel Fadey, au sud-ouest, vers In Gall) et d'autres, qui sont originaires d'espaces voisins (Hoggar, Ifoghas, etc.), constituent la base militaire de l'insurrection en cours. Cette base dispose d'un des instruments essentiels de la guerre : un riche capital en chameaux. Ce capital en chameaux va avoir une double finalité : la conduite de la guerre en Aïr, mais aussi l'approvisionnement de la Sanûsiyya fezzanaise, coupée de ses sources habituelles.

Le sultan Tagama

Mais il existe un autre partenaire de premier plan, car sa présence donne une légitimité à l'action militaire dans l'espace politique de l'Aïr. Il s'agit du sultan d'Agadès, Tagama. Sultan depuis 1908, Tagama est, en outre, au cœur du dispositif français. Après une confrontation des sources disponibles, nous avons pu établir le fait que Tagama avait dû s'affilier à la Sanûsiyya autour de 1913-1914, à l'insu des Français, et qu'il était devenu le protecteur d'un petit groupe sanûsî issu de Ghât, qu'il avait installé à sa cour²². La Sanûsiyya n'avait pas alors de projet de *jibâd* contre les Français, et ce n'est donc pas cela qui avait motivé son adhésion, mais c'était incontestablement un geste de défiance à l'égard de ceux-ci, car leur hostilité à l'égard de la confrérie était notoire. C'était aussi une forme de rapprochement avec les réseaux politico-religieux et commerciaux de Ghât, car c'est d'abord cela que signifiait la présence, très limitée, de la Sanûsiyya en Aïr, dont les représentants étaient des personnages pacifiques, qui ne joueront d'ailleurs aucun rôle dans l'insurrection.

A partir de 1910, l'Aïr est victime d'une sécheresse très sévère, qui entraîne une famine. Les réquisitions françaises de chameaux et de mil pour l'expédition du Tibesti de 1913 ajoutent à la misère de la région. Tagama, qui est au courant des victoires sanûsî au Fezzan en 1914-1915, bascule dans l'opposition

aux Français, pendant cette période, et utilise les réseaux de Ghât pour une correspondance secrète avec le nord. C'est Tagama qui, informé des exploits de Kawsan, lui aurait écrit, dit-on, pour lui demander son aide. De même, d'après les correspondances saisies, Tagama était aussi en relations avec Sîdî al-'Âbid dès 1914²³. La prise du poste français de Djanet par les forces sanûsî le 24 mars 1916 a ensuite un énorme effet accélérateur dans tout le Sahara. Les mouvements de rébellion se développent aussitôt chez les Kel Tadélé et les Ifadeyen, rassemblés sur la bordure occidentale du Massif. Ces deux groupes seront les premiers à entourer Kawsan à son arrivée.

■ Le discours idéologique du chef militaire de l'insurrection

Il est important de noter que ce mouvement est accompagné d'un discours de justification idéologique, qui en fixe très précisément les objectifs. Dès son départ de Ghât, Kawsan envoie de nombreuses lettres en Aïr, dans lesquelles il explique les raisons de l'expédition. Le contenu de ces lettres et la qualité de leurs destinataires constituent des informations significatives.

Avant de pénétrer en Aïr, Kawsan s'adresse en effet au sultan d'Agadès, aux chefs des Ikaskazan, et aux deux figures religieuses les plus importantes du massif à ce moment. Sans doute, y eut-il d'autres lettres dont nous n'avons pas gardé la trace, mais celles-ci constituent déjà un échantillon majeur. Comme nous allons le voir, il y a quelques variations dans le discours selon la nature de l'interlocuteur, mais deux points sont communs à toutes ces lettres : la référence omniprésente à la Sanûsiyya et la volonté de combattre les Français.

1) Kawsan s'adresse ainsi « au... sultan d'Agadéz,... à toute la tribu des Ikaskazan, et à tous les Musulmans, nos frères qui sont avec eux »²⁴. Cette combinaison de destinataires : le sultan légitime, l'ensemble tribal ikaskazan, et la *umma* musulmane constituent la coalition privilégiée qui, dans l'esprit de Kawsan, doit lui donner la victoire. A ces destinataires, Kawsan se pré-

sente comme l'intermédiaire de Sîdî Muhammad al-'Âbid²⁵, appelle ses interlocuteurs au *jibâd*, et invoque l'autorité de la Sanûsiyya :

« Nous envoyons ce messenger de la part de Sîdî Muhammad al-'Âbid... [Il] nous a chargé d'exalter les Musulmans et de les exhorter à la guerre sainte, pour la cause de Dieu... ».

Le registre principal est donc religieux. Après ces exhortations, Kawsan déclare : « Mes frères, délivrez vous de la domination des Français », puis précise à quels types de légitimité et d'espace géographique et politique son appel fait référence :

« Sachez que nos Maîtres se sont partagés le monde entier, que chacun d'eux possède sa part et que vous vous trouvez dans celle du seigneur Sîdî Muhammad al-'Âbid », allusion au partage des compétences géographiques entre les membres de la famille sanûsî depuis 1902.

2) Kawsan s'adresse également aux deux principales personnalités des Ikaskazan de l'époque. Le premier est al-Hâjj Mûsâ, un homme alors âgé (près de 80 ans) et un savant, qui avait fait le pèlerinage à La Mecque et qui avait été incarcéré pendant un an, en 1907-1908, par les Français. Basé à Agallal (Aguellal), le village saint du nord du massif, chef des Kel Azarek, groupe ikaskazan, c'était une figure intellectuelle et une autorité morale. Le second est Adanbar (ou Adembar), chef des Tenuafara, autre groupe ikaskazan, et adversaire notoire des Français qui l'avaient arrêté en 1908. C'était alors l'un des chefs militaires les plus importants du massif. Kawsan tient à leur intention un discours triomphaliste et surtout militaire, qui ne laisse pas de place au doute, et où les références religieuses sont mineures. Il annonce les victoires, dans le nord, du « gouvernement sénoussiste » (la *dawla sanûsiyya*) et ajoute (ce qui est faux, si la traduction française est exacte, mais qui indique peut-être l'existence de rumeurs du désert en ce sens) que « le gouvernement turc et les Allemands nous attendent à Kano », la grande ville du nord Nigeria, bien connue des commerçants de l'Air. Il est fait allusion à la guerre sainte et à l'arrivée de colonnes, dans les territoires dominés par les Français²⁶.

3) Kawsan s'adresse également au shaikh Aghunbulû de Timia, ville étape sur la bordure orientale du massif. Aghunbulû est un savant local qui n'a jamais quitté l'Aïr, mais qui jouit d'une grande réputation et d'une autorité charismatique. Il devait avoir alors une soixantaine d'années et avait probablement été affilié personnellement à la Sanûsiyya par un pèlerin²⁷.

Dans cette lettre²⁸, Kawsan se présente comme accrédité par Sîdî Muhammad al-'Âbid :

« Nous sommes envoyés et dûment autorisés par notre Maître le sayyid Sîdî Muhammad al-'Âbid al-Sharîf... Il nous a recommandé d'inciter les Musulmans à mener le jihâd ».

Ensuite, Kawsan demande à son interlocuteur de rompre avec les Chrétiens. Il annonce la venue de ses forces, armées de fusils et d'une mitrailleuse, sous « les drapeaux glorieux et saints de la Sanûsiyya ». Il indique aussi à Aghunbulû la prééminence de la confrérie victorieuse sur toute autre autorité :

« Votre part est entre les mains du Maître, le sayyid Sîdî Muhammad al-'Âbid al-Sharîf ».

Ces trois lettres sont intéressantes en ce qu'elles montrent comment Kawsan, invoquant la seule autorité de la Sanûsiyya, et se présentant comme un envoyé en mission de la confrérie, ne se réfère à aucune légitimité interne de l'Aïr pour justifier son action, et fait référence à un espace international : celui des Turcs et des Allemands, qui dépasse, et le monde tuareg, et le Sahara. Tout en nommant respectueusement al-Hâjj Mûsâ et Adanbar « ses oncles », il ne se réclame pas d'une quelconque légitimité interne à l'Aïr (comme ces « chefs de guerre », qui surgirent dans l'espace politique de l'Aïr au XIX^e siècle pour défendre le massif contre ses voisins). Au sultan d'Agadès lui-même, dont il n'exalte à aucun moment la fonction, il rappelle qu'il est sous l'autorité de la *dawla sanûsiyya*, dans la « part de Muhammad al-'Âbid ». A tous, Kawsan demande de venir à sa rencontre et d'apporter leur soutien. Si on le lit attentivement, il est donc le représentant d'une nouvelle légitimité, extérieure à l'Aïr et extérieure au monde tuareg.

Les titres avec lesquels il signe ces correspondances sont ceux déjà évoqués :

- dans sa lettre à Tagama, aux Ikaskazan et aux Musulmans, il signe : « Le serviteur du gouvernement sénoussiste pour la province du Fezzan » ;
- dans celle adressée à al-Hâjj Mûsâ et Adanbar, « le serviteur du gouvernement sénoussiste, gouverneur de la province du Fezzan » ;
- et dans sa lettre à Aghunbulû, « De la part du serviteur de Son Excellence respectable, vénérable, sainte, noble et sanûsî [il s'agit de Muhammad al-'Âbid], le chef qui commande toute la région du Fezzan et les parties qui sont à l'ouest et au sud, le *shaikh*, le *sayyid* Muhammad Kawsan b. Muhammad Wantiqida Ikaskazan ». *Shaikh* et *sayyid*, titres arabes tribaux, qui ont pris une consonance islamique, ne sont pas fréquents sous la plume de Kawsan et ne correspondent pas véritablement à sa qualité. On notera qu'il mentionne ici expressément sa filiation et son origine tribale à quelqu'un qui pourrait l'ignorer.

L'identité propre de Kawsan, celle qui est annoncée et revendiquée, est - non pas Aïr, Damergou ou Tuareg - mais Ikaskazan ; et c'est à ses contribuables qu'il s'adresse en priorité. Cependant, sa légitimité politique est empruntée à l'extérieur, à partir d'une référence fezzanaise, englobée dans un système sanûsî à deux étages, qui n'est plus tant une confrérie qu'un Etat sur le modèle de la modernité ottomane, la *dawla sanûsiyya* au sommet et les « apanages » des différentes branches de la famille ; ici « la part » (en arabe, *bissa*) de Sidî Muhhammad al-'Âbid, frère du Maître en exercice, Ahmad al-Sharîf. La légitimité de cet Etat nouveau (il surgit pendant la Première Guerre mondiale) est fondée sur les origines chérifiennes de la famille (d'où le terme *al-sharîf*), sur la confrérie qui en constitue la charpente et tire son prestige de la *baraka* de ses fondateurs, et sur le *jihâd* victorieux, soit trois registres différents et complémentaires de légitimité islamique. Plus tard, s'y ajoutera une véritable délégation de pouvoir du califat ottoman défaillant, lors de son évacuation de Libye en 1918.

Ce mode d'identification peut être vérifié dans un autre type de correspondance, celle adressée par Kawsan aux Français, pen-

dant la même période. La manière dont il se désigne et les affirmations qu'il profère, face à l'adversaire, permettent de compléter notre information sur le discours politique de Kawsan en 1916.

1) Le 17 juin 1916, Kawsan, qui fait alors route vers Ghât, s'adresse au commandant Meynier, accouru après la prise de Djanet par les forces sanûsî. Dans la signature de cette longue lettre, Kawsan s'intitule « Commandant de tous les soldats de la Sanûsiyya, chef d'Etat-Major (*arkân barb al-dawla*), gouverneur de la province du Fezzan », titre auquel nous sommes habitués, mais qui comporte une particularité : Kawsan y juxtapose une titulature ottomane (*mutasarrif*: « gouverneur ») et une titulature européenne (*qûmândân*, le mot français pour « commandant »). Il y a là une sorte d'adaptabilité et de mimétisme en matière de titulature, qui emprunte aisément à tous les modèles politiques et militaires. On notera aussi le terme technique de chef d'Etat-Major, qui ressort également d'un système de référence étatique. Dans cette lettre, Kawsan se comporte comme le fonctionnaire d'un Etat moderne, qui retourne contre les Français leurs propres valeurs en matière de droit international. A cet égard, le modèle de modernité ottoman, repris à son compte par l'appareil sanûsî, apparaît dans toute sa force :

« Entre le noble Etat sanûsî et votre Etat, il y a des engagements, des conditions et une délimitation des frontières (...). Il ne fait pas de doute, en effet, que vous avez dépassé les frontières. Vous avez osé entrer sur nos terres (...). Si... votre intention est de faire la guerre au noble Etat sanûsî, sachez qu'il est capable de combattre tous les Infidèles, grâce à la puissance et à la force de Dieu (...). Si vous n'avez pas l'intention de faire la guerre à l'Etat sanûsî, et que vous n'avez pas reçu d'ordre à ce sujet, [retirez-vous]... jusqu'à ce que vous ayez quitté nos contrées et atteint vos frontières et vos terres, et que les frontières entre nous soient tracées conformément aux règles des Etats (*usûl al-duwal*) »²⁹.

Ainsi Kawsan demande à Meynier quels sont les ordres de ses supérieurs, et le met en demeure de reconnaître la légalité juridique de l'Etat sanûsî, ses frontières, ses terres et les règles du droit international qui lui sont applicables. Il n'est pas question d'une guerre de guérilla, ou d'une guerre impliquant

une identité ajjer en particulier, ou tuareg en général, mais d'une guerre, si l'on peut employer ici l'expression, entre « Etats de droit ».

2) Les documents suivants sont nettement plus brefs. Ils sont adressés au commandant français du poste d'Agadès, qui est encerclé par les forces de Kawsan, et qu'il s'agit de convaincre de se rendre - ce qu'il ne fera pas. Nous n'avons pas la série complète de ces lettres, mais les n° 2 et 3³⁰.

Dans la lettre n° 2, Kawsan se présente comme « le serviteur de l'Etat élevé (*jalīla*), saint (*muqaddasa*) et noble (*sharīfa*), représentant (*wakīl*) du Maître [sanûsī] à l'ouest et au sud, chef (*ra'īs*) de toute la province du Fezzan, chef d'Etat-Major (*arkân harb al-dawla*) de l'Etat susdit ». Dans ce document - une feuille pliée en huit qui se trouve aux Archives du Niger - Kawsan déclare notamment : « En vérité, l'Etat sanûsī (*al-dawlat al-sanûsiyya*) est dûment autorisé et résolu à anéantir les Français partout où ils se trouvent ». Et il promet au capitaine français³¹ de l'acheminer jusqu'à Zinder, s'il se rend.

Dans la lettre n° 3, Kawsan accumule des titres dans plusieurs registres : *shaikh*, *sayyid*, *mutasarrif*. Le cachet rappelle aussi les titres habituels (« serviteur de..., gouverneur de... »). La missive est brève. Kawsan exige une réponse - c'est-à-dire, au moins, une reconnaissance de sa légitimité par l'officier français, qui ne viendra pas - et il lui promet l'*amân* (c'est-à-dire protection et sauvegarde, selon l'usage et la terminologie islamiques) s'il se rend.

La recherche de la légitimité religieuse et la relation avec Tagama

Kawsan - on l'a vu suffisamment - n'est pas un homme de religion : c'est un combattant au service d'un Etat islamique. Mais, pour affirmer sa légitimité, l'Etat islamique doit disposer du soutien et de la *bay'a* (allégeance) des '*ulamâ*'. C'est pourquoi l'un des premiers actes politiques de Kawsan, en arrivant en Aïr, est d'essayer d'obtenir cette allégeance des '*ulamâ*' (c'est-à-dire, en langue tamacheq, des *ineslemen*) et des principaux

notables. Dès son arrivée à Agadès, il convoque les principaux personnages religieux du massif, à l'exclusion de l'establishment islamique d'Agadès, pourtant proche du sultan, qui est écarté - marque probable d'un antagonisme ancien entre les milieux religieux de l'Air, marqué par le soufisme, et ceux de la ville, juristes conservateurs, marqués par le service du pouvoir traditionnel. Al-Hâjj Mûsâ, pourtant un Ikaskazan, refuse son soutien et subira les vexations des combattants. Aghunbulû qui, contrairement au précédent, avait pu se dérober à toute forme de collaboration avec les Français, rend visite à Kawsan, puis s'éclipse à la première occasion et rentre dans son village. Kawsan devra prendre à ses côtés des hommes nouveaux, au nombre de quatre. L'un d'entre eux, au moins, ne manque d'ailleurs pas d'envergure : il s'agit d'al-Hâjj Sâlih, chef des Kel Aggatan, qui avait fait deux fois le pèlerinage, en 1905 et 1915, et qui était resté deux ans en Arabie et au Caire lors de ses voyages. Après l'échec de Kawsan, il se ralliera aux Français, devenant une figure majeure entre les deux guerres. Les « marabouts de Kawsan », comme les appelle la tradition cléricale d'Agadès, ont pour tâche principale de légaliser les décisions des chefs de l'insurrection, notamment en matière de répression, et constituent à cet effet une commission judiciaire³².

Deux leçons peuvent être tirés de cet échec. Tout d'abord, les normes juridiques théoriques implantées par le nouveau pouvoir sont celles d'une administration islamique, au prix d'un remplacement du personnel urbain par un personnel nomade neuf. Mais ce personnel neuf est improvisé et faiblement représentatif. Ce qui apparaît, en effet, dans toute la zone, c'est la désaffection de la plupart des *Ineslemen*, qui ne se reconnaissent pas dans le nouveau pouvoir. Kawsan, en dépit de ses investitures, n'est pas un des leurs. Le paradoxe de cette guerre menée sous les drapeaux de la Sanûsiyya est qu'elle échoue, au Sahara central, à rallier les hommes de religion³³ alors qu'elle mobilise beaucoup plus largement les Imajeghen et les Imrâd, c'est-à-dire les nobles et leurs vassaux libres.



Aucune formule juridique claire n'arrive à rendre compte du partage des pouvoirs entre les deux alliés, Kawsan et Tagama. Il semble que Kawsan ait été considéré par Tagama comme le chef d'un corps expéditionnaire ami, et que Kawsan n'ait rien fait sans informer le sultan, ni s'être mis d'accord avec lui. Par ailleurs, on ne constate pas, au moins pendant les « quatre vingt jours d'Agadès », de désaccords graves entre Tagama et Kawsan, qui ont lié leur sort et poursuivront la lutte jusqu'au bout. Sans doute Tagama est-il le détenteur d'une légitimité régionale qui se combine avec la nouvelle légitimité étatique sanûsî, et qui doit d'ailleurs tenir compte d'autres légitimités tribales. Ce qui apparaît dans les quelques correspondances dont nous disposons, c'est que Kawsan s'adresse à Tagama en l'appelant son « frère », comme il le fait avec nombre de personnalités de la région (ainsi, dans sa lettre déjà citée à Aghunbulû), signant ensuite de ses titres habituels. Nous n'avons pas, par contre, de lettre de Tagama à Kawsan, mais nous disposons d'une lettre de Tagama aux Kel Aghlâl, qui sont les *Ineslemen* de l'Azawagh, les invitant - finalement en vain³⁴ - à rejoindre le mouvement. Tagama se présente à eux comme *amîr* d'Ahîr (Air), fils du sultan 'Abd al-Qâdir. Dans la titulature islamique, les termes d'*amîr* et de sultan désignent des chefs politiques indépendants. En revanche, aucune référence à la Sanûsiyya ne figure dans cette titulature du sultan. Le texte de la lettre présente, ensuite, en ces termes l'opération militaire en cours :

« La lettre que nous vous envoyons a pour but de vous informer que la Vérité (*baqq*) est descendue chez nous et que nous l'avons vue véritablement. Kâwsan, le *mutasarrif*, et ses chefs sont venus chez nous avec leurs soldats qui sont les soldats du sayyid Muhammad 'Âbid »³⁵.

Ce texte est donc conforme au discours politique de Kawsan, mais l'idée qui s'en dégage est bien celle d'un corps organisé, obéissant à un système de pouvoir étatique extérieur, venu « chez nous ».

Nous avons aussi le texte d'un laissez-passer délivré par Tagama à quelques réfugiés, après la reprise d'Agadès par les Français. Tagama y est désigné, dans le texte et sur le cachet artisanal, comme le « sultan 'Abd al-Rahîm » (c'est aussi son

nom)³⁶. Tagama ne recourt donc pas à la légitimité sanûsî - comme si, lui, n'en avait pas besoin, contrairement à Kawsan « homme nouveau », venu de l'extérieur. En tous cas, la dissymétrie entre les deux titulatures est patente : Tagama ne s'est pas intégré dans le registre symbolique de l'appareil étatique sanûsî. Il aurait suffi pour cela qu'il invoque la prééminence des Maîtres de la Sanûsiyya et place son autorité sous leur patronage. Il ne l'a pas fait, alors que Kawsan, pourrait-on dire, l'a fait abondamment et à tous vents.

Epilogue

L'échec tient à plusieurs causes. La première, c'est que, contrairement à ce que Kawsan escomptait après le précédent de Djanet, la garnison française d'Agadès ne tomba pas et résista à tous les assauts pendant près de trois mois (13 décembre 1916 - 3 mars 1917). Cet échec confirma les *Ineslemen* dans leurs réticences et empêcha le ralliement de Mûsâ ag Amastan, amenûkal du Hoggar, pourtant pressé par son entourage, et venu à Agadès dans ce but, et d'autres leaders religieux de la région, comme ceux de l'Azawagh. Dans ce contexte, des conflits internes à la société de l'Air se sont mis à resurgir, entraînant des fissures dans le mouvement et des opérations prédatrices à l'intérieur même du camp des combattants. Mais ce n'est pas là notre sujet. D'autre part, Kawsan a espéré jusqu'au bout l'arrivée de secours en provenance du Fezzan, mais Sîdî al-Âbid était, lui-même, trop mal en point pour lui venir en aide.

Chassés par la convergence de trois colonnes péniblement réunies par les Français en pleine guerre mondiale, avec l'appui logistique des Britanniques du Nigeria, les combattants abandonnent Agadès le 3 mars 1917. Les Français massacrent immédiatement les marabouts de la ville (une centaine), réfugiés dans les mosquées. Ils avaient pourtant été mis à l'écart par Kawsan, étaient restés dans la cité et demandaient l'*amân*³⁷. Pendant une année entière, Kawsan et Tagama tiennent le massif. Kawsan parvient même à se ravitailler dans le

Damergou, au sud de l'Air. Avec la participation active de Mûsâ ag-Amastân, venu rallier les indécis et écraser les dernières poches de résistance, les forces françaises et leurs alliés chassent Kawsan du massif lors d'une bataille décisive, à Akarao, sur la bordure orientale de l'Air, le 1er mars 1918.

A cette époque, le Fezzan est passé sous contrôle turc aux dépens de la Sanûsiyya. Des émissaires turcs sont envoyés aux combattants, en vain³⁸. Kawsan et Tagama restent fidèles à la Sanûsiyya et à Sidî Muhammad al-'Âbid, jusqu'au bout. Avec le dernier carré des fidèles, ils se réfugient, en mai 1918, au Tibesti, qui est alors hors de portée des Français. De là, Kawsan passe à Wau, la zâwiya de Muhammad al-'Âbid, refaisant ainsi un chemin qu'il avait emprunté cinq ans plus tôt. Tagama se rend, de son côté, vers Gatrûn, plus à l'ouest. C'est peut-être en voulant opérer sa jonction avec lui que Kawsan est capturé par les Turcs et exécuté, en janvier 1919. Tagama, en tentant de regagner le Tibesti par le sud, est capturé par les Français au passage du Djado le 7 mai 1919. Ramené ensuite à la prison d'Agadès pour être jugé, il est « liquidé » de nuit par le commandant de cercle, le 30 avril 1920³⁹. Pendant ce temps, l'Air est en ruines⁴⁰ : 20% de la population de l'Air au moins a disparu, victime de la sécheresse, de la famine et de la guerre. Les pertes en chameaux approchent 50%⁴¹. Le reste du bétail a disparu. La population a abandonné tout le nord du massif pour se rassembler vers le sud.

Paradoxalement, les *Ineslemen* triomphent moralement. Ils ont eu raison, pensent-ils, de ne pas avoir ajouté foi aux communiqués de victoire d'un mouvement qui se présentait sous l'inspiration d'une confrérie prestigieuse, mais leur rappelait plutôt dans sa pratique l'ethos des guerriers nomades, l'idéologie de « la lance et du sabre », dont ils avaient voulu se dégager. Les Kel Aghlâl de l'Azawagh, intellectuels prestigieux, par exemple, avaient envoyé une mission à Agadès, qui était rentrée avec un avis négatif. La délégation, conduite par le chef des Kel Aghlâl en personne, leur imâm, Shafî'u, et qui était composée des principaux juristes du groupe, avait constaté des manquements sérieux à la *shari'a* dans la conduite personnelle de Kawsan et de ses troupes (notamment les Chaamba). Kawsan n'avait pas, à leurs yeux, de connaissances

religieuses suffisantes pour diriger un *jibâd*. Des biens illicites, au regard de la loi islamique, étaient pris dans les combats ou consommés⁴². En d'autres termes, les détenteurs reconnus du 'ilm, savoir islamique, dans la région, déniaient à Kawsan les titres de légitimité islamique qu'il avait présentés et retournaient ceux-ci contre lui.

Partout les *Ineslemen*, Bây al-Kunfî dans les Ifoghas, qui était le grand inspirateur⁴³, les Kel Aghlâl dans l'Azawagh et ceux qui restaient parmi les Ineslemen de l'Aïr, s'imposèrent comme les nouveaux interlocuteurs, faisant avec les Français victorieux les compromis nécessaires. Lors de nos enquêtes dans les milieux religieux du sud et de l'est de l'Aïr, le souvenir de Kawsan restait ambigu : il y avait à la fois la fierté pour un homme qui avait tenu tête aux Français et le regret d'une guerre qui avait tourné à la destruction du massif. Nos interlocuteurs étaient en outre animés par le souci d'exonérer l'islam et la confrérie sanûsî de toute responsabilité. « C'était un guerrier, pas un marabout », nous a-t-on souvent dit. Mais l'homme de guerre avait cessé d'être un guerrier traditionnel. Sa vision portait beaucoup plus loin que celle de nombre de résistances tuareg, et sa formation avait fait de lui le porteur de modèles politiques nouveaux. Le « sabre et la lance » et la guerre d'honneur avaient fait place au canon, à la mitrailleuse et à une guerre moderne, dans laquelle une logique de relations internationales se superposait aux enjeux locaux et les compénétrait.



Cette analyse est fondée sur le dépouillement des archives disponibles et sur des enquêtes orales menées dans les milieux religieux d'Agadès et en plusieurs points de l'Aïr. Pour des raisons matérielles, la tradition ikaskazan nous est restée étrangère. Il nous semble qu'on assiste aujourd'hui à la réactualisation du héros et au rejet de sa légende au service de causes contemporaines. Nous ne nous prononcerons pas, faute d'éléments suffisants, sur ce « Kawsan revisité ». Sans pratiquer le fétichisme de l'écrit, nous pensons toutefois que la trace d'archive mérite un respect et une attention au moins égaux et nous retiendrons que Kawsan fut, dans le grand bouleverse-

ment du Sahara qui marque la Première Guerre mondiale, l'homme d'un camp et d'une lutte. Son discours et sa titulature livrent, dans leur constance, une « vérité » de cet engagement qui n'épuise pas les différentes facettes de sa personnalité, mais qui montrent comment son identité historique se place au croisement de plusieurs espaces et de plusieurs systèmes de légitimité : guerrier ikaskazan, combattant de la Sanûsiyya, serviteur d'une autorité étatique islamique, adversaire des puissances coloniales, il avait débordé les limites du jeu social segmentaire sans entrer complètement dans celui de l'État sanûsî, dont il portait les insignes et dont il fut le serviteur constant. Ambiguïté et allégeance à des valeurs multiples sont, sans doute, les traits qui résument le mieux l'homme et qui en font un personnage de transition, quelque part entre l'âge des résistances armées, celui de l'ordre colonial provisoirement triomphant, et celui des futures luttes anticolonialistes.

Bibliographie et commentaires

1. Voir notamment le rapport le plus fiable et le plus complet sur la question : Archives du Gouvernement, Niamey, *Rapport politique semestriel du territoire militaire du Niger*, 1er semestre 1917.
2. Hélène Claudot-Hawad fait état de sources orales ikaskazan qui le présentent comme originaire de l'Air (H. Claudot-Hawad, « Honneur et politique. Les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation française », *Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, 1990 : 30 sq.)
3. Voir l'analyse des sources disponibles à ce sujet : Jean-Louis Triaud, *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme ; Aix-en-Provence, Institut de Recherches et d'Etudes sur le Monde Arabe et Musulman), 1995 : 819-820.
4. Voir Centre des Archives d'Outre-Mer (C.A.O.M., Aix-en-Provence), série S.O.M., Tchad I, Correspondance générale ; Archives du Gouvernement Général de l'Afrique Equatoriale française, série D, 4(4) D 16, « Note sur le chef senoussiste Kaocen », 20 décembre 1916.
5. C.A.O.M., série S.O.M., Tchad I 7, Kawsan, chef tuareg ikaskazan, Aïn Galakka, au Commandant français, Abéché, *traduction française dans Territoire Militaire du Tchad au ministre des Colonies*, 21 juin 1912, télégramme.
6. Sur le négociateur français, Bonnel de Mézières, et cette tentative de négociation officielle, voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 691-720.

7. « Le cheikh de la zaouïa des Senoussia. Abdallah ben El Fodhil » au commandant du Ouaddaï, s.d. (octobre 1912), *traduction française dans Bibliothèque de l'Institut de France*, Paris, Ms. 6004.3.

8 J.-L. Triaud, *op. cit.*, p. 789.

9. C.A.O.M., Affaires Politiques 1412, lieutenant Baudoin, commandant le groupe méhariste en pays Ajjer, au commandant militaire du Territoire des Oasis, 25 avril 1915.

10. *Ibid.*

11. Lettre de Kawsan à l'un de ses principaux lieutenants en Air, Aghâïf, Ikaskazan comme lui, 16 *dhû'l-hijja* 1334 (14 octobre 1916). Cette lettre est au nombre de celles trouvées à Agadès, en mars 1917, après la réoccupation de la ville par les Français. Seule la traduction française figure (*Archives du Gouvernement, Niamey, Agadès, 1904-1917*).

12. Laurent Lapierre, « Deux épisodes de la guerre au Sahara. Les rapports du maréchal des logis Lapierre », *L'Afrique Française, Renseignements coloniaux*, avril 1920 : 81 sq.

13. Voir notamment O. Meynier, *Revue Africaine*, t. 83, n° 380-381 : 255.

14. Cette formule, qui figure au début ou en fin de lettre, et sur le cachet, revient avec des variantes dans toute la correspondance saisie en Air. En arabe : *kha-dîm al-dawlat al-Sanûsiyya, mutasarriif liwâ'i Fazzan*.

15. Sur ces préparatifs et la composition de la colonne, voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 821-822.

16. Sur ce petit groupe sanûsî d'Agadès, issu des réseaux marchands et, semble-t-il, étranger au *jihâd*, voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 833-838.

17. Ces dates et l'itinéraire suivi figurent dans les renseignements recueillis après la réoccupation d'Agadès par les Français. Voir Service Historique de l'Armée de Terre (S.H.A.T.), A.O.F., Niger 5, III 5, « Renseignements recueillis sur le mouvement senoussiste en Air (1916-1917) », par l'interprète-officier Gisselbrecht.

18. Voir Edmond Bernus, *Touaregs nigériens : unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, Orstom, 1981.

19. Rodd parle de « junior group of the confederation » (Francis Rodd, *People of the Veil*, Londres, Mac Millan, 1926 : 145).

20. Sur ces évaluations et leurs sources, voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 829-831.

21. « La nature a doté la région de Gueljett-Tamaya de pâturages presque permanents, donnant aux nomades toute facilité d'y vivre en toute saison. Malheureusement, les divisions territoriales sont telles que ces lieux favorisés échappent presque à tout contrôle (...) il est à craindre que la région de Gueljett-In Ridal, isolée au milieu de nos cercles, ne deviennent sous peu le terrain de parcours de tous les « indépendants » soudanais et algériens, où les

Senoussistes recruteront certainement de chauds partisans » (*Archives de la préfecture d'Agadès*, Cahier de correspondance « Départ », Bosch, commandant de cercle, au commissaire du Gouvernement général à Zinder, 3 mars 1916).

22. Voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 833-838.

23. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Arrivée Agadès (1904-1917). Muhammad al-'Âbid au sultan d'Agadès, fin *dhû'l-qa'da* 1332 (20 septembre 1914). L'original arabe, transmis à Dakar, puis à Paris, n'a pu être retrouvé. Seule la traduction française figure.

24. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Agadès (1904-1917). Kawsan au sultan d'Agadès, 15 *muḥarram* 1335 (11 novembre 1916). L'original arabe, transmis à Dakar, puis à Paris, n'a pu être retrouvé. Seule la traduction française figure.

25. Sîdî Muhammad al-'Âbid, né vers 1876, est un petit-fils du fondateur de la confrérie Sanûsiyya, et le frère puîné, en charge du Fezzan, d'Ahmad al-Sharîf, chef de la confrérie, le troisième depuis l'origine de la confrérie.

26. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Agadès (1904-1917). Kawsan à al-Hâjj Mûsâ et Adanbar, 6 *dhû'l-hijja* 1334 (4 octobre 1916). L'original arabe, transmis à Dakar, puis à Paris, n'a pu être retrouvé. Seule la traduction française figure.

27. Entretien avec Al-Hâjj Mahmûd, shaikh de la Khalwatiyya de l'Aïr, Egandawel, 12 avril 1976.

28. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Agadès (1904-1917). Kawsan au shaikh Aghanbulû et à toute la tribu (*qabîla*) de Timia, 15 *muḥarram* 1335 (11 novembre 1916). L'original arabe a été trouvé à Timia par les troupes françaises le 17 avril 1917. Une reproduction de cet original, accompagnée d'une traduction française revue et corrigée, figure dans J.-L. Triaud, *op. cit.* : 977 et 1017-1020 (la traduction française, qui n'est pas ici, contrairement aux précédentes, le fait de l'interprète militaire Gisselbrecht, est peu satisfaisante et souvent éloignée de l'original).

29. *Service Historique de l'Armée de Terre*, 1 H 1072. Kawsan au commandant Meynier, 15 *sha'bân* 1334 (17 juin 1916). Une reproduction de l'original arabe, accompagnée d'une traduction française revue et corrigée, figure dans J.-L. Triaud, *op. cit.* : 975 et 1012-1014.

30. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Agadès (1904-1927), Une reproduction des originaux arabes, accompagnée d'une traduction française revue et corrigée, figure dans J.-L. Triaud, *op. cit.* : 979-980 et 1021-1022.

31. Il s'agit du capitaine Sabatié.

32. Sur cette « politique islamique » de Kawsan, voir J.-L. Triaud, *op. cit.* : 859-860.

33. Voir notamment, sur cette question, Edmond Bernus, « Histoires parallèles et croisées. Nobles et religieux chez les Touareg Kel Denneg », *L'Homme*, XXX, 3, n° 115, juillet-septembre 1990 : 31-47.

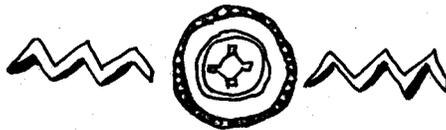
34. Sur l'attitude des Kel Aghlâl, voir Edmond Bernus, *op. cit.*, 1990.
35. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Tahoua 1901-1938, original arabe, s.d.. Une reproduction de cet original, accompagnée d'une traduction française, figure dans J.-L. Triaud, *op. cit.* : 982 et 1024-1026. (La traduction présente dans le dossier, écrite dans un français approximatif, est inutilisable).
36. *Archives du Gouvernement, Niamey*, Arrivée Agadès (1904-1917), original arabe sans traduction, *Taskira* (sic - pour *tadhkira*), 3 *dhû'l-qa'da* 1335 (21 août 1917). Une reproduction de ce laissez-passer, accompagné d'une traduction, figure dans J.-L. Triaud, *op. cit.* : 994 et 1043.
37. Voir Jean-Louis Triaud, « Un épisode oublié de la guerre de Kaossen : la lettre des savants et des notables musulmans d'Agadez au colonel Mourin (4 mars 1917) », *Annales de l'Université de Niamey*, 1978 : 263-271.
38. Sur une mission pro-turque envoyée de Ghât en Aïr autour de novembre 1917 et sa rencontre avec Kawsan, voir l'information transmise ultérieurement par al-Hâjj Mûsâ, le leader ikaskazan d'Agallal, engagé de force aux côtés de Kawsan et témoin de la rencontre, dans *Archives Nationales du Sénégal*, 11 G 18, Territoire Militaire du Niger, Bulletin de Renseignements n° 72, 13 avril 1918. Kaossen aurait reçu à cette occasion, de la part des Turcs, « un cachet en argent, des décorations, une lettre de félicitations pour son œuvre en Aïr », ainsi qu'une invitation à rejoindre le camp turc. On trouve aussi la trace de deux lettres envoyées par le même interlocuteur, fils du chef des Ajjer Oraghen de Ghât, à Kawsan et à Tagama (S.H.A.T., A.O.F., Niger 5, II 5 ; C.A.O.M., série S.O.M., Affaires politiques 1418, La première est datée de *jumâdâ I* 1336 (février-mars 1918), la seconde du 23 *jumâdâ I* 1336 (6 mars 1918). En l'absence des originaux arabes, on dispose des traductions de l'interprète militaire Laizé. Ces deux lettres annoncent les victoires des armées ottomanes contre les Français et les Russes et invitent les destinataires, dont l'autorité est reconnue et garantie, à se joindre au camp turc.
39. Voir Finn Fuglestad, « Révolte et mort de Tegama, sultan d'Agadès (1920) », *Notes Africaines*, n° 152, octobre 1976 : 96-101.
40. Voir J.-L. Triaud, « Un mauvais départ ; 1920, l'Aïr en ruines », dans Edmond Bernus et al., *Nomades et commandants. Administration et sociétés nomades dans l'ancienne A.O.F.*, Paris, Karthala, 1993 : 93-100.
41. Ces chiffres de pertes sont certainement en dessous de la vérité. Ils se fondent sur des estimations en amont et en aval, qui sont tout sauf précises. L'état numérique de 1913 du cercle d'Agadès (qui déborde, au sud-ouest, l'Aïr proprement dit - massif et plaines adjacentes), fait état de 25 872 habitants (*Archives du Gouvernement, Niamey*, Agadès (1904-1927), cercle d'Agadez, état numérique). En 1918, le lieutenant-colonel Lefebvre, chargé du Territoire Militaire du Niger, parle de 953 personnes tuées au cours des opérations, auxquelles il fallait « ajouter tous ceux qui sont morts de maladie, de privations et à la suite de la fermeture de nos marchés... » (C.A.O.M., série S.O.M., Affaires politiques 14-18, Rapport semestriel sur la situation politique des régions du Territoire Militaire du Niger dépendant des Territoires sahariens, Zinder, 6 août 1918). L'épidémie de grippe de 1918 avait notamment frappé le massif et décimé une population affaiblie par la famine. D'autre part, l'éclatement des *taw-*

shit (« tribus ») et leur dispersion rendaient encore plus difficile aux autorités française de l'époque toute évaluation. On notera que le recensement de 1920 compte 20 804 habitants (*Archives de la Préfecture d'Agadès, Recensement du cercle d'Agadez, 1920*) et témoigne peut-être d'un début de reprise. En chiffres statistiques absolus, dont on connaît les limites, l'Air aurait perdu, en tout cas, 5 000 personnes entre 1913 et 1920.

En ce qui concerne les troupeaux de chameaux, l'état numérique de 1913 - certainement très en dessous de la vérité, car le pays était alors mal contrôlé par les Français - recense 26 482 camelins. En 1918, le lieutenant-colonel Lefebvre écrit : « Les troupeaux ont subi un coup mortel et il faudra longtemps pour les remettre en état. Il n'existe plus de chameaux mâles et très peu de chamelles (...) il faut estimer à plus de 12 000 le nombre des chameaux disparus ». Ici encore, la statistique est un outil mal commode pour rendre compte du désastre dans toute son étendue.

42. Entretien avec Muhammad b. Muhammad al-Mûmîn, chef du 11ème Groupe des Iwillimeden de Tahoua (Kel Aghlal), Abalak, 11 janvier 1976, et avec Muhammad, fils de celui-ci, Zinder, 2 juin 1977. Sur les Kel Aghlâl et leur attitude, voir Harry T. Norris, *The Tuaregs. Their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sahel*, Warminster, Aris et Phillips, 1975, pp. 174-196, Ghubayd Agg Alawjeli, *Histoire des Kel-Denneg*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1975, et Edmond Bernus, *op. cit.*, 1990.

43. Depuis l'ouvrage du lieutenant Maurice Cortier, *D'une rive à l'autre du Sahara* (Paris, Larose, 1908), qui est souvent la référence unique, on n'a pratiquement rien écrit sur Bây al-Kuntî. Voir aussi H.T. Norris, *op. cit.* : 171, 181, 183, 186.



Les Bella d'Oursi

Une anthropobiologie de populations dites captives

Alain Froment
Médecin

En raison de leur statut social méprisé chez les Touaregs, les Bella (ou Iklan) sont la moins valorisée et la plus négligée des populations saharo-sahéliennes. Cependant, c'est un des groupes les plus dynamiques sur le plan démographique et économique. Cet article se penche sur les origines biologiques des Bella, à partir des deux hypothèses classiques et complémentaires : filiation depuis les populations négroïdes néolithiques sahariennes, ou bien descendance des populations sahéennes raziées par les Touaregs, dans un passé beaucoup plus récent. On dispose de peu de données génétiques pour faire la part des deux explications, et les résultats disponibles montrent simplement une proximité nettement plus grande avec les populations négroïdes du Sud qu'avec les Berbères du Sahara. La description détaillée, sous forme de visualisation d'analyses biométriques multivariées, d'un groupe de Bella de la mare d'Oursi, permet de montrer que leur morphologie n'est pas identique à celle des populations soudaniennes, mais se situe à mi-distance entre celles-ci et les Touaregs, ces derniers étant eux-mêmes de morphologie intermédiaire entre celle des Européens et celle des Africains du sud du Sahara. Les implications génétiques et écologiques de ces observations sont discutées, en termes d'adaptation au milieu et de processus historiques.

La présence de populations mélanodermes dans la zone arabo-berbère du Sahara a depuis longtemps suscité des interrogations pour l'archéologue, l'anthropologue et l'historien.

Certaines de ces populations sont libres, et semblent l'avoir toujours été. D'autres, plus nombreuses, affranchies depuis plus ou moins longtemps selon les lieux, ont été traitées en esclaves par les différentes communautés arabo-berbères qui dominent le Sahara. Sur le rivage sahélien, les Maures, les Touaregs et les Peuls ont longtemps perpétué cette domination, dont il persiste de douloureuses survivances. Depuis plus d'un siècle, deux hypothèses sont discutées pour expliquer les origines de ces populations servies (Camps, 1969). Soit il s'agit de sujets capturés parmi les sédentaires habitant la frange sud du Sahara, soit il s'agit de descendants d'une population saharienne néolithique négroïde*, ces hypothèses n'étant bien sûr pas mutuellement exclusives.

Nous essayons de voir en quoi les techniques de l'anthropologie biologique, et notamment l'étude, au moyen de mensurations anthropométriques, de la morphologie corporelle, permettent d'éclairer le débat. L'exemple des Bella de la région d'Oursi, au nord du Burkina-Faso, a été retenu à cet effet, car il s'agit d'une région très périphérique du domaine touareg. S'ils sont des descendants de gens raziés depuis quelques siècles (la présence des Touaregs étant assez récente dans l'Agacher) dans la zone méridionale de la Boucle du Niger, les Bella doivent avoir une morphologie et une physionomie assez semblables à celle des populations sahélo-soudaniennes voisines, Songhay, Mossi et Gourmantché notamment. S'ils s'en éloignent significativement, on admettra qu'un intervalle de temps plus large a été nécessaire pour aboutir à une telle différenciation et que la divergence a donc des origines plus distantes, tant dans le temps que dans l'espace, à moins qu'un brassage génétique rapide n'ait eu lieu.

* Le terme négroïde est difficile à manier, parce que le recours à une classification raciale est une impasse méthodologique dans laquelle l'anthropologie physique s'est longtemps fourvoyée, le paradigme de la race étant incapable d'exprimer convenablement la variabilité humaine. Pour ne pas compliquer l'exposé, on admettra simplement qu'il y a des « Blancs » au nord du Sahara, des « Noirs » au sud, sans que ce simple caractère descriptif en fasse des races pour autant. Il s'agit de pôles de différenciation géographiques reliés par une infinité de groupes intermédiaires dont beaucoup, en l'espèce, habitent le Sahara.

Le peuplement saharien

Après plusieurs oscillations vers une aridification grandissante, le Sahara a subi une nouvelle crise climatique à partir de 1 500 av. J.C. Elle aurait provoqué un repli sur les oasis pour les cultivateurs, qu'ils soient à l'origine leucodermes comme certains Mozabites ou M'rabtines, ou mélanodermes comme les Fezzanais et les Ouarglis. Ceux-ci sont des Haratin, aux caractéristiques négroïdes, mais avec une grande variabilité, notamment de teint, moins foncé en moyenne que les « Soudanais » (Gessain et Lhote, 1961). Une augmentation du nomadisme, ou un passage de la transhumance au nomadisme, surtout après l'arrivée du cheval puis du chameau, s'observe aussi et, dès 1 000 av. J.C., un noyau berbère, touareg ou pré-touareg, se met en place, suivi, durant les deux mille années suivantes, de plusieurs autres vagues.

La présence de Négroïdes au Sahara pendant le néolithique est établie (Chamla, 1968) et même très dominante, bien que la question du peuplement du Sahara préhistorique mérite, sur le plan de l'anthropologie physique, d'être entièrement reprise. Il existe dans l'Ahaggar « *des jardins résiduels cultivés encore de nos jours autour des points d'eau épars, par des Nègres (Haratine), survivants sans doute de la population néolithique de la région* » (Briggs, 1955, p. 94). Les Haratin, cultivateurs traditionnels des oasis, s'étendent entre les oasis du nord (El Goléa, où ils se métissent avec les Zenata, berbères sédentaires), le Fezzan à l'est, le Tidikelt (In Salah), le Touat et Timimoun au centre, le Sahara atlantique et la Mauritanie à l'ouest. Avant la création des oasis du Hoggar (Idélès), ils ne dépassaient pas Djanet au sud.

« *The haratines are generally regarded as descendants of freed slaves, but this view is by no means universally accepted* » (Mourant *et al.*, 1976, p. 87).

« *Les Harratine noirs longilignes vivant encore dans les oasis sabariennes ne sont pas, comme le veut une tradition littéraire trop simpliste, formés uniquement des descendants des esclaves achetés ou raziés par les Arabes sur les territoires du*

Soudan. Ils ont un type trop particulier, trop rare, pour n'être que cela. Est-ce d'ailleurs un hasard si leurs silhouettes si caractéristiques se retrouvent en abondance sur les fresques rupestres de bien des endroits du Sabara ? (Hugot, 1974, p. 176).

Dans l'aire tamashek existe la même dichotomie sociale. Au sein de la société touarègue (Bernus, 1981), on distingue les hommes libres (*ilellan*) des esclaves (*iklan*). La première catégorie est hétérogène, avec les aristocrates guerriers (*imajeghan*), les guerriers vassaux ou tributaires (*imghad*), les religieux (*inesleman*), les artisans (*inadan*), et une frange intermédiaire mais relevant encore des hommes libres, les métis (*ibogholiten*) et les affranchis très anciens (*ighawellan*) ou plus récents, c'est-à-dire dont on garde encore le souvenir (*iderfan*). A la différence des Haratin (« rachetés »), qui constituent une population libre, appartenant aux *Kel Arrem*, « ceux des villages », les Iklan (singulier *akli*, féminin *taklit*, féminin pluriel *tiklatin*), appelés *Abid* en arabe, *Bella* en songhay et *Bouzou* en haoussa, sont nomades et de condition serve, ou du moins l'étaient, avant que le choc de la colonisation puis des Indépendances, ne vienne ruiner l'ordre ancien.

« *Les Noirs du Hoggar sont dans leur immense majorité d'origine soudanaise. Ce sont des esclaves ou des descendants d'esclaves raziés par les Touaregs dans la zone sabélienne, et jusque sur les bords du Niger. Cependant certains de ces Noirs proviennent de la région de Touat, plus au Nord-Ouest, et présentent un type physique très différent des premiers. Leur peau est plus claire, parfois rougeâtre, le nez plus fin, les lèvres moins éversées que chez les Soudanais. Ces Noirs forment le groupe des Harratin, où se rencontrent peut-être les descendants des races paléonéolithiques ayant peuplé le Sahara jusqu'au Néolithique, dans la période humide* » (Benabadji et al., 1965). La même équipe distingue (Ruffié et al., 1966) parmi eux la présence d'un type « *soudanais à traits raciaux négro-africains* » et un type « *hamitique à traits raciaux méditerranéens* ».

Camps (1969, p. 15) avance que les Haratin se nomment eux-mêmes en tamashek *Izzagaren* (les Rouges). Pour Lefèvre-Witier (1996), ce terme de rouge est réservé aux individus à dominante caucasoïde (*wihaggarmine*), alors que les mélano-

africains sont désignés comme verts (*wikaouilnine*). Il n'en reste pas moins que le statut social des Haratin est meilleur que celui des Iklan. A Idélès (Hoggar), 25% des Haratin avaient une femme taklit, et 12% des Iklan et des artisans étaient mariés à une Haratin. Lefèvre-Witier (*ibid.*, p. 149) considère les Haratin comme un groupe saharien ancien, et les Iklan comme des « *Noirs Soudanais razzîés pour la plupart voici un siècle* ».

Dans le vocabulaire des rezzous, les Iklan sont « arrachés » avec le bétail, la prise d'hommes libres étant qualifiée par un autre terme, celui d'enlèvement (Bernus, 1981, p. 88). Ils pouvaient être vendus après leur capture, mais faisaient ensuite partie de l'héritage familial. Certains étaient employés comme domestiques et d'autres comme cultivateurs, en zone sédentaire, pour personnifier l'emprise des Touaregs, mais la plupart étaient nomades et s'occupaient des troupeaux. « *Ils se disent eux-mêmes Kel tamasheq (ceux qui parlent la langue tama-shek) et ont conscience de faire partie de cette société dont ils constituent un élément moteur essentiel. C'est pourquoi l'origine des Iklan est si difficile à établir : peut-être existe-t-il un fond de population noire autochtone sahélo-saharienne, auquel sont venus s'adjoindre les soudanais razzîés, mais l'enquête montre que presque tous les Iklan ont perdu tout souvenir de leur origine* » (Bernus, 1981, p. 91). Ce même auteur (*ibid.*, p. 390) citant Desplagnes, évoque des relations privilégiées, peut-être une parenté, avec les pêcheurs Bozo et Sorko du fleuve Niger.

Comme l'observe Mariko (1984), l'administration a d'abord brutalement « décapité » les Touaregs, puis les a ménagés, entre 1920 et 1947, quand l'Union Française se préoccupa de scolarisation en milieu nomade. Plusieurs sécheresses dramatiques, notamment celle de 1967-1973, qui ruina autant les éleveurs que les cultivateurs, achevèrent la désorganisation sociale. Plusieurs fois depuis le début du siècle, les Iklan tentèrent d'échapper à la tutelle des maîtres, et le mouvement s'accéléra avec un exode vers les villes. Gallais (1975, p. 89) a parlé d'une iklanisation de la société tamashek. Bernus (1981, p. 116) a fait un parallèle éloquent entre accroissement démographique et sédentarité (de 12 pour 1 000 chez les Touaregs

à 35 pour 1 000 chez les Bella sédentarisés) et, à cet égard, les Bella, dont l'organisation sociale est très décentralisée et égalitaire, ignorant les lignages et les clans, présente le plus grand dynamisme : « *Par leur nombre, leur prolificité, par leur économie ouverte et leur capacité à s'adapter aux travaux les plus divers sans aucune exclusive, les Bella après avoir conquis une indépendance presque totale, deviennent l'élément moteur de la société Kel Tamashek méridionale* » (Bernus, 1981, p. 403).

Dans la région de Téra (Niger occidental), « *les Bella se trouvent vis-à-vis du droit traditionnel, dans un cas délicat : ils revendiquent l'usage des droits que possèdent leurs anciens maîtres Tenguereguedesh et Logomaten tout en affirmant leur émancipation* » (Marie, 1984, p. 102). Remarquable par son acharnement au travail, et constituant une « *ethnie en cours de formation, suscitant la méfiance voire le mépris de leurs voisins, la société bella est animée par un fort désir de promotion sociale et de réussite économique qui l'engage dans la « société moderne » avec un certain état de disponibilité culturelle* » (*ibid.*, p. 387).

Échantillons et méthodes

Le village d'Oursi est situé aux confins de l'empire songhay, assez loin du fleuve Niger. C'est une des très rares implantations songhay au Burkina-Faso. L'écologie de la région a été décrite par Barral (1977), Claude *et al.* (1991), et Ouabda et Gautun (1992). En ce qui concerne la biologie humaine, on se référera à Froment (1988).

Les sujets de l'échantillon Bella ont été mesurés dans deux campements semi-permanents situés à quelques kilomètres de la mare d'Oursi, du nom de Timbolo et Gargassa (« Les Forgerons »). Les ethnies voisines ont également été examinées, ainsi que d'autres plus éloignées (décrites par Froment, 1989). Les 28 mensurations concernent les dimensions de la tête, les proportions corporelles et des indicateurs de corpulence. Les mensu-

rations squelettiques ont, pour les besoins de cet article, été comparées à une importante banque de données compilées dans la littérature, portant sur la plupart des populations mondiales. L'analyse discriminante a été pratiquée sur IBM-PC à partir du logiciel SPSS, option D² de Mahalanobis (distances généralisées), après vérification de la normalité des distributions. Cette méthode présente l'avantage de visualiser les nuages de points représentant les regroupements de population sous forme spatiale dans « n » dimensions (autant de dimensions que de variables entrées), avec projection en coordonnées cartésiennes de type cartographique dans le plan.



Les *Bella d'Oursi* représentent la moitié de la population totale de l'Oudalan et, au moins, dix fois l'effectif des *Kel Tamashek* libres. Barral fait remarquer que certains groupes de *Bella* de l'Oudalan, dits *Kamoga*, s'étaient déjà affranchis du joug touareg, probablement en fuyant des groupes situés au Mali ou au Niger, avant l'arrivée des Français, jusqu'à posséder eux-mêmes leurs propres *Bella*.

Malgré leur indiscutable dynamisme économique et démographique, les *Bella d'Oursi* couvrent tout juste leurs besoins nutritionnels et ne se distinguent pas par une corpulence particulièrement élevée (Froment et Hiernaux, 1984). Elle est, au contraire, un peu plus faible que celle de leurs voisins ; les femmes sont même assez maigres (1 m 59 pour 51 kg) et pas du tout influencées par le modèle culturel de la femme grasse et même obèse, gavée selon la pratique de l'*adaṇay* des Touaregs. Elles sont bien loin de l'oisiveté de ces dernières et ont une vie pénible, tant dans les activités domestiques (notamment la corvée d'eau) que les tâches agro-pastorales. L'état de santé des *Bella d'Oursi* est lié à leurs conditions de vie, et notamment au manque d'eau, qui provoque des dermatoses, et un des taux les plus élevés au monde de béjel, la syphilis endémique non-vénérienne (Monjour et al., 1983). A l'inverse, l'éloignement des mares les protège relativement du paludisme et de la bilharziose.



Dans la Boucle du Niger, trois grandes puissances politiques se sont affrontées au cours de l'histoire récente, c'est-à-dire immédiatement précoloniale. D'abord, les Songhay, fondateurs de l'empire de Gao abattu en 1591, présents vers l'est jusqu'en aval de Niamey, au Niger. Puis les Peuls, à partir de l'expansion d'Othman Dan Fodio, et les Touaregs Iullemmeden présents depuis la fin du XVII^{ème} siècle (avec diverses fractions, les Oudalan, qui ont donné leur nom à toute la région, ainsi que les Idamossen, Warag-Warag, Kel Es-Souk, Kel Zingui, Irreganaten, Ikoubaraden, Takarangat...). L'émirat peul de Dori, bien au sud d'Oursi, a été soumis par les Kel Oudalan en 1827. Gallais (1975) a décrit la façon dont les Touaregs accueillent dans leur confédération des groupes tributaires, comme les Peuls qui, quoique attirés par la culture targuie, conservent leur langue, ce qui conduit à utiliser la langue songhay dans les échanges.

Les mouvements de population antérieurs ont été décrits par Marchal (1978). On suppose que le fond de peuplement, au nord du Burkina, était fait de Dogon, montés vers le nord, peut-être sous la pression des Mossi venus du sud, et de Gourmantché, repoussés vers le sud par les Songhay. Bien des Mossi sont en fait des *Nyonyossé*, des « gens d'avant », « mossifiés » mais héritiers d'un patrimoine antérieur, proche de celui des Gourmantché et des Dogon. Ces derniers auraient abandonné le nord du Burkina pour leur aire d'occupation actuelle vers le XIV^{ème}-XV^{ème} siècle, avant la poussée Songhay, qui s'exerce à partir du XIII^{ème} siècle : « *Les Songhai considèrent que la brousse appartient aux Gourmantché et que la terre appartient aux Kurumba* ». Un royaume situé dans la région de Djibo est « *dominé par les Peul DjelgoBé, à partir de 1730-50, et nombre de villages kurumba (47 dit la tradition) sont devenus Rimaïbé (captifs de Peul)* » (Marchal, 1978, p. 478). Les Peuls d'Oursi sont des DjelgoBé, ainsi qu'une autre fraction, les GaoBé, venus du Gourma occidental dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, en s'infiltrant de façon pacifique par petits groupes. Les Mallébé, qui proviendraient du Macina, ont rejoint les Songhay et en ont adopté la langue, peut-être vers le XVI^{ème} siècle. Ils sont considérés comme des métis de Peul et de Songhay, mais restent mal connus.

Pour comparer les habitants de la région sahélienne d'Oursi, à la lumière de ces mouvements historiques, on a choisi comme populations soudaniennes de comparaison, des Mossi des environs de Ouagadougou, des Gourmantché de la région de Koupela, et des Bwa de Houndé. Dans la région plus septentrionale, ce sont des Dogon du Hombori qui ont aussi été étudiés par mes soins. J'ai de plus utilisé les mensurations des Touaregs Kel Kummer, qui m'ont été confiées par M. André Chaventré, et sont encore inédites, et les données du Dr. Leblanc (1928), pour divers Touaregs du Hoggar. L'analyse statistique de sa série d'*imajegban* et d'*imghad*, sur lesquels il fournit des renseignements assez précis, ne montre pratiquement aucune différence significative entre les deux groupes, hormis un visage un peu plus étroit chez les nobles ; dans les calculs ci-dessous, ils ont donc été traités ensemble.

On dispose donc de l'examen de plus d'un millier d'individus provenant d'une douzaine de groupes (Bella, Songhay, MalléBé, RimaiBé et Peuls à Oursi ; Dogon, au nord ; Mossi, Gourmantché et Bwa, au sud, et deux échantillons de Touaregs, ainsi que des Peuls WodaaBé, mesurés au Cameroun). Ce fichier contenant les valeurs individuelles de cette douzaine d'échantillons (et de quelques autres provenant d'ailleurs), permet d'étudier la variation intra-populationnelle. Un second fichier regroupe plusieurs centaines de populations, mais représentées seulement par les moyennes de mensurations, glanées dans la littérature ; ce qui permet, cette fois, de considérer la variation inter-populationnelle.

■ Résultats biométriques

La biométrie est utilisée, ici, comme indicateur de l'origine géographique des populations humaines. Pour cela, seules les mensurations anthropométriques squelettiques ont été retenues, à l'exclusion de tout ce qui est lié à l'état nutritionnel actuel. En effet, on a montré (Froment 1992, 1995) une congruence acceptable entre morphologie, fréquences géniques et distribution géographique de l'espèce humaine.

Fichier des valeurs individuelles

Figure 1a

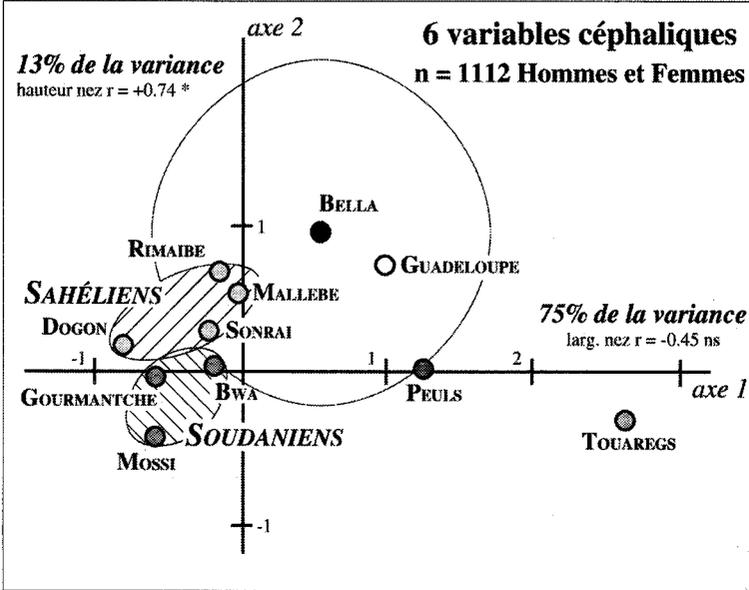
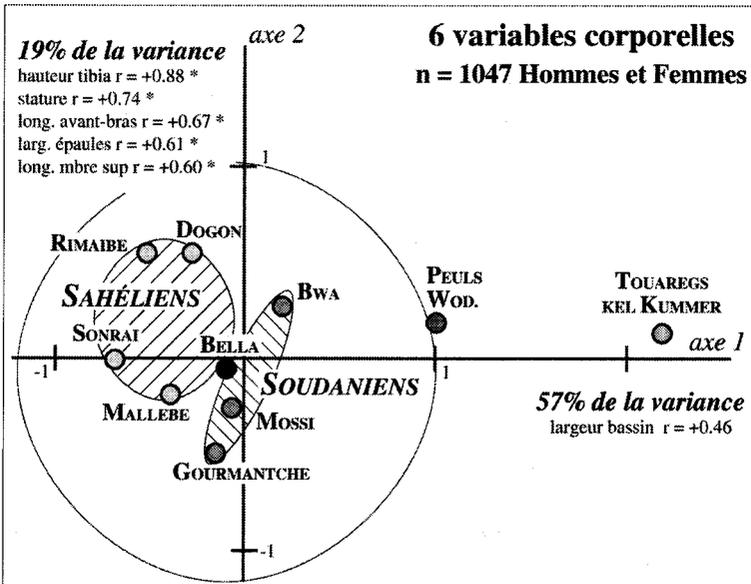


Figure 1b



Deux catégories de mesures ont été distinguées et, contrairement à Hiernaux (1968), traitées séparément. En effet, on a fait l'hypothèse que la forme de la tête, d'une part, les proportions corporelles, de l'autre, n'étaient pas régies par les mêmes lois du point de vue de l'adaptation au milieu. C'est pourquoi nous présentons : en figures 1 :

Figure 1a - Six variables céphaliques

Analyse multivariée portant sur six variables céphaliques des Bella de la mare d'Oursi, comparés à quelques populations voisines. Seuls les centroïdes (centre de gravité) des nuages de points formés par les individus de chaque population, ont été représentés. Le cercle montre l'équidistance des Bella avec les Soudano-sahéliens sédentaires d'une part, les Peuls d'autre part.

Figure 1b - Six variable corporelles

Analyse multivariée portant sur six variables corporelles des Bella de la mare d'Oursi, comparés à quelques populations voisines. Les Bella sont fondus dans l'ensemble des populations sub-sahariennes. Les Peuls WodaaBé sont à mi-chemin entre celles-ci et les Touaregs.

et en figures 2 :

Figure 2a

Analyse multivariée portant sur six variables céphaliques des Bella de la mare d'Oursi, comparés à quelques populations voisines. A la différence de la figure 1, on a utilisé ici des moyennes de population et non des individus. Le nombre de populations utilisées est entre parenthèses. Quelques populations particulières ont été situées. Le triangle aide à matérialiser les distances entre groupes. L'ovale ombré indique la gamme de variation des populations antillaises.

Figure 2b

Analyse multivariée portant sur cinq variables corporelles des Bella de la mare d'Oursi, comparés à quelques populations voisines. Les Bella et les autres populations du Burkina sont à l'intérieur de la variation sub-saharienne.

Les enseignements de l'anthropométrie sont résumés dans les figures. L'analyse discriminante permet de visualiser, mieux qu'un pesant commentaire, les ressemblances entre groupes. L'information est traitée de façon multidimensionnelle et projetée sur les deux principaux axes, qui expriment chacun une certaine partie de la variance totale observée. Les calculs ont été faits, d'abord, en séparant les sexes puis, au vu de la stricte similarité des résultats, en les traitant ensemble, ce qui a permis d'augmenter les effectifs.

L'examen des figures, qui sont cohérentes, que l'on traite les individus (fig. 1) ou les moyennes de populations (fig. 2) , fait ressortir, pour les Bella :

- une discordance entre les analyses portant sur les dimensions céphaliques et celles portant sur les proportions corporelles. Les Bella ne se détachent des populations voisines que

Fichier des moyennes de populations

Figure 2a

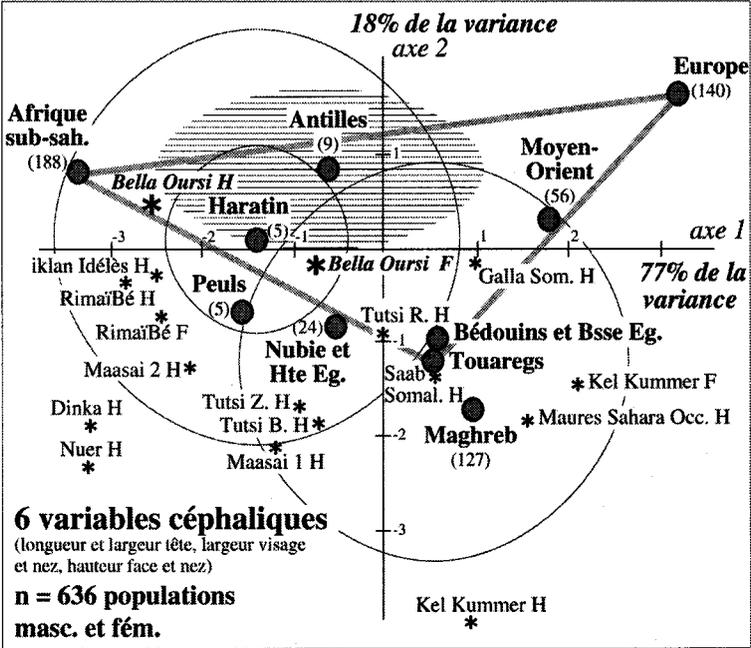
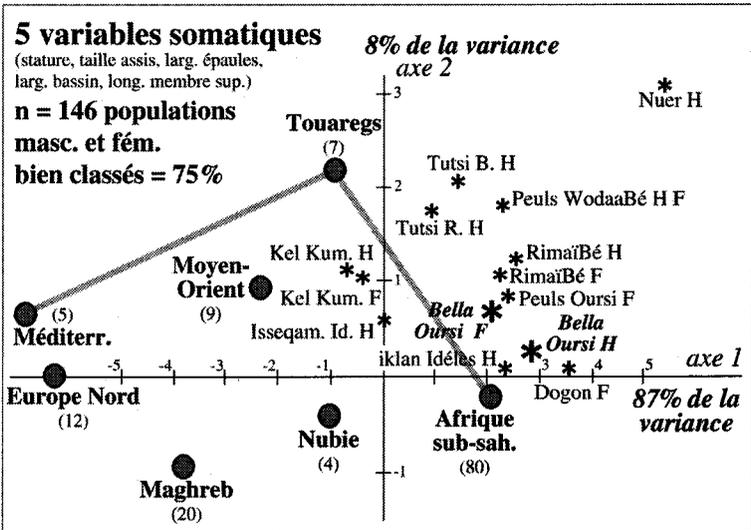


Figure 2b



pour la physionomie faciale, non pour la morphologie corporelle ;

- une ressemblance plus marquée avec les Antillais et, à un moindre degré, avec les Peuls. Les Peuls, en ce qui concerne la forme du visage et de la tête, se situent entre l'Afrique sub-saharienne et les Touaregs. A leur tour, les Touaregs sont à cet égard entre Afrique et Europe, pas très loin du Moyen-Orient.

■ L'apport de la génétique et le métissage

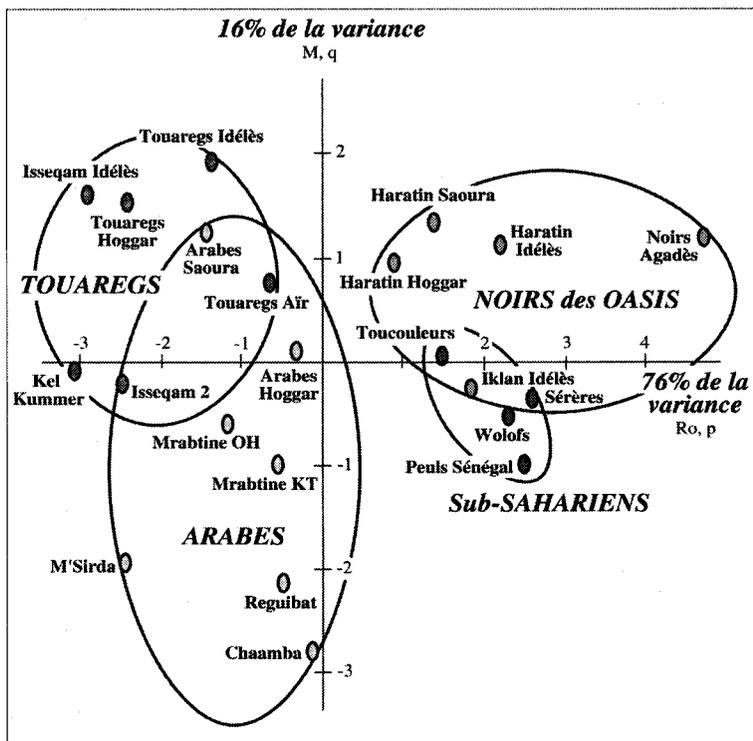
La discussion des résultats obtenus par l'anthropométrie peut être menée à la lumière des marqueurs génétiques. Malheureusement, peu de travaux d'envergure ont été menés dans ce domaine sur les populations sahariennes, en dehors de la description de l'isolat génétique touareg malien des Kel Kummer (Langaney *et al.*, 1973), et de la belle monographie de Lefèvre-Witier (1996) sur Idelès (Hoggar). De plus, il existe encore peu de données sur les *Bella* eux-mêmes, d'Oursi ou d'ailleurs. Voilà pourquoi on ne s'attardera pas, ici, à une discussion approfondie sur les fréquences géniques des peuples du Sahara.

Sous une forme visuelle, la figure 3 synthétise les résultats des comparaisons effectuées sur les marqueurs les plus classiques.

Les recherches menées par Lefèvre-Witier et Ruffié (1971) montrent qu'*il est bien difficile de classer immédiatement les Touaregs au vu de ces résultats : comme plusieurs populations situées à la charnière de l'Afrique blanche et de l'Afrique noire, le patrimoine génétique des Touaregs est fait d'éléments « négroïdes » et « caucasoides » et ces composants sont très inégalement répartis suivant les systèmes génétiques considérés. C'est le cas des Teddas, des Bejas, des Éthiopiens, et aussi des Peuls, des Harratines* ». Dans cet article, Lefèvre-Witier et Ruffié distinguent des différenciations géographiques, d'une part, et sociales de l'autre. Dans la première

Figure 3 - Sept marqueurs génétiques érythrocytaires

Analyse spatiale sur sept marqueurs génétiques érythrocytaires (ABO, Rhésus, MN) dans la zone saharienne (source : Benadjji 1965, Cabannes 1969, Ruffié 1963 et 1966, Lefèvre-Witier, 1996, avec calculs personnels). L'axe horizontal est significativement corrélé avec la fréquence de l'haplotypage Rhésus Ro ou cDe, et du groupe sanguin A, l'axe vertical avec le groupe B et le M.



catégorie, les divergences entre Touaregs du Hoggar et des Aïer d'un côté, Touaregs de l'Aïr de l'autre, et ceux-ci séparés entre massif montagneux et plaine au sud d'Agadès, peuvent être liées à la latitude. Dans la deuxième catégorie, la comparaison d'Ibogholliten et d'Ighawellan avec leurs maîtres avait montré une homogénéisation entre les deux castes à cause du métissage, alors que les Iklan restaient génétiquement bien distincts et de type mélando-africain. Ils concluent que la culture tamashek provoque ainsi, d'une part, un « effet de recrutement » attractif et, d'autre part, le maintien de barrières sociales aboutissant à des isolats stricts, comme dans le groupe des Kel Kummer.



On a vu qu'il existe une caste de métis, les *Ibogholiten*, et le métissage est en soi un motif d'affranchissement. « *Pour les propriétaires peu scrupuleux, les corps de leurs jeunes servantes leur appartenaient. Ainsi s'expliquent les cas de ces jeunes serviteurs et servantes, indiscutablement des métis avec des yeux marrons, des cheveux longs et lisses, le teint clair, les traits fins, que les pasteurs considéraient comme leurs bâtards, ravalés aux rangs des esclaves... la mère-servante ne peut conférer à son enfant naturel que son statut de servante, pas plus. Il n'y a pas de règles sans exception. Certains Touaregs nobles reconnaissent les fils de leurs amours avec leurs servantes et leur accordaient du bétail et une plus grande liberté* » (Mariko, 1984, p. 99). Leblanc (1928, p. 334) a décrit la façon dont les Touaregs nobles pratiquent avec les femmes bella, selon l'adage « la couleur suit le ventre », la règle matrilineaire les protégeant de toute mésalliance : « *Des négresses vivent ainsi tout près des Touaregs, nobles et imrad, qui ont pour elles une forte prédilection. Les nobles célibataires en font des concubines avouées ; les nobles mariés, des compléments goûtés de la vie conjugale, et les imrad les prennent comme femmes légitimes. Ainsi naissent une grande quantité de métis qui sont, pour le sang noble, la justification du matriarcat* ».

A Idélès, l'étude de 419 mariages officiels a montré que seulement 3,1% d'entre eux se sont faits entre « Afro-méditerranéens » blancs d'un côté, « Ethiopiens » noirs de l'autre (Lefèvre-Witier, 1996, p. 119). Les femmes tiklatin y présentent la plus grande liberté sexuelle, de sorte que 30% du pool génétique iklan est d'origine inconnue, la moitié de ces paternités inconnues étant attribuée aux « Blancs ». La réciproque, un flux génétique « négro-africain » vers les seigneurs, est beaucoup plus lente, mais bien plus rapide, cependant, que l'homogénéisation sociale, qui aura à vaincre tous les préjugés hérités de l'histoire.

I Discussion et conclusion

Edmond Bernus (1981, p. 390) a attiré l'attention sur l'originalité profonde du peuple Bella, en regrettant que davantage d'intérêt ne lui soit pas accordé. J'ai tenté ici, au moyen de la biométrie, de discuter sur une base objective les hypothèses concernant leur provenance. Il s'agit :

a) soit d'une origine saharienne autochtone, immémoriale, depuis le néolithique ;

b) soit, à l'inverse, d'une origine récente et proche d'Oursi, à partir des ethnies sahéliennes ou soudaniennes qui ont subi des razzias depuis la domination des Touaregs dans la région, en l'occurrence moins de deux à trois siècles ;

c) d'une origine, certes méridionale, mais provenant alors de razzias plus anciennes, de captifs emmenés au Sahara central puis enfuis vers le sud. Le fil est alors rompu : « *la plupart d'entre eux ignorent leur origine. Au cours des guerres incessantes du siècle dernier, les vainqueurs razziaient sans vergogne les captifs... c'est pourquoi un bon nombre d'entre eux sont passés d'un maître à l'autre, ou d'une région à l'autre* » (Bernus, 1974, p. 35). Mais on sait que la poursuite des esclaves en fuite était une des raisons des raids touaregs dans le Gourma.

Le temps et la séparation spatiale ont évidemment brouillé les pistes, notamment par le métissage d'intensité variable mais bien réel, avec les Touaregs. L'examen des RimaiBé, des captifs de Peuls, peut nous être de quelque secours, car le problème de leur origine est le même que pour les Bella. Si l'hypothèse de Lhote, selon laquelle tout élevage important nécessite une main d'œuvre servile, est juste, la coexistence de Négroïdes et d'« Ethiopiens » (considérés comme les ancêtres de Peuls actuels), ou la dualité Peul-RimaiBé, serait alors très ancienne. Mais on peut, plus vraisemblablement, penser que les Peuls d'Oursi, DjelgoBé et GaoBé, sont venus de l'ouest avec leurs serviteurs. En tout état de cause, nos analyses ne montrent pas de ressemblance préférentielle entre Bella et RimaiBé.

La présence assez fréquente d'hémoglobine C (de l'ordre de 0,050) chez les *Bella* est la preuve que cette mutation, exclusivement issue du sud, établit un lien de parenté, non pas forcément avec les peuples voltaïques, mais au moins avec ceux du sud du Sahara. Cependant, l'arrivée de ce gène est indatable et sa fréquence a pu évoluer au hasard de la dérive génique. L'hémoglobine C semble, en effet, avoir une origine géographique unique, la région du Mou-Houn (Volta-Noire) au Burkina-Faso, où sa fréquence est maximale (0,12), ce qui signifie que 24% des gens en sont porteurs à l'état hétérozygote, et décroît par cercles concentriques autour de ce foyer, pour tomber aux environs de 0,002, au-delà de 800 km de l'épicentre.

Les *Bella d'Oursi*, comme les *Iklan d'Idelès*, ne se distinguent pas des autres populations africaines en ce qui concerne les proportions corporelles. Or, ils vivent dans un milieu aride, chaud et bien marqué par les variations diurnes et saisonnières. Si la théorie de la thermorégulation est vraie, et que du maintien d'une température à 37° dans un environnement beaucoup plus chaud, dépendent les modifications du rapport entre corpulence et surface cutanée (Ruff, 1993), on devrait s'attendre à des différences de morphologie corporelle entre les habitants des deux zones, saharienne et soudanienne. En conséquence, les *Bella* ne pourraient avoir vécu très longtemps en milieu saharien.

Inversement, leur physionomie est nettement différente de celle des autres populations du Burkina, y compris de celles qui habitent la région d'Oursi, à l'exception toutefois des *Peuls* (mais en fait surtout des *Peuls WodaaBé*). On ne peut donc conclure que les *Bella* ne proviennent pas « directement » des ethnies voisines. On a montré aussi que les *Bella* étaient à la limite de la variation morphologique des Antillais, population évidemment métissée entre Européens et Africains, l'apport caraïbe étant négligeable. Ce métissage est cependant limité en ce qui concerne Haïti, d'où proviennent sept des neuf échantillons utilisés comme témoin. On se trouve donc dans une situation comparable à celle de la société *tamashek*, où le nombre de géniteurs européens est faible par rapport à la masse de la population esclave.

Une remarque de Gessain et Lhote (1961, p. 269), est cependant fondée : « *Bertholon et Chantre, dès 1913, faisaient l'hypothèse que ces populations noires des oasis provenaient d'un métissage entre, d'une part des races méditerranéennes dolichocéphales grandes ou petites et, d'autre part, un élément noir, cet élément noir étant, dans l'esprit des auteurs, soit des immigrants soudanais, soit une race négroïde de petite taille, substratum ethnique antérieur à l'immigration vers le Sahara des deux races méditerranéennes... Une autre hypothèse a été proposée pour des populations de même apparence « hybride » qui pourrait être appliquée aussi aux Haratin. Ces groupes de caractères intermédiaires pourraient représenter un stock humain très ancien antérieur à la séparation des Blancs et des Noirs, ce qui expliquerait leurs particularités anthropologiques composites. Les Haratin ont la peau plus noire que n'est négroïde leur morphologie et, s'il y a parmi eux des mélanodermes à face europaïde, on n'a pas décrit dans les oasis sabariennes de leucodermes à face négroïde tels qu'on en trouve entre métis de Blancs et de Noirs* ».

Les Bella, en effet, ont presque toujours la peau très foncée et ne sauraient donc compter, dans leur immense majorité, des ascendants blancs. Mais beaucoup de leurs maîtres touaregs sont eux-mêmes noirs et c'est ce brassage « noir-noir » qui pourrait rendre compte de la différenciation des Bella. Les anciens auteurs considéraient les Touaregs comme un groupe de Berbères méditerranéens « racialement purs » au départ, et plus ou moins métissés, soit avec les Arabes (les *Iregeynaten*), soit, lors de leur progression vers le sud, avec des Négro-africains, et d'autant plus mélangés qu'ils sont de condition inférieure. Il est difficile de prouver ce point de vue, même si on remplace la notion de pureté raciale par la simple endogamie. Le groupe touareg est, en effet, un agrégat de fractions d'origines diverses, qui partagent une histoire commune de deux ou trois mille ans, une culture et une langue à forte identité, mais présentent une composition biologique hétérogène (Lefèvre-Witier et Ruffié, 1971), au sein de laquelle les « Blancs » ne sont qu'une minorité, sauf peut-être, mais les statistiques manquent pour le prouver, dans la noblesse. « *En fait, la couleur de la peau n'est pas un critère absolu pour dis-*

tinguer les anciens captifs des « maîtres » : on connaît des tribus entières rassemblant des hommes à la peau très foncée, et dont l'histoire ne mentionne pas trace d'un quelconque asservissement » (Bernus, 1974, p. 35). De nombreux groupes de Touaregs noirs, comme les Iberogan (descendants d'affranchis et de femmes Igdalen maraboutiques), les « religieux noirs » Ikadamaten, ou la tribu des Tamazghidatt, sont de condition libre (Bernus, 1981, p.75). Richard-Molard (1953, p. 115) rappelle que le légendaire « *Firboun, ancien amenokal des Oulliminden était plus noir que ses Bella* ».

Il n'y a aucune théorie anthropologique concernant ces Touaregs, noirs de peau, mais dont la physionomie est différente de celle des Noirs du sud. Sont-ils des autochtones que les Berbères ont trouvé sur place au Sahara et qu'ils ont agrégés dans leur entité culturelle, ou bien sont-ils des immigrants ultérieurs? De nouvelles recherches sont nécessaires pour en débattre. On voit que le problème se pose dans les mêmes termes que pour les Bella ou les Haratin, et qu'il peut être étendu aux Peuls, aux Teda et aux Daza.

Il serait déraisonnable de pousser plus loin les conclusions dérivées de la biométrie. L'étude, dans les vingt années qui viennent, de l'ADN de toutes ces populations intermédiaires, dont le Sahara fournit de bons exemples, permettra de mieux comprendre leur genèse et leurs relations, en gardant cependant à l'esprit que les phénomènes de fission liés à l'isolement géographique ont pu interrompre ce fil génétique.

Bibliographie

Barral (H.), 1977. Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral, *Travaux et Documents de l'Orstom*, n° 77, 119 p.

Benabadi (M.), Ruffié (J.), Larrouy (G.), Ducos (J.), Vergnes (H.), 1965. Etude hémotypologique des populations du Massif du Hoggar et du Plateau de l'Aïr. Les groupes érythrocytaires, *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 7, XI : 171-180.

Benabadi (M.), Ruffié (J.), Larrouy (G.), Vergnes (H.), 1965. Etude hémotypologique des populations du Massif du Hoggar et du Plateau de l'Aïr. II. Les groupes sériques, *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 7, XI : 181-184.

- Bernus (E.), 1974. *Les Illebakan (Niger). Une tribu touarègue et son aire de nomadisation*. Atlas des structures agraires au sud du Sahara, n° 10, Orstom, Paris.
- Bernus (E.), 1981. *Touaregs Nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, Mémoire Orstom, n° 81, 508 p.
- Briggs (L.C.), 1955. L'anthropologie des Touareg du Sahara, *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 6, X : 93-116.
- Cabannes (R.), Larrouy (G.), Fernet (P.), Sendrail (A.), 1969. Etude hémotypologique des populations sédentaires de la Saoura. II. Les hémoglobines, *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 4, XII : 139-142.
- Camps (G.), 1969. Haratin-Éthiopiens. Réflexions sur les origines des négroïdes sahariens. *Actes du Colloque « Biologie des Populations sahariennes »*, Alger, Institut de Santé Publique : 11-17.
- Chamla (M.-Cl.), 1968. *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes*. Mémoire n° IX, C.R.A.P.E., Alger, Paris, 250 p.
- Claude (J.), Grouzis (M.), Milleville (P.) (Editeurs), 1991. *Un espace sahélien, la mare d'Oursi, Burkina Faso*. Orstom, Paris, 241 p.
- Froment (A.), 1988. *Le Peuplement de la Boucle du Niger : Etude anthropobiologique*. Travaux et Documents de l'Orstom, n° 215, 194 p.
- Froment (A.), 1989. Body morphology and the savanna-forest transition: a West African example, *International Journal of Anthropology*, 4 : 61-74.
- Froment (A.), 1992. La différenciation morphologique de l'Homme moderne : congruence entre forme du crâne et répartition géographique du peuplement. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, t. 315, série III : 323-329.
- Froment (A.), 1995. Biométrie contre génétique, ou comment aborder la variabilité biologique chez l'Homme. In *Populations du Sud et Santé. Parcours et Horizons*. Editions Orstom, Paris : 245-265.
- Froment (A.), Hiernaux (J.), 1984. Climate associated variation between populations of the Niger Bend, *Annals of Human Biology*, 11 : 189-200.
- Gallais (J.), 1975. *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne*. Mémoire Ceget, Paris, CNRS, 239 p.
- Gessain (R.), Lhote (H.), 1961. Contribution à l'anthropologie des Ouargli (population noire d'une oasis saharienne), *Bull. Mém. Soc. Anthropol.* Paris, 2, XI : 238-270.
- Hiernaux (J.), 1968. *La diversité humaine en Afrique sub-saharienne. Recherches biologiques*. Ed. de l'Institut de Sociologie, Université Libre, Bruxelles, 261 p.
- Hugot (H.J.), 1974. *Le Sahara avant le désert*. Editions des Hespérides, Paris, 343 p.

Langaney (A.), Chaventré (A.), Lefèvre-Witier (Ph.), Jacquard (A.), 1973. Un isolat du sud Sahara : les Kel Kummer. description des divers systèmes sanguins, *Population*, 28 : 115-122.

Leblanc (M.), 1928. Les Touareg. Ethnographie physique et anthropométrie, *Revue anthropologique* : 331-356.

Lefèvre-Witier (Ph.), Ruffié (J.), 1971. Note sur l'hétérogénéité biologique des Touaregs. *Actes du IVème Cong. Int. Génétique Humaine*, Paris : 99-105.

Lefèvre-Witier (Ph.), 1996. *Idelès du Hoggar. Biologie et écologie d'une communauté saharienne*. Ed. CNRS-Anthropologie, Paris, 297 p.

Marchal (J.-Y.), 1978. Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga, *Cah. Orstom, Sér. Sci. Hum.*, 15 : 449-484.

Marie (J.), 1984. *Un territoire de mare au Sahel : Ossolo (Niger Occidental)*. Thèse Doct. Lettres, Institut de Géographie, Université de Rouen-Haute-Normandie. Dactyl., 423 p.

Mariko (K.A.), 1984. *Les Touaregs Ouelleminden*. Karthala-ACCT, Paris, 176 p.

Monjour (L.), Druilhe (P.), Fribourg-Blanc (A.), Karam (M.), Froment (A.), Feldmeier (H.), Daniel Ribeiro (C.), Kyelem (J.M.), Gentilini (M.), 1983. General considerations on endemic treponematoses in the rural Sahel region of Upper Volta, *Acta Tropica*, 40 : 375-382.

Mourant (A.E.), Kopec (A.C.), Domaniewska-Sobczak (K.), 1976. *The Distribution of Human Blood Groups and Other Polymorphisms*. London, Oxford University Press, 1055 p.

Ouabda (J.M.), Gautun (J.C.) Editeurs, 1992. *Actes du Colloque Scientifique International sur la Mare d'Oursi*, Ouagadougou (Burkina-Faso), 17-21 février 1992, Editions du CNRST, Ouagadougou.

Richard-Molard (J.), 1953. Groupes ethniques en AOF, Hommage à Jacques Richard-Molard, *Présence Africaine*, Paris, vol. 15 : 107-137.

Ruff (C.B.), 1993. Climatic adaptation and hominid evolution : the thermoregulatory imperative, *Evolutionary Anthropology*, 2 : 53-60.

Ruffié (J.), Ducos (J.), Vergnes (H.), 1963. Etude hémotypologique des populations du Tidikelt (Sahara central), *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 4, XI : 531-544.

Ruffié (J.), Benabadji (M.), Larrouy (G.), 1966. Etude hémotypologique des populations sédentaires de la Saoura. I. Les groupes sanguins érythrocytaires, *Bull. Mém. Soc. Anthropol.*, Paris, 9, XI : 45-53.



Résumés

Danièle Kintz : « Le Monde est gâté », un exemple peul de chronophilie

« Le Monde est gâté » est une expression récurrente chez les Peul, notamment chez les anciens des catégories sociales les plus prestigieuses. Elle porte sur les thèmes chers à la tradition, soit l'identité sociale, le sérieux des femmes et les tâches pastorales, dans un jeu qui fait de l'« autrefois » la référence absolue.

Jean Boutrais : Journées de bergers au Nord-Cameroun

Suivre les itinéraires de troupeaux représente une innovation dans les études du pastoralisme africain. Autrefois, les chercheurs se contentaient de rapporter les informations données par les éleveurs. Or, les meilleurs bergers ne savent pas toujours relater leur manière de conduire les troupeaux. Sans doute est-il préférable de partager avec eux quelques journées, fussent-elles avec de petits bergers.

Yveline Poncet : Une lecture temporelle de la pêche au Mali

Les représentations de l'espace sont devenues si familières qu'elles occultent quelque peu les représentations du temps des objets étudiés. Non pas que le temps soit négligé, mais il est souvent imaginé, plutôt exprimé en filigrane sur le support visible des figurations spatiales, des noms de lieux et des événements, que traité comme sujet principal. C'est particulièrement le cas dans la recherche finalisée en vue d'objectifs de développement rural, qui traite couramment l'espace des producteurs. A l'inverse, traiter le temps prioritairement à l'espace, cela ne correspond-il pas plutôt à une vision de l'espace changeant, vision de nomade en quelque sorte ?

Georges Dupré et Dominique Guillaud : Entre incertitude et sécurité : les systèmes de production en Aribinda (Burkina Faso)

Dans un contexte instable, l'agriculture du Nord-Burkina a connu d'importants changements au cours des dernières décennies. Les systèmes de production cultureux et l'usage de certains outils varient d'un lieu à l'autre d'où, de la même manière, une fluctuation de l'état des récoltes, au cours d'une même saison agricole. De plus en plus, l'appartenance ethnique, quant au choix des outils, intervient peu.

Jean-Yves Marchal : « Le temps des petits riens », l'administration du Soudan (AOF) en 1940

A lire les archives du cercle de Ouahigouya (Soudan français), il ne se serait pas passé grand' chose au cours de l'année 1940. C'est pour cela que nous ne parlerons que de choses futiles, au moment même où la France entrait en période de guerre. Le décalage est saisissant.

Jean-Louis Triaud : Kawsan, analyse d'un discours politique (1916-17)

Le personnage de Kawsan est resitué dans le contexte saharien de l'Air qui, en ce début de XXème siècle, connaît la conquête française. L'importance de Kawsan, outre ses faits de guerre, est analysée en relation avec la confrérie des Sanûsiyya, basée en Libye et au nord du Tchad.

Alain Froment : Les Bella d'Oursi : une anthropobiologie de populations dites captives

Méprisés par les Touaregs, les Bella (Iklan) sont les plus négligés des populations saharo-sahéliennes. L'article s'intéresse aux origines biologiques des Bella, même si l'on ne dispose que de peu de données génétiques, afin de tenter de les situer entre les différents groupes touaregs et les populations habitant les marges soudano-sahéliennes.

Abstracts

Danièle Kintz: « The world is spoiled », a Fulani example of chronophily

« The world is spoiled » is a recurring expression among the Fulani, particularly among the old ones belonging to the most prestigious categories. It relates to topics dear to tradition, i.e. social identity, women seriousness and pastoral tasks, in a game that makes of " formerly " the absolute reference.

Jean Boutrais: Shepherds days in North-Cameroon

Following the routes of herds represents an innovation in the studies of African pastoralism. Formerly, the researchers were satisfied to bring back the information given by the cattle breeders. However, the best shepherds cannot always report their manner of leading the herds. Undoubtedly it is preferable to share a few days with them, were they young shepherds.

Yveline Poncet: The seasons of fishing in Mali

The figurations of geographical space have become so familiar to us that they somewhat occult the figurations of the time of the studied objects. Not that time is neglected, but it is often imagined, expressed in filigree on the visible frame of the space figuration, the place names and the events, rather than as the main topic. It is particularly the case in the finalized research for objectives of rural development, which usually deals with the space of the producers. Conversely, dealing with time prior to space does not that correspond rather to a vision of the changing space, a vision of nomad to some extend ?

Georges Dupré and Dominique Guillaud: Between uncertainty and security: production systems in Aribinda (Burkina Faso)

In an unstable context, the agriculture of North Burkina experienced significant changes during the last decades. The farming systems and the use of certain tools vary from one place to another, hence a fluctuation in the state of harvests during a same agricultural season. Little by little the ethnic membership is playing a lesser part in the choice of the tools.

Jean-Yves Marchal: « The time of very little things », the administration of Sudan (AOF) in 1940

When reading the files of the circle of Ouahigouya (French Sudan), nothing much allegedly happened during the year 1940. That is why we will only speak about trifling things when France entered in period of war. The shift is striking.

Jean-Louis Triaud: Kawsan, an analysis of a political speech (1916-17)

The character of Kawsan is restored in the Saharan context of Air, which, at the beginning of the 20th century experiences the French conquest. The importance of Kawsan, in addition to his acts of war is analysed in relation to the brotherhood of the Sanûsiyya, based in Libya and in the North of Chad.

Alain Froment: The Bella of Oursi: an anthropobiology of populations known as captive

Scorned by the Touareg people, the Bella are the most neglected Saharo-Sahelian populations. The article focuses on the biological origins of the Bella, even if there are few available genetic data, in order to try to locate them between the various Touareg groups and the populations living in the Soudano-Sahelian margins.

Auteurs

Jean **Boutrais**, IRD, Centre d'Etudes Africaines, EHESS, 54, boulevard Raspail, 75006 Paris.

Georges **Dupré**, IRD, Coussangettes, 63840 Viverols.

Alain **Froment**, IRD, Laboratoire Ermes, 5, rue du Carbone, 45072 Orléans Cedex 2.

Dominique **Guillaud**, IRD, Laboratoire Ermes, 5, rue du Carbone, 45072 Orléans Cedex 2.

Danièle **Kintz**, Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Université de Paris-X, 200, avenue de la République, 92001, Nanterre Cedex.

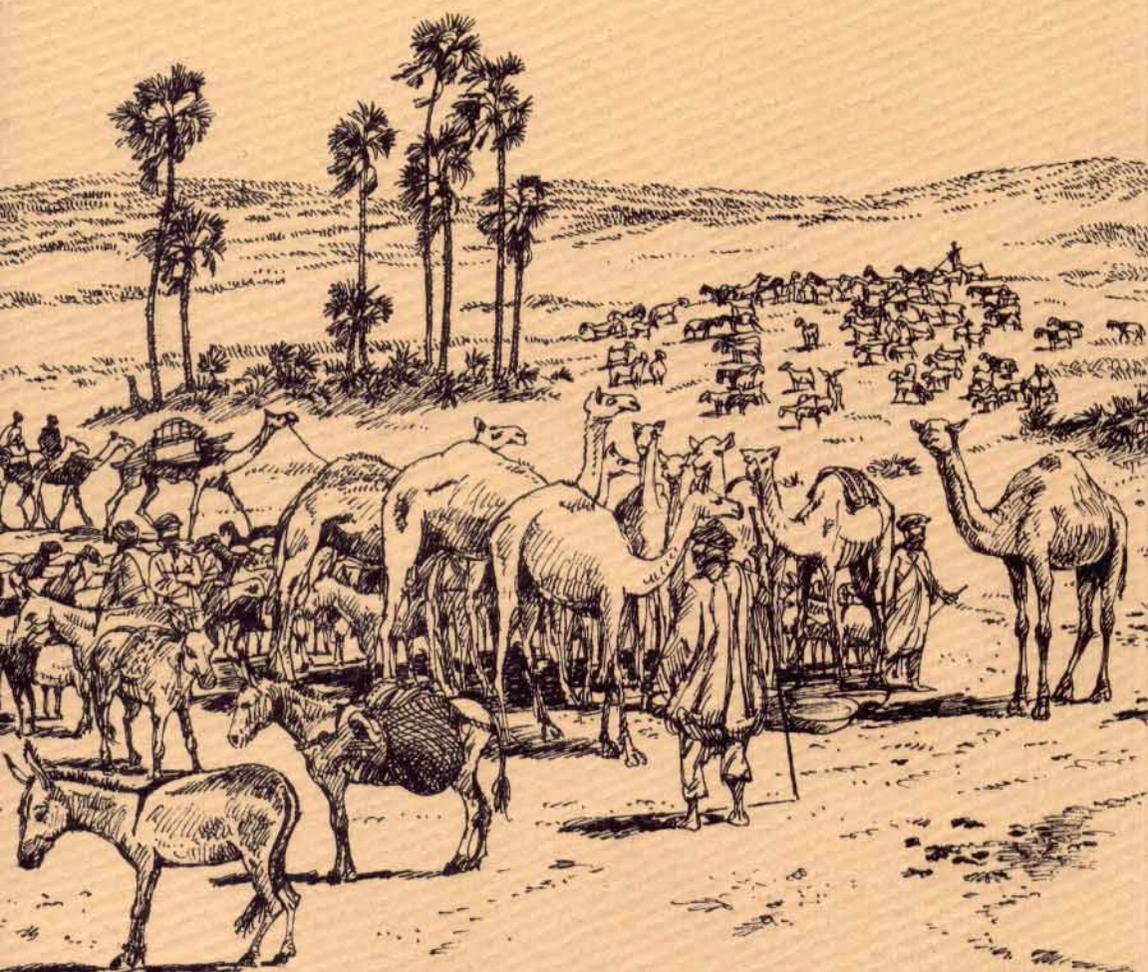
Jean-Yves **Marchal**, IRD, Centre d'Etudes Africaines, EHESS, 54, boulevard Raspail, 75006 Paris.

Yveline **Poncet**, IRD, Laboratoire Ermes, 5, rue du Carbone, 45072 Orléans Cedex 2.

Jean-Louis **Triaud**, Institut d'Histoire et Civilisations Comparées, Centre des Lettres et Sciences Humaines, 29, avenue Robert Schuman, 13621 Aix-en-Provence.

Achévé d'imprimer sur rotative
par l'Imprimerie Darantier à Dijon-Quetigny
en octobre 1999

Dépôt légal : 4^e trimestre 1999
N° d'impression : 99-1128



« Le cycle annuel du nomade est lié à deux périodes-clés : la première, la saison des pluies (juillet à septembre), est attendue comme la période de joie, d'abondance et de plénitude ; elle répare les fatigues, redonne de la force aux hommes et aux animaux, détermine les conditions de vie de l'année à venir ; elle apporte le renouvellement de la vie végétale, elle reconstitue les réserves en eau de surface et celles des nappes alluviales, elle fixe les ressources disponibles jusqu'aux prochaines pluies. La saison chaude, qui la précède (avril à juin), apparaît comme la période de soudure, le point final critique de la longue saison sèche... ».